



POUR elle

ELIZABETH HOYT

Cher monstre

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE - 7

AVENTURES & PASSIONS

ELIZABETH
HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE – 7

Cher monstre

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia*



Elizabeth Hoyt

Cher monstre

Les fantômes de Maiden Lane 7

Collection : Aventures et passions
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia

© Nancy M. Finney, 2014
Pour la traduction française © Éditions J'ai lu, 2015
Dépôt légal : mars 2015

ISBN numérique : 9782290107188
ISBN du pdf web : 9782290107201

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290107218

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

Jeune actrice de talent sans travail, Lily Stump doit quitter son bel appartement pour un logis modeste, dans une propriété à l'abandon. C'est là, dans l'ancien jardin d'agrément, que son fils Indio découvre un monstre ! Ou plutôt un drôle de jardinier, véritable force de la nature, qui arpente les lieux armé d'outils terrifiants. En réalité, il s'agit du vicomte de Kilbourne qui, évadé de l'hôpital psychiatrique, s'est caché dans le parc et s'efforce de le restaurer. Eh bien, il doit partir ! lui signifie Lily. Mais le colosse s'incruste, décidé à transformer cette friche en féerie végétale, avec fontaines, gloriettes, et même un labyrinthe où les cœurs s'égarer et se cherchent...

Biographie de l'auteur :

Elle est l'auteure de nombreuses séries publiées aux Éditions J'ai lu, parmi lesquelles la célèbre trilogie Les trois princes qui a eu un énorme succès international.

Piaude d'après © Nicola Smith / Trevillion Images

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2015

Elizabeth Hoyt

Née en Amérique, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'université du Wisconsin, elle embrasse quelques années plus tard la carrière d'écrivain.

Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteur de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde. Sous le pseudonyme Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

***Du même auteur
aux Éditions J'ai lu***

LES TROIS PRINCES

1 – Puritaine et catin
N° 8761

2 – Liaison inconvenante
N° 8889

3 – Le dernier duel
N° 8986

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS

1 – Les vertiges de la passion
N° 9162

2 – Séduire un séducteur
N° 9229

3 – Le reclus
N° 9309

4 – Le revenant
N° 9360

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

1 – Troubles intentions
N° 9735

2 – Troubles plaisirs
N° 9899

3 – Désirs enfouis
N° 10001

4 – L'homme de l'ombre
N° 10165

5 – Le lord des ténèbres
N° 10506

6 – Le duc de minuit
N° 10618

*À mon agent, Robin Rue,
qui a tout fait pour que cet ouvrage soit publié.*

Sommaire

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Elizabeth Hoyt](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Chapitre 1](#)

[Avril 1741, Londres, Angleterre](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Épilogue](#)

[Trois mois plus tard...](#)

[Remerciements](#)

1

Il existait autrefois un roi qui ne vivait que pour la guerre. Il n'ôtait jamais sa cotte de mailles, et ne pensait que stratégies et conflits. La nuit, rêvant aux cris d'effroi de ses ennemis, il souriait dans son sommeil...

(Inspiré de la légende du Minotaure)

Avril 1741, Londres, Angleterre

Mère d'un petit garçon de sept ans, Lily Stump était habituée aux discussions portant sur des sujets saugrenus. Comme, par exemple, la question de savoir si les poissons portaient des vêtements. Ou celle, beaucoup plus sérieuse, concernant la provenance des fruits confits, et pourquoi les enfants ne pouvaient pas en manger tous les matins au petit-déjeuner. Sans parler de l'éternelle controverse sur les chiens et les chats : pour quelle raison les premiers aboyaient-ils, et pas les seconds ?

Voilà pourquoi Lily ne prêta d'abord pas attention à son fils quand celui-ci annonça, au déjeuner, qu'il y avait un « monstre » dans le jardin.

— Indio, soupira-t-elle, avec un rien d'exaspération dans la voix, est-il vraiment nécessaire que tu essuies tes doigts collants de confiture sur les poils de Daffodil ? Je ne suis pas sûre qu'elle apprécie.

C'était un gros mensonge. Daffodil, une jeune femelle lévrier italien au pelage fauve, se contorsionnait avec délectation pour lécher son dos maculé de confiture.

Indio posa sa tartine et déclara d'un ton patient.

— Tu m'as entendu, maman ? Il y a un *monstre* dans le jardin.

À genoux sur sa chaise, il s'était penché en avant pour donner plus d'emphase à son propos, et une boucle brune était tombée sur son œil droit – le bleu. L'autre était vert, ce que certains trouvaient déconcertant.

— Avait-il des cornes ? demanda très sérieusement le troisième membre de leur petite famille.

— Maude ! siffla Lily.

Maude Ellis posa une assiette de fromage sur la table et plaqua les mains sur ses hanches menues. Elle avait cinquante ans, arrivait à peine à l'épaule de Lily, et n'avait pas la langue dans sa poche.

— Et quoi ! se récria-t-elle. Il a peut-être vu le diable.

Lily étrécit les yeux en guise d'avertissement. Indio était sujet à des cauchemars et cette conversation n'était pas une bonne idée.

— Indio n'a pas vu le diable. Ni de monstre, du reste.

— Si ! insista l'enfant. Il n'avait pas de cornes, mais il avait des épaules larges comme ça !

Il écarta grand les bras pour donner une idée de la carrure du monstre en question et, ce faisant, faillit renverser son bol de soupe.

Lily rattrapa ce dernier à temps, au grand dam de Daffodil.

— Avale ta soupe, s'il te plaît, Indio, avant qu'elle ne finisse sur le sol.

— Ce n'était pas non plus un *dunnie*¹, alors, déclara Maude en s'asseyant. Les *dunnies* sont petits. Sauf lorsqu'ils se métamorphosent en chevaux. Il s'est transformé en cheval, mon agneau ?

— Non, répondit Indio. Il ressemblait à un homme, mais en très grand. Ses mains étaient grosses comme... comme...

Indio fronça les sourcils, cherchant visiblement une comparaison appropriée.

— Comme ta tête ? suggéra Lily. Ou comme une cuisse de mouton ? Ou comme Daffodil ?

Daffodil aboya joyeusement en entendant son nom.

— Est-ce qu'il était vert ? hasarda Maude. Ou dégoulinant d'eau ?

Lily soupira. Plus Indio s'essayait à décrire son « monstre » et plus Maude s'ingéniait à le rattacher à sa longue liste de lutins, farfadets et autres créatures imaginaires plus ou moins terrifiantes. Maude avait grandi dans le nord de l'Angleterre et avait été abreuvée de légendes celtiques durant l'enfance. Elle les avait ensuite racontées à Lily lorsque celle-ci était petite – ce qui avait valu à la fillette quelques nuits tourmentées. C'est pourquoi Lily s'efforçait, sans grand succès malheureusement, d'empêcher Maude d'infliger les mêmes récits à son fils.

La jeune femme balaya du regard le salon du modeste appartement dans lequel ils avaient emménagé la veille. Une petite cheminée chauffait la pièce dans laquelle avaient été installés le lit et le coffre à vêtements de Maude. Une table et quatre chaises trônaient au centre. Un bureau ainsi qu'un sofa défraîchi couleur prune placé devant la cheminée complétaient l'ameublement. Une porte ouvrait sur l'ancien dressing devenu la chambre de Lily et d'Indio. Ces deux pièces étaient tout ce qui restait des loges du théâtre de verdure des Folies Harte. Le théâtre avait été ravagé à l'automne précédent par un gigantesque incendie qui avait également détruit une grande partie du jardin d'agrément l'entourant. Une odeur de fumée persistait, tel un fantôme, alors que la plupart des gravats avaient pourtant été évacués depuis longtemps.

Lily frissonna. Un endroit aussi sinistre ne pouvait qu'influer sur l'imagination d'un enfant. Il ne fallait pas s'étonner qu'Indio ait cru voir un monstre.

Ce dernier mordit dans sa tartine dégoulinante de confiture.

— Il a les cheveux tout emmêlés et il vit dans le jardin. Daffodil aussi l'a vu.

Lily et Maude regardèrent la petite levrette qui, assise à côté de la chaise d'Indio, se léchait la patte arrière. Voyant que les deux femmes l'observaient, elle roula sur le dos.

— Daffodil a peut-être mangé quelque chose qui lui a donné mal au ventre, suggéra Lily, diplomate. Et son mal de ventre lui aura fait *penser* qu'elle avait vu un monstre. Pour ma part, je n'ai vu aucun monstre dans le jardin. Et Maude non plus.

— Il y avait bien ce pêcheur avec un gros nez, qui traînait hier sur le débarcadère, marmonna Maude.

Mais devant le regard courroucé de Lily, elle s'empressa d'ajouter :

— Euh, mais ce n'était pas un vrai monstre. Juste un homme avec un gros nez.

Indio médita l'argument.

— Mon monstre avait un gros nez, dit-il. Et un crochet ! Peut-être pour couper les enfants en morceaux avant de les manger ?

— Indio ! s'exclama Lily. Cela suffit, maintenant.

— Mais, maman...

— Non. Discutons plutôt de choses sérieuses. Ou de la manière d'apprendre à Daffodil à obéir aux ordres.

Indio soupira bruyamment.

— Oui, maman, murmura-t-il en affichant une expression si accablée que Lily ne put s'empêcher de penser qu'il ferait sans doute un excellent comédien.

Elle adressa un regard implorant à Maude, qui se contenta de secouer la tête.

— Je suis sûre que Daffodil aurait besoin d'un peu de dressage, insista-t-elle, en désespoir de cause.

— Sans doute, concéda Indio.

Il termina son potage avant de demander :

— Je peux quitter la table, s'il te plaît, maman ?

À peine Lily eut-elle accepté qu'il sauta à bas de sa chaise et courut vers la porte. Daffodil se précipita sur ses talons en aboyant.

— Ne t'approche pas de l'étang ! cria Lily juste avant que la porte ne claque.

Elle grimaça et se tourna vers Maude.

— J'ai peur de ne pas m'être très bien débrouillée.

Maude haussa les épaules.

— Vous auriez pu mieux faire, en effet. Mais ce garçon est du genre sensible. Comme vous à son âge.

— Ah bon ?

Maude avait été la nourrice de Lily – et même plus que cela, pour être honnête. Elle avait beau être superstitieuse, Lily avait toute confiance en son jugement dès qu'il s'agissait des enfants.

— Tu crois que je devrais aller le trouver ?

— Oui, mais pas tout de suite. Laissez-lui le temps de se calmer.

Lily hocha la tête.

— J'aurais préféré trouver un autre endroit pour poser nos valises. Quelque chose de moins...

Elle hésita, ne sachant trop comment qualifier l'atmosphère de ce décor en ruine.

— Mystérieux, suggéra spontanément Maude. C'est sûr que tous ces arbres brûlés et ce théâtre à moitié effondré sont assez étranges. D'autant qu'il n'y a pas âme qui vive en dehors de nous. Je glisserai un sachet d'ail et de sauge sous mon oreiller tous les soirs. Vous seriez bien avisée d'en faire autant.

— Mmm, murmura Lily, évasive.

Elle n'avait guère envie de se réveiller en sentant l'ail et la sauge.

— Et je ne parle pas des ouvriers, reprit Maude. J'ignore où M. Harte les a recrutés, mais je ne serais pas étonnée que ce soit dans la rue. Voire, pire.

Et, se penchant vers Lily, elle ajouta à voix basse :

— À la descente d'un bateau arrivant d'Irlande.

— Enfin, Maude, je ne comprends pas pourquoi tu détestes à ce point les Irlandais. Ils cherchent juste du travail. Comme beaucoup de monde.

Maude renifla avec dédain, avant de beurrer vigoureusement une tartine.

— De toute façon, ajouta Lily, nous ne resterons ici que le temps que M. Harte monte une nouvelle pièce dans laquelle j'aurai un rôle.

— Et où la montera-t-il ? répliqua Maude en jetant un coup d'œil aux poutres carbonisées au-dessus de leurs têtes. Il doit d'abord reconstruire son théâtre, et le jardin qui l'abrite. Ce qui prendra une bonne année, sinon plus.

Lily voulut répondre, mais Maude n'en avait pas terminé.

— Je n'ai jamais eu confiance en cet homme, enchaîna-t-elle en agitant sa tartine. Il est trop charmeur, et trop bavard. Il serait capable de convaincre un oiseau de se poser sur sa main avant de le mettre directement dans le four. Ou

de persuader une actrice qui a tout Londres à ses pieds de venir jouer dans son théâtre – et *uniquement* le sien.

— Honnêtement, Maude, M. Harte ne pouvait se douter que son domaine serait réduit en cendres quelques semaines après m’ avoir engagé.

Lily grimaça à ce souvenir. M. Sherwood, le propriétaire du Théâtre Royal – son précédent employeur –, était un homme plutôt vindicatif. Il lui avait juré qu’il ferait en sorte qu’elle ne retrouve plus de travail à Londres si elle acceptait l’ offre de M. Harte, lequel lui avait proposé de lui doubler son salaire.

Cela n’ aurait pas été un problème si le théâtre de M. Harte n’ avait brûlé peu de temps après l’ arrivée de Lily. La jeune femme avait alors découvert que M. Sherwood avait tenu sa promesse : désormais plus aucun théâtre à Londres ne voulait l’ engager.

Après six mois de chômage forcé, Lily avait fini par épuiser ses maigres économies et avait dû se résoudre à quitter son bel appartement.

— Au moins, M. Harte nous héberge gratuitement, risqua-t-elle.

Maude, qui venait d’ avaler une gorgée de soupe, se contenta d’ émettre un vague bruit de gorge en réponse.

Lily se leva.

— Je devrais peut-être aller chercher Indio.

— Et votre déjeuner ? demanda Maude, désignant le bol de soupe à moitié plein de Lily.

— Je le terminerai plus tard. Je n’ aime pas qu’ Indio soit troublé.

— Vous dorlottez trop ce garçon, rétorqua Maude.

Lily se retint de sourire. Si quelqu’ un dorlotait Indio, c’ était bien Maude.

— Je reviens dans cinq minutes.

Lily gagna la porte qui ouvrait sur le jardin. Le battant s’ ouvrit dans un grincement sinistre, la chaleur de l’ incendie ayant fissuré l’ un des gonds. Dehors, le temps était maussade. De gros nuages gris annonçaient encore de la pluie et le vent soufflait. Frissonnant, Lily croisa les bras sur sa poitrine. Elle aurait dû prendre son châle.

— Indio ! cria-t-elle, mais sa voix fut happée par le vent.

Elle regarda autour d’ elle. Ce qui avait été un plaisant jardin d’ agrément n’ était plus désormais qu’ un champ de boue et de cendres. Les haies taillées au cordeau qui bordaient autrefois les allées gravillonnées avaient brûlé, elles aussi, et la plupart ne repousseraient jamais. Sur la gauche se dressaient les ruines du kiosque à musique. Sur la droite, quelques arbres indemnes se reflétaient dans un trou d’ eau – les restes d’ un étang d’ ornement, à présent envahi par la vase. Ici ou là, quelques touches de vert surnageaient au milieu de la grisaille, mais sous ce ciel bas, alors que des volutes de brume rampaient sur le sol, il fallait admettre que le parc apparaissait plutôt effrayant.

Lily se reprocha d’ avoir laissé son fils sortir, mais il était difficile de garder à l’ intérieur un garçon de cet âge. Elle emprunta une allée au hasard. Le sol boueux était glissant et elle s’ en voulait de ne pas avoir pris le temps d’ enfiler des chaussures. Si elle ne retrouvait pas rapidement Indio, elle ruinerait ses mules brodées.

— Indio !

Elle contourna les vestiges d’ un ancien bosquet. Les branches calcinées des arbres s’ agitaient au vent.

— Indio !

Un grognement monta du bosquet.

Lily s’ immobilisa.

Le grognement se répéta. Il était trop fort, trop grave, pour provenir de son fils. Non, cela ressemblait plutôt au grondement d’ un animal. D’ un *gros* animal.

Elle inspecta vivement les alentours. En vain. Que faire ? Regagner l'appartement ? Mais Indio était là, quelque part !

Un nouveau grognement. Plus fort, cette fois.

Seigneur Dieu ! Lily empoigna ses jupes, au cas où elle devrait s'enfuir en courant, et risqua un pas en direction du bosquet.

Un son bas et rocailleux lui parvint.

Courageusement, elle jeta un coup d'œil derrière un tronc d'arbre calciné.

Elle ne vit d'abord qu'une masse couverte de boue. Puis la masse en question se déplia tout à coup, révélant un dos massif, des épaules larges et une tête hirsute.

Lily laissa échapper un cri étranglé.

La chose fit volte-face avec une rapidité stupéfiante, et une face monstrueuse, couverte de suie, la fixa méchamment, le bras – la patte ? – levé comme pour frapper.

Ledit bras se terminait par une lame recourbée.

Lily avala sa salive. Si elle survivait à cette rencontre, elle n'aurait plus qu'à présenter ses excuses à Indio.

Car il y avait bel et bien un monstre dans le jardin.

La journée avait mal commencé et ne semblait pas vouloir s'arranger, songea Apollon Greaves, vicomte Kilbourne.

Une estimation sommaire lui avait révélé l'ampleur des dégâts causés par l'incendie : une bonne moitié du parc était entièrement détruite et un quart ne valait guère mieux. La source qui alimentait l'étang était bouchée par une accumulation de débris, réduisant l'étang à une étendue d'eau stagnante gagnée par la vase. Quant aux jardiniers engagés par Asa, ils étaient parfaitement inexpérimentés. Pour couronner le tout, la pluie persistante de ces derniers jours avait transformé les vestiges des Folies Harte en un marécage boueux qui rendait impossible toute intervention. Il faudrait attendre que la terre ait séché pour envisager de nettoyer et de replanter.

Et voilà que, maintenant, une femme étrange venait s'ajouter au tableau.

Elle avait de grands yeux verts et des cheveux si noirs qu'ils semblaient imprégnés de cette suie qui recouvrait le paysage. Sa taille menue laissait à penser qu'il s'agissait d'une jeune fille, mais un coup d'œil à sa poitrine suffit à convaincre Apollon qu'il s'agissait bien d'une femme faite. Elle portait une robe extravagante, en velours vert rebrodé de rouge et d'or, et des mèches folles échappées de son chignon bas dansaient autour de son visage aux joues rosies par le froid.

Dans son genre, elle était plutôt jolie. Mais là n'était pas la question.

D'où diable sortait-elle ? Pour autant qu'il sache, les seuls autres humains présents dans les ruines des Folies Harte étaient les prétendus jardiniers qui travaillaient sur les bosquets bordant l'étang. Apollon avait tenté de passer sa frustration sur un tronc d'arbre calciné, essayant de le déterrer à mains nues puisque le seul cheval à leur disposition était employé par les autres, quand il avait entendu une voix de femme. Puis la femme avait surgi d'un fourré.

À présent, elle regardait son bras d'un air effaré.

Apollon suivit la direction de son regard et grimaça. Il avait instinctivement tendu le bras en pivotant vers l'intruse, et devait reconnaître que la serpente qu'il tenait à la main pouvait paraître menaçante.

Il s'empressa de baisser la main. Les vêtements maculés de boue et de suie, le front couvert de sueur, il se sentait comme un gros balourd face à tant de délicate féminité.

Apparemment, son geste suffit à rassurer la jeune femme. Elle redressa l'échine – ce qui ne la grandit pas beaucoup plus.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Apollon lui aurait volontiers retourné la question, mais il n'en était pas capable. La faute en incombait aux sévices qui lui avaient été infligés à Bedlam².

Avec un temps de retard, il se souvint qu'il était supposé n'être qu'un simple jardinier. Il baissa donc humblement les yeux – et son regard tomba sur d'élégants escarpins maculés de boue.

« Qui donc était cette femme ? » se demanda de nouveau Apollon.

— Répondez-moi, reprit-elle d'un ton impérieux qui contrastait avec le décor qui l'entourait. Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Apollon regarda furtivement son visage – elle avait haussé les sourcils. Puis il se tapota les lèvres et la gorge en secouant la tête. Si elle ne comprenait, alors elle était plus bête qu'elle ne le paraissait.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Je ne pouvais pas savoir, ajouta-t-elle plus doucement. Mais peu importe, vous ne pouvez pas rester ici.

Apollon se retint de lever les yeux au ciel. Il *travaillait* dans ce jardin, elle devait bien s'en être aperçue. De quel droit décidait-elle qu'il devait partir ?

— Vous, reprit-elle, le désignant du doigt comme si elle le croyait sourd.

Elle n'était pas la première à commettre cette erreur. Beaucoup de gens s'imaginaient que puisqu'il ne pouvait pas parler, il n'entendait pas non plus.

— Vous... ne pouvez... pas... rester ici, articula-t-elle en détachant soigneusement chaque mot, avant de murmurer, pour elle-même : Bon sang, je ne sais même pas s'il me comprend. Mais j'ai peine à croire que M. Harte permette à...

Apollon comprit soudain, entre horreur et amusement, que cette femme le prenait pour un simple d'esprit.

L'un des escarpins frappa le sol.

— Regardez-moi, s'il vous plaît.

Apollon releva lentement les yeux, s'efforçant de conserver un visage inexpressif.

La jeune femme avait froncé les sourcils, croyant sans doute paraître sévère, alors qu'elle n'en était que plus adorable. Telle une petite fille grondant un chaton. Il n'empêche qu'Apollon était furieux contre elle. Elle n'aurait pas dû traîner seule dans le parc. Si elle était tombée sur un autre que lui – un type brutal, comme certains de ceux qui s'échappaient de Bedlam –, sa dignité, voire sa vie, auraient pu être en danger. N'avait-elle donc pas de mari, de frère ou de père pour veiller sur elle ?

Il s'aperçut qu'elle ne fronçait plus les sourcils. Son expression s'était même nettement radoucie.

— Vous ne pouvez pas me répondre, bien sûr, dit-elle doucement.

Apollon avait souvent été confronté à la pitié depuis qu'il avait perdu sa voix. D'ordinaire, cela lui inspirait un mélange de rage et de désespoir – après neuf mois, il commençait à douter de reparler un jour. Mais la question de l'inconnue ne provoqua pas la réaction habituelle. Peut-être était-ce dû au fait que c'était une femme – cela faisait si longtemps qu'une femme, en dehors de sa sœur, n'avait pas essayé d'engager la conversation avec lui. À moins que ce ne soit tout simplement lié à sa personnalité. Cette inconnue manifestait une compassion sincère, dépourvue de dédain, et cela faisait toute la différence.

Il secoua la tête.

Elle soupira, avant de regarder autour d'elle.

— Que vais-je faire, maintenant ? marmonna-t-elle. Je ne peux quand même pas laisser Indio tout seul dehors.

Apollon s'efforça de ne pas laisser paraître sa surprise. Qui était Indio ?

— Allez-vous-en ! cria-t-elle soudain, avec une telle virulence qu'Apollon cligna des yeux.

Elle pointa un doigt autoritaire.

Il réprima un sourire. En voilà une qui ne renonçait pas facilement ! Il se retourna pour regarder dans la direction qu'elle lui indiquait, avant de reporter son attention sur elle en feignant l'incompréhension la plus totale.

— Bon sang ! s'exclama-t-elle. C'est à devenir folle !

Elle s'approcha de lui et, sans se soucier du fait qu'il la dominait d'une bonne tête, plaqua les mains sur son torse et le poussa.

Apollon s'autorisa à reculer d'un demi-pas, avant de s'immobiliser. La jeune femme leva les yeux vers lui. De près, découvrit-il, ils étaient pailletés d'or.

Elle entrouvrit les lèvres. Il les fixa du regard.

— Maman !

L'exclamation les fit tous deux sursauter. Se retournant, Apollon, découvrit un petit garçon planté dans l'allée longeant le bosquet. Ses cheveux noirs bouclés lui frôlaient les épaules. Il portait une veste rouge et affichait un air farouche. Contrairement au chien qui l'accompagnait – un lévrier délicat.

Au premier geste d'Apollon, l'animal se figea, puis déguerpit comme s'il avait le diable aux trousses.

L'enfant se décomposa, puis il carra les épaules et fusilla Apollon du regard.

— Lâchez-la !

La jeune femme s'était enfin trouvé un défenseur. Encore qu'il aurait préféré quelqu'un de plus imposant physiquement.

Elle rejoignit le garçon.

— Te voilà enfin, Indio ! Tu ne m'as pas entendue t'appeler ?

— Je suis désolé, maman, répondit l'enfant, sans quitter Apollon du regard – une précaution que ce dernier n'aurait pas songé à lui reprocher. J'explorais les environs avec Daffodil.

— La prochaine fois contentez-vous d'explorer les abords du théâtre. Je ne voudrais pas que tu rencontres quelqu'un de...

Elle jeta un regard nerveux à Apollon.

— Euh... disons, dangereux.

Apollon essaya de paraître le plus inoffensif possible, malheureusement, c'était presque impossible. À quinze ans, soit quatorze ans plus tôt, il mesurait déjà un mètre quatre-vingts ! Si l'on ajoutait à cela sa carrure, ses mains comme des battoirs et son visage, que sa sœur avait un jour comparé avec affection à celui d'une gargouille, passer pour un chérubin était une cause perdue.

À preuve, la jeune femme prit son fils par la main.

— Viens, Indio, dit-elle. Allons voir où Daffodil est allée se cacher.

— Mais, maman, murmura l'enfant à voix presque haute, et le monstre ?

Il n'était nul besoin d'être un génie pour deviner à qui le garçonnet faisait référence. Apollon faillit soupirer.

— Ne t'inquiète pas, répondit sa mère d'une voix ferme. J'en aviserai M. Harte, et je te promets que demain matin, il sera parti.

Après un dernier regard nerveux à l'adresse d'Apollon, elle pivota sur ses talons et entraîna l'enfant dans son sillage

Yeux Verts aurait certainement un choc en découvrant qui, du « monstre » ou d'elle, serait jeté hors du parc, songea Apollon.

[1.](#) Créature fantastique de la mythologie celtique. *(N.d.T.)*

[2.](#) Nom donné au Bethlem Royal Hospital, hôpital pour malades mentaux fondé en 1400 à Londres. *(N.d.T.)*

2

Le roi possédait une grande armée qu'il conduisit par monts et par vaux, soumettant toutes les peuplades rencontrées sur son chemin jusqu'à ce qu'il atteigne la mer. Devant lui se dressait une île si magnifique qu'il s'empessa de la conquérir à son tour. Puis il y fit édifier un château d'or, et demanda à sa reine de l'y rejoindre. Mais, la première nuit, un taureau noir lui apparut en rêve...

Pour quelqu'un qui possédait un parc d'agrément, Asa Makepeace ne vivait certes pas dans le luxe ; à vrai dire, il flirtait même avec la misère la plus noire.

Apollon se rendit chez lui tôt le lendemain matin. Makepeace habitait Southwark, un quartier sur la rive sud de la Tamise, non loin des anciennes Folies Harte. Son appartement se trouvait au troisième étage d'un immeuble délabré, mais Apollon n'y était encore jamais venu. Il y avait deux portes sur le palier.

Il frappa à celle de droite, attendit, puis colla l'oreille au battant. Un bruit de pas se fit entendre. Finalement, la porte s'ouvrit sur un vieil homme coiffé d'un bonnet de velours rouge.

— C'est pour quoi ? dit l'homme, mécontent. Vous m'avez réveillé !

Apollon recula d'un pas et s'excusa d'un geste de la main.

L'homme claqua la porte à l'instant où Makepeace ouvrait la sienne.

— Qu'y a-t-il ?

Sa tignasse rousse évoquait la crinière d'un lion – un lion réchappé d'un cyclone – et sa chemise déboutonnée révélait un torse velu.

Mais au moins portait-il un pantalon.

Apollon s'engouffra chez son ami, mais n'alla pas bien loin tant la pièce était encombrée de tout un fatras d'objets divers. Des piles de livres occupaient le plancher, la table et même une partie du lit. Le portrait d'un homme barbu était appuyé contre un mur, coincé entre un corbeau empaillé et une maquette de bateau de plus de un mètre de haut, gréement compris. Des costumes étaient pliés dans un coin, et des papiers s'étalaient un peu partout.

Makepeace referma la porte. Le courant d'air fit voler quelques papiers.

— Quelle heure est-il ?

Apollon désigna une horloge posée sur la table entre deux piles de livres, avant de s'apercevoir qu'elle s'était arrêtée. Bon sang ! Décidant d'adopter une méthode plus directe pour indiquer l'heure à son ami, il se dirigea vers l'unique fenêtre de la pièce et en écarta les rideaux.

Son geste souleva un nuage de poussière, qui dansa joliment dans les rayons du soleil matinal.

— Ahhh ! gémit Makepeace, comme s'il avait été transpercé de plusieurs flèches.

Il tituba jusqu'au lit, où il se laissa choir.

— N'as-tu donc pas de cœur, Apollon ? Il n'est pas encore midi !

Apollon soupira. Il rejoignit son ami, s'assit à côté de lui sur le lit et tira de sa poche le précieux carnet et le crayon dont il ne se séparait jamais.

Qui est la femme dans le jardin ? écrivit-il, avant de fourrer le carnet sous les yeux de Makepeace.

— Quelle femme ? Et quel jardin ? Serais-tu devenu fou ? À moins que tu ne veuilles parler d'Eve et de ce jardin-là, auquel cas tu te prendrais soudain pour Adam, et je serais curieux de te voir vêtu d'une simple feuille de vigne...

Apollon avait repris le carnet.

Des yeux verts. Jolie. S'habille avec extravagance. A un petit garçon prénommé Indio.

— Ah, elle ! s'écria Makepeace. C'est Lily Stump. La meilleure actrice comique de sa génération. Elle est incroyablement douée. Elle ensorcelle littéralement son public – en tout cas, la partie masculine. Sur scène, elle se fait appeler Robin Goodfellow. Elle a eu raison de prendre un pseudonyme. C'est fort pratique.

Apollon lui jeta un regard torve. Asa Makepeace était plus connu sous le nom de M. Harte. Très peu de personnes, du reste, étaient au courant de ses deux identités. Makepeace avait recouru à ce stratagème lorsqu'il avait ouvert les Folies Harte, près de dix ans auparavant, pour ménager sa famille. Celle-ci, très pieuse, désapprouvait les lieux de plaisir, théâtre et jardin d'agrément compris. Apollon avait tenté d'en savoir plus, mais Makepeace se montrait toujours évasif sur ce sujet.

Déloge-la de mon jardin, écrivit Apollon sur son carnet.

Makepeace lut sa phrase et arqua les sourcils.

— J'ai l'impression que tu oublies que c'est *mon* jardin.

Apollon le foudroya du regard.

Makepeace leva les mains en signe d'apaisement.

— Mais, bien sûr, je n'oublie pas que tu as investi dedans, reprit-il. Et de manière significative.

Apollon ricana. En fait d'investissement significatif, il avait placé toutes ses économies, quatre ans et demi plus tôt, dans les Folies Harte. Et comme, depuis, il avait passé la majeure partie de son temps enfermé à Bedlam, il n'avait pas été en mesure de gagner de l'argent. Sa participation au capital des Folies Harte était donc tout ce qui lui restait, et ce qui l'empêchait aussi de quitter Londres. Car tant que le parc n'aurait pas rouvert au public, et recommencé à faire des bénéfices, il ne pourrait pas récupérer ses fonds.

D'où sa décision d'aider Makepeace à restaurer son établissement au plus vite en supervisant les travaux de plantations.

Makepeace laissa retomber ses mains et avoua :

— Je ne peux pas renvoyer Mlle Lily Stump.

Apollon ne prit pas la peine d'écrire un commentaire. Il se contenta de hausser un sourcil incrédule.

Makepeace se leva.

— Elle n'a pas d'autre endroit où aller.

Apollon attendit patiemment la suite. Être muet n'avait pas que des inconvénients : le silence incitait souvent vos interlocuteurs à se montrer loquaces.

Makepeace renifla son aisselle, grimaça et retira sa chemise.

— Je l'ai débauchée du Théâtre Royal, expliqua-t-il. Son directeur, M. Sherwood, a pris cela comme un affront personnel. Depuis, il use de toute son influence pour l'empêcher de retrouver du travail ailleurs. Aussi, quand elle est venue m'annoncer, la semaine dernière, qu'elle n'avait plus de quoi payer son loyer...

Il haussa les épaules et jeta sa chemise dans un coin.

Mécontent, Apollon écrivit fébrilement sur son carnet :

Je ne peux espérer demeurer incognito si des gens se promènent dans le parc.

Puis il se leva à son tour pour montrer le carnet à Makepeace. Celui-ci s'esclaffa.

— Et les jardiniers que nous avons embauchés ? Tu n'as pas fait tant de manières à leur sujet.

C'est différent. Nous avons besoin d'eux. Et ils ne sont pas aussi intelligents que Mme Stump.

— Mademoiselle Stump, corrigea Makepeace. Il n'y a pas de M. Stump. Enfin, pour autant que je sache.

Apollon cilla

Et l'enfant ?

Makepeace s'empara d'une cruche miraculeusement remplie d'eau, qu'il vida dans une cuvette.

— C'est son fils. Mais tu sais comment sont les gens de théâtre. Ne sois donc pas puritain.

Donc, elle n'avait pas d'homme dans sa vie. Non pas que cela ait la moindre importance.

Mlle Stump le prenait pour un parfait idiot. Et il se terrait depuis son évasion de Bedlam.

Il soupira.

Trouve-lui un autre logement.

Makepeace en resta bouche bée.

— Quelle excellente idée, Kilbourne ! Je vais l'envoyer dans le manoir de mes ancêtres, au pays de Galles. Il est un peu branlant, mais les dizaines de domestiques et les milliers d'hectares de terres qui l'entourent devraient lui faire oublier ces quelques inconvénients. Ou alors, le château que possède ma famille dans le sud de la France sera peut-être plus à son goût ? Heureusement que tu es là. Je n'en reviens pas de ne pas y avoir pensé moi-même. C'est...

Apollon interrompit sa diatribe en lui plongeant la tête dans la cuvette.

Makepeace poussa un rugissement et secoua la tête avec une telle vigueur qu'Apollon fut presque aussi arrosé que lui.

— Ahem.

Les deux hommes se tournèrent vers la porte d'un même mouvement.

L'aristocrate qui se tenait sur le seuil n'était pas très grand – Asa le dépassait de plusieurs centimètres et Apollon avait une tête de plus –, mais il savait prendre la pose, une hanche gracieusement fléchie, la main reposant avec élégance sur une canne d'or et d'ébène. Il portait un costume rose, richement brodé de bleu, d'or, de noir et de vert, et avait délaissé la perruque blanche qu'arboraient la plupart des nobles, laissant ses cheveux blonds attachés en catogan par un nœud de velours noir. La première fois qu'Apollon avait vu Valentin Napier, septième duc de Montgomery – c'était le soir de l'incendie qui avait ravagé les Folies Harte –, il l'avait pris pour un dandy. Depuis, il n'avait eu aucune raison de changer d'avis à son sujet. Sinon qu'il avait enrichi ce verdict d'un adjectif : Montgomery était un *dangereux* dandy.

— Bonsoir, messieurs, les salua Montgomery avec un petit sourire narquois. J'espère que je n'interromps rien d'intime ?

Son regard passa d'Apollon, qui se raidit, à Makepeace. Ignorant le sous-entendu, ce dernier répondit en attrapant une serviette pour se frictionner les cheveux.

— Uniquement ma toilette matinale. Sentez-vous libre de revenir à un autre moment, *Votre Grâce*.

— Oh, mais vous êtes toujours tellement occupé ! objecta Montgomery.

Du bout de sa canne, il fit tomber une pile de papiers qui encombraient un fauteuil. Son expression rappela à Apollon le chat gris que sa mère avait recueilli lorsqu'il était enfant. Un jour, le chat avait grimpé sur le manteau de la cheminée du boudoir de sa mère et avait fait tomber un à un les

bibelots disposés sur la tablette de marbre, les regardant s'écraser sur le sol avec un parfait détachement.

— Asseyez-vous donc, suggéra Makepeace, avant d'ouvrir un tiroir pour en tirer une chemise propre.

— Merci, fit Montgomery, sans paraître le moins du monde embarrassé.

Il s'assit, croisa les jambes, ôta une minuscule poussière de son pantalon, puis lâcha :

— Je suis venu m'informer sur mes investissements.

Apollon se rembrunit. Dès le début il avait été contre l'idée d'accepter l'argent de Montgomery, mais Makepeace, qui avait la langue bien pendue, avait réussi à le convaincre. Il n'en était pas moins persuadé qu'ils avaient pactisé avec le diable. Montgomery avait séjourné à l'étranger pendant plus de dix ans, avant de rentrer brusquement à Londres. Personne ne semblait savoir grand-chose à son sujet – ni ce qu'il avait fait durant ces dix années –, quand bien même son nom et son titre étaient connus.

C'était là un mystère qui mettait Apollon mal à l'aise.

— Tout se passe à merveille, assura Makepeace. Smith, ici présent, s'occupe de restaurer le jardin.

— Sssmith... siffla Montgomery, se tournant vers Apollon, que Makepeace avait affublé de ce pseudonyme ridicule. Je crois me souvenir que votre prénom est Samuel, c'est bien cela ?

— Il préfère Sam, précisa Makepeace. Votre Grâce.

— Sam Smith, répéta Montgomery sans cesser de sourire. Avez-vous un lien avec Horace Smith dans l'Oxfordshire ?

Apollon secoua la tête.

— Non ? C'est dommage. Mais, après tout, Smith est un nom très commun. Puis-je vous demander quels sont vos projets pour le parc ?

Apollon feuilleta son carnet et le tendit au duc, qui se pencha pour examiner ses croquis.

— C'est très joli, dit-il en se redressant. Je passerai tout à l'heure afin de me rendre compte de l'avancement des travaux.

Apollon et Makepeace échangèrent un regard.

— Ne vous donnez pas cette peine, Votre Grâce, dit ce dernier.

— Ce ne sera pas une peine. Plutôt un petit caprice. Que vous ne pourrez pas me refuser, n'est-ce pas, monsieur *Smith* ?

Apollon hocha la tête à contrecœur. Il n'aurait pas su dire pourquoi, mais il n'aimait pas l'idée que le duc déambule dans le parc.

Montgomery faisait tourner sa canne dans sa main, contemplant le miroitement du pommeau d'or.

— J'imagine que nous aurons bientôt besoin d'un architecte pour rebâtir les différentes constructions qui ornaient le parc.

— Sam vient tout juste de commencer à travailler sur les plantations, objecta Makepeace. Il a du pain sur la planche – vous avez vu l'état des lieux. Nous avons le temps de nous préoccuper de trouver un architecte.

— Non, rétorqua fermement Montgomery. Pas si nous voulons rouvrir le parc d'ici un an.

— Un an ? s'étrangla Makepeace.

— Un an, confirma Montgomery, avant de se lever et de se diriger vers la porte. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je suis quelqu'un d'impatient, ajouta-t-il. Si le parc n'est pas prêt à accueillir de nouveaux visiteurs – et l'argent qu'ils y dépenseront – en avril de l'année prochaine, je crains fort d'être obligé de vous réclamer la restitution de mon capital.

Il ouvrit la porte, se retourna et leur adressa un sourire angélique.

— Avec les intérêts, bien sûr.

Sur ce, il sortit et referma le battant derrière lui.

— Nom de Dieu, murmura Makepeace.

Apollon n'aurait pu dire mieux.

— Tu crois que cela existe, « mépriseuse » ? demanda Lily à Maude, quelques jours plus tard.

La jeune femme était assise à la table de la cuisine, pendant que Maude étendait la lessive devant le poêle.

— *Mépriseuse* ? répéta Maude, avant de secouer la tête. Non, je n'ai jamais entendu ce mot.

Zut ! Lily baissa les yeux sur la pièce qu'elle écrivait – *Les Remords d'un panier percé* – et « mépriseuse » lui aurait convenu à merveille.

— Tant pis si cela n'existe pas. Après tout, Shakespeare passait son temps à inventer de nouveaux mots.

Maude se tourna vers elle.

— Oui. Mais vous n'êtes pas Shakespeare.

— Hmm.

Lily se remit au travail. Elle trouvait que *mépriseuse* sonnait bien. En plus, il était facile à comprendre. Ce n'était pas parce que personne n'avait encore songé à l'inventer qu'il fallait se priver de l'utiliser.

Elle trempa sa plume dans l'encrier et inscrivit le mot.

C'est alors qu'on frappa à la porte.

Lily et Maude se figèrent et braquèrent les yeux sur le battant. Jamais personne n'avait frappé à la porte. Certes, elles n'habitaient là que depuis moins d'une semaine, mais tout de même.

Lily fronça les sourcils.

— Où est Indio ?

Maude haussa les épaules.

— Il est sorti jouer dehors aussitôt après le déjeuner.

— Je lui ai pourtant dit de ne pas s'éloigner, marmonna Lily, soudain inquiète.

Elle s'était rendue chez M. Harte le lendemain de sa rencontre avec le « monstre », mais le propriétaire avait déclaré qu'il n'était pas question que cette brute quitte le parc. Aucun des arguments raisonnables qu'elle lui avait opposés n'avait pu le convaincre de changer d'avis, aussi était-elle repartie fort mécontente. Heureusement, le muet ne s'était plus aventuré près des ruines du théâtre. *Malheureusement*, Indio semblait fasciné par lui. En dépit des mises en garde de Lily, il avait disparu à plusieurs reprises dans le parc en compagnie de Daffodil.

Avec un soupir, la jeune femme se leva pour aller ouvrir. Et découvrit un homme en costume rose tirant sur le mauve, le dos tourné car il contemplait le parc.

Il pivota et Lily fut frappé par sa beauté. Il avait des yeux d'un bleu très pur, de longs cils bruns, des pommettes hautes, une bouche parfaitement dessinée qu'elle lui aurait presque enviée, et, comme pour prouver que la Providence était vraiment injuste, d'admirables cheveux blonds. De ceux qu'elle aurait rêvé d'avoir lorsqu'elle était enfant.

Elle battit des paupières

— Euh... que puis-je pour vous ?

L'homme la gratifia d'un sourire ravageur.

— Ai-je le plaisir de m'adresser à l'illustre Robin Goodfellow ?

Lily se redressa et lui retourna l'un des sourires dont elle avait le secret – et qu'elle savait plutôt dévastateur. Lily Stump n'était pas toujours au mieux de sa forme ni de sa personne, elle pouvait avoir des doutes, des peurs ou les cheveux mal coiffés, *Robin Goodfellow*, en revanche, n'était jamais rien de tout cela. Robin Goodfellow était une comédienne très populaire, aimée du Tout-Londres.

Son sourire fit ciller l'inconnu.

— Elle-même, répondit-elle d'une voix de gorge.

Une lueur admirative s'alluma dans les prunelles de l'homme.

— Dans ce cas, permettez-moi de me présenter : Valentin Napier, duc de Montgomery. M. Harte m'a appris que vous résidiez ici et j'ai voulu en profiter pour faire votre connaissance.

Il souleva son tricorne noir et inclina respectueusement la tête.

Lily entendit un fracas dans son dos, mais elle ne se retourna pas pour voir ce que Maude avait cassé. En réponse au salut du duc, elle esquissa une révérence.

— Je suis très honorée de vous rencontrer, Votre Grâce. Puis-je vous offrir une tasse de thé ?

— Vous m'en verriez ravi.

Lily se retourna et échangea un regard entendu avec Maude. Les deux femmes n'avaient évidemment pas prévu de recevoir un duc, mais Maude fréquentait le monde du théâtre depuis plus longtemps que Lily, et elle savait jouer la comédie presque aussi bien qu'elle.

— Le soleil est de sortie, déclara Lily. Nous prendrons le thé au jardin, Maude.

— Bien, madame, répondit cette dernière, se coulant avec aisance dans le rôle de la parfaite domestique.

Lily reporta son attention sur le duc. Il semblait sceptique.

— Ne fait-il pas un peu frais ? hasarda-t-il.

Lily étrécit imperceptiblement les yeux. Le duc se doutait sûrement qu'elle n'avait pas envie qu'il voie où elle vivait.

— Sans doute, Votre Grâce, mais j'aime le grand air. Cependant, si vous préférez un intérieur étouffant...

— Non, non, protesta le duc, une étincelle amusée dans le regard.

Elle avait marqué un point, mais il acceptait sa défaite de bonne grâce. Il s'effaça pour laisser Maude sortir deux chaises – dépareillées, bien sûr, mais Lily jugea préférable de ne pas s'en excuser. Montrer la moindre vulnérabilité devant un homme tel que lui était aussi imprudent que, pour une souris, sortir de son trou alors que le chat attendait devant.

Montgomery désigna galamment une chaise et Lily s'assit avec grâce. Il l'imita. Il se mouvait avec cette sorte d'élégance nonchalante typique des hommes dangereux.

Le duc balaya du regard les restes calcinés du parc.

— Vous ne trouvez pas cet endroit un peu macabre ?

— Pas le moins du monde, Votre Grâce, mentit Lily. L'atmosphère de ce parc est tout à la fois follement mystérieuse et charmante. Cela m'est très bénéfique. Une comédienne a besoin de vivre dans un univers qui l'inspire.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, déclara le duc. Comme vous le savez sans doute, je suis désormais copropriétaire des Folies Harte.

Lily avait dû se trahir – un clignement des paupières, peut-être ? –, car il se pencha vers elle.

— Ah ! Vous l'ignoriez.

Le diable d'homme ! Elle s'obligea à se détendre.

— Je vous avoue, Votre Grâce, que je ne suis pas très au courant des petites affaires liées à ce parc. Cela ne me passionne guère.

— Non, bien sûr, murmura-t-il, alors que Maude ressortait avec un tabouret.

Elle le plaça entre eux, avant de retourner à l'intérieur. Le duc contempla le tabouret d'un regard comique.

— Mais ces « petites affaires », comme vous dites, me mettent en position d'être votre – il s'éclaircit délicatement la voix – *employeur*.

Maude revint sur ces entrefaites avec le plateau du thé, épargnant à Lily d'avoir à formuler une réplique sans doute inappropriée.

Maude posa son plateau sur le tabouret et remplit deux tasses. Puis elle tendit la sienne à Lily en lui adressant un regard interrogateur. Lily la remercia d'un sourire pour lui signifier qu'elle n'avait pas besoin d'aide.

Maude repartit aussitôt.

— Elle est très loyale, n'est-ce pas ? commenta le duc.

Lily goûta à son thé. Il n'était pas assez fort – Maude avait probablement puisé dans leurs dernières réserves –, mais chaud à souhait.

— Le propre d'un bon domestique n'est-il pas d'être loyal, Votre Grâce ?

Il inclina la tête de côté comme s'il méditait sa question, avant de répondre :

— Pas nécessairement. Un serviteur peut très bien s'acquitter de son travail à la perfection sans pour autant être loyal envers son maître.

Il sourit, avant d'ajouter :

— Bien sûr, c'est au maître de lui mettre le mors entre les dents.

Lily réprima un frisson. Quelle image méprisante. Décidément, les aristocrates ne raisonnaient pas comme le commun des mortels. Ils jouaient avec l'existence de leurs inférieurs de la même manière qu'Indio s'amusait à triturer une fourmilière avec un bâton, sans se soucier des dégâts qu'ils causaient.

— Je crois que je n'aime pas cette idée de mors, murmura Lily.

— Non ? Vous préférez laisser les chevaux courir librement ?

— Les êtres humains ne sont pas des chevaux !

— Certes, mais les domestiques s'en rapprochent, répliqua-t-il. Les uns et les autres sont là pour servir leurs maîtres. C'est leur seule utilité.

Lily le regarda, espérant une esquisse de sourire qui lui prouverait qu'il plaisantait. En vain.

Il but une gorgée de thé avant de demander :

— N'êtes-vous pas de mon avis, Mlle Goodfellow ?

— Non, Votre Grâce, répondit Lily d'un ton suave. Non.

Cette fois, il s'autorisa un sourire – beau, et dépravé.

— Vous parlez sans détour. Bravo. Voilà qui est revigorant. Dites-moi, avez-vous un protecteur ?

Bonté divine ! Lily faillit s'étrangler. On pouvait difficilement faire proposition plus insultante.

Elle sourit de nouveau, bien que cela lui fût de plus en plus difficile.

— Vos attentions me flattent, Votre Grâce, mais je ne recherche pas de protecteur.

— Non ? dit-il, balayant du regard le théâtre en ruine. J'imagine que vous connaissez votre intérêt mieux que quiconque, ajouta-t-il, ouvertement dubitatif. Quoi qu'il en soit, j'aurais quelque chose à vous proposer. L'un de mes amis a prévu de donner une partie de campagne, dans quelques semaines, et il souhaite monter à cette occasion une petite pièce de théâtre écrite pour la circonstance. Il a déjà engagé une troupe d'acteurs, mais l'actrice principale s'est malencontreusement retrouvée incapable de jouer. Une certaine... indisposition, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois.

Lily éprouvait de la compassion pour cette actrice que sa grossesse empêchait de travailler. Elle espérait que la malheureuse avait quelqu'un pour s'occuper d'elle. Elle-même ignorait ce qu'elle aurait fait sans Maude quand Indio était arrivé.

— Mais je suis surprise, Votre Grâce, ajouta-t-elle.

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux bleus du duc.

— Pourquoi ?

— J'aurais pensé que les préparatifs d'une fête privée n'étaient pas dignes de retenir votre attention.

— Ah ! fit-il avec un sourire qui ne lui était pas destiné. En vérité, cela m'arrange de rendre ce petit service. Son bénéficiaire se sentira encore davantage mon débiteur.

Lily avala sa salive. Le duc essayait-il également de faire d'elle sa *débitrice* ? Probablement, mais tant pis. Elle avait besoin de travailler. Et les représentations privées étaient toujours fort bien payées. Elle devait donc s'estimer chanceuse de recevoir une telle offre.

— J'accepte volontiers votre proposition, dit-elle.

— Merveilleux, déclara le duc. L'écriture de la pièce n'est pas encore achevée, les répétitions ne commenceront donc pas avant une quinzaine de jours. Je vous préviendrai le moment venu.

— Merci.

Il la gratifia d'un lent sourire.

— Votre talent est loué par tous, mademoiselle Goodfellow. Je suis personnellement très impatient d'assister à cette partie de campagne, et à la représentation qui en sera le clou.

Lily cherchait quoi répondre à cela quand deux tornades soulevant un nuage de poussière dans leur sillage surgirent du jardin.

Indio se figea en découvrant que sa mère avait un invité, tandis que Daffodil, s'immobilisant à ses pieds, se mettait à japper avec une telle énergie que ses pattes de devant quittaient le sol à chaque aboiement.

Le duc fixa le chien, les yeux étrécis, et Lily ressentit soudain une crainte irrationnelle.

Heureusement, Maude réapparut et s'en alla prendre l'animal dans ses bras. En mal d'affection, celui-ci entreprit de lui lécher copieusement le visage.

— Ça suffit, maintenant ! le tança Maude. Indio, viens avec moi.

Elle tendit la main et l'enfant se dirigea vers elle.

— Un instant, dit le duc, qui arrêta ce dernier en posant la main sur son épaule. C'est votre fils ? ajouta-t-il à l'adresse de Lily.

Elle hocha la tête, les poings serrés dans son giron. Elle ignorait pourquoi le duc s'intéressait à son fils, mais elle n'aimait pas cela. Pas du tout, même.

Montgomery glissa l'index sous le menton d'Indio pour lui soulever le visage et contempla un instant ses yeux vairons.

— C'est fascinant, ces yeux de couleurs différentes. Je n'en ai rencontré de semblables qu'une seule fois dans ma vie.

Et il adressa à Lily un autre de ses sourires énigmatiques.

L'enfant l'espionnait encore.

L'après-midi du lendemain touchait à sa fin et le soleil abandonnait la partie derrière une barrière de nuages gris alors qu'Apollon examinait l'étang. Avec les autres jardiniers, il avait passé ces trois derniers jours à déblayer la source qui alimentait la pièce d'eau, la débarrassant des nombreux débris

qui l'encombraient afin que le bassin d'agrément soit de nouveau alimenté en eau courante. La besogne avait été rude et salissante, mais le résultat se voyait déjà : le niveau de l'étang avait remonté de plusieurs centimètres. Un vieux pont de pierre lançait ses arches en direction d'une petite île au centre dudit bassin. Levant les mains, Apollon forma un cadre avec ses doigts.

Un frémissement dans les buissons l'avertit de la présence du garçonnet. Puis les feuillages se figèrent comme lorsqu'un gibier tentait d'échapper à un renard.

Apollon prit garde de ne pas montrer qu'il avait entendu.

Il étudia le décor qui s'inscrivait dans le cadre. Il avait d'abord songé à raser le pont, qui avait souffert de l'incendie, pourtant, à bien y regarder, il lui semblait que les arches constitueraient une ruine du meilleur effet, à condition qu'elle soit encadrée de plantations pour la mettre en valeur. Peut-être un chêne sur la berge et un bosquet de roseaux, ou un arbuste à fleurs sur l'île.

Il soupira et laissa retomber ses mains. Les arbres constituaient son principal souci. La plupart n'avaient pas résisté à l'incendie, or il fallait des années pour qu'un arbre arrive à maturité. Il avait lu qu'il était possible de transplanter des arbres déjà adultes – les Français, paraît-il, maîtrisaient parfaitement cette technique –, mais il ne s'y était encore jamais risqué.

À chaque jour suffisait sa peine. Pour l'heure, il lui fallait encore écarter un tronc mort de la berge. Il pivota, et faillit glisser dans la boue. Se rattrapant de justesse, il grimaça au spectacle de sa botte couverte de ce limon verdâtre qui recouvrait la berge là où l'eau s'était retirée.

Un cri étouffé était monté du buisson – l'enfant avait dû croire qu'il allait tomber. Apollon ne s'expliquait pas la fascination qu'il semblait exercer sur ce garçon. Son travail était identique à celui des autres jardiniers, pourtant il ne s'intéressait qu'à lui. En fait, Apollon s'était aperçu que, tout en restant caché, il se rapprochait chaque jour davantage. Comme s'il cherchait à se faire remarquer.

Apollon se pencha pour ramasser son herminette à long manche. Il la brandit, puis l'abattit sur les racines qui rattachaient encore le tronc mort à la terre. Le tranchant de la lame provoqua un « crac » de bon augure. Il avait sectionné l'une des racines principales.

Il essuya la sueur qui lui perlait au front d'un revers de manche, libéra le tranchant de l'herminette de la racine et frappa de nouveau.

— Daffodil ! murmura une voix dans le buisson.

Apollon se retint de sourire. Indio n'avait pas recruté le meilleur des partenaires en espionnage. La petite chienne ne comprenait manifestement pas pourquoi son maître tenait tant à rester à couvert. Elle était sortie du buisson pour renifler une odeur intéressante.

— *Daffodil !*

Apollon soupira. Devait-il feindre d'ignorer le lévrier ? Il était muet, mais pas aveugle – ni sourd.

Daffodil venait droit dans sa direction. Après une semaine d'espionnage assidu, elle n'avait manifestement plus peur de lui. À moins qu'elle n'en ait simplement assez de rester immobile. Elle renifla le tronc mort, ses racines, puis s'assit pour se gratter vigoureusement l'oreille.

Apollon lui offrit sa main à renifler, mais la chienne recula. Et comme elle se trouvait au bord de l'étang, elle glissa dans la boue et disparut sous la surface de l'eau.

— Daffodil ! cria l'enfant, affolé, en surgissant de sa cachette.

Apollon tendit le bras pour l'arrêter.

— Elle va se noyer ! protesta le garçon.

Apollon le saisit par les épaules, puis se pencha pour le regarder droit dans les yeux. Et il *grogna*. Jamais il n'avait été plus frustré de ne plus pouvoir parler. Étant dans l'incapacité d'ordonner à l'enfant de se tenir tranquille et de lui obéir, il en était réduit à grogner tel un animal. Et tant mieux si

cela l’effrayait. Au moins ne risquait-il pas de tenter de sauver sa chienne, au risque de se noyer lui-même.

Le gamin déglutit.

Apollon le lâcha, recula de deux pas et commença d’ôter ses bottes. Puis sa chemise. Sans quitter le petit des yeux.

Ce dernier gémit :

— Oui, s’il vous plaît. Aidez-la !

Sans perdre une seconde, Apollon pivota vers l’étang et entra dans l’eau. Le lévrier était réapparu à la surface mais, paniqué, il battait furieusement des pattes au lieu d’essayer de nager.

Apollon l’attrapa par la peau du cou, le souleva hors de l’eau, puis revint sur la berge. Il ramassa sa chemise pour y envelopper le lévrier qui grelottait, avant de le tendre au garçon.

Les larmes aux yeux, celui-ci serra son chien contre sa poitrine.

— Merci, souffla-t-il.

Daffodil toussa, hoqueta et, finalement, ouvrit grand la gueule et régurgita un peu d’eau sur la chemise.

Apollon grimaça.

Il alla chercher la besace de toile dans laquelle il transportait son déjeuner. Il avait eu la bonne idée d’y ranger son carnet avant d’aller travailler au bord de l’étang, lui épargnant les régurgitations de la chienne. Réprimant un frisson, il entreprit de fouiller dans sa besace, et retrouva, enveloppé dans un torchon, un reste de pâté en croûte. Daffodil tendit aussitôt le cou dans sa direction. Apollon déplia le tissu, brisa le pâté et en donna un morceau à la chienne. Elle l’avalait tout rond.

Apollon faillit s’esclaffer.

— Elle adore tout ce qui est à la viande, expliqua l’enfant.

Apollon hocha la tête et tendit un autre morceau au chien.

— En fait, elle aime tout, poursuivit le garçon, qui paraissait moins intimidé. Le pain, les saucisses, le poulet, les petits pois, les pommes et même le fromage. Sauf le raisin. J’ai voulu lui en donner une fois, mais elle ne l’a pas mangé. C’était votre dîner ?

Pour toute réponse, Apollon offrit le reste de pâté en croûte à Daffodil. Elle lui fit un sort avant de lui lécher la main, à la recherche de miettes. Elle semblait avoir déjà tout oublié de sa baignade accidentelle.

L’enfant lui caressa le crâne.

— C’est gentil à vous de lui avoir donné à manger. Vous... vous aimez les chiens ?

Il regardait Apollon, l’air plein d’espoir, et celui-ci se rendit compte que ses yeux n’étaient pas de la même couleur : le droit était bleu, le gauche, vert.

— C’est oncle Edwin qui m’a donné Daffodil, reprit l’enfant. Il l’avait gagnée à une partie de cartes. Maman trouve ridicule de parier pour un chien. Je l’ai appelée Daffodil parce que c’est ma fleur préférée. Et aussi la plus jolie¹.

Daffodil se tortilla dans ses bras et il la reposa précautionneusement sur le sol. La chienne se libéra de la chemise, s’ébroua, puis arrosa le sol, ainsi qu’un coin de ladite chemise dans la foulée.

Apollon soupira.

L’enfant soupira aussi. Pas pour les mêmes raisons.

— Maman dit que je devrais lui apprendre à s’asseoir quand on lui demande, et surtout à venir lorsqu’on l’appelle. Mais je ne sais pas comment m’y prendre.

Apollon retint un sourire. S’il n’avait pas donné le restant de son pâté à la chienne, elle aurait eu droit à une leçon de dressage.

Le gamin le regardait toujours avec candeur.

— Je m'appelle Indio. J'habite dans l'ancien théâtre, expliqua-t-il en pointant le doigt dans la direction du théâtre. Avec ma mère et Maude. Maman est une comédienne célèbre. Et Maude est notre servante. Vous ne pouvez pas parler ?

Apollon secoua lentement la tête.

— Je m'en doutais, avoua Indio. Comment vous appelez-vous ?

Apollon ne pouvait pas répondre. De toute façon, il était grand temps de se remettre au travail. Il ramassa son herminette dans l'espoir que cela inciterait l'enfant à déguerpir.

Mais ce dernier se contenta de reculer d'un pas, l'air très intéressé. Daffodil, qui s'était éloignée de quelques pas, grattait à présent un coin de terre avec énergie.

Apollon commençait à avoir froid, s'activer l'aiderait à se réchauffer. Il abattit son herminette sur les racines du tronc.

— Je vous appellerai Caliban, décréta Indio, alors qu'il levait de nouveau son herminette.

Il se tourna vers l'enfant, qui lui sourit timidement.

— C'est un personnage de théâtre. Il travaille pour une sorte de magicien qui habite sur une île très sauvage. Caliban peut parler, lui. Mais comme il est aussi grand que vous, j'ai pensé que ça vous irait bien.

Apollon fixa le gamin, ne sachant que faire. Daffodil avait interrompu ses grattements pour les regarder. De la terre lui ornait le museau.

Apollon avait quantité de raisons de tourner le dos à cet enfant et de refuser son amitié. Il se cachait, sa tête étant mise à prix parce qu'il était accusé d'un crime horrible. En outre, la mère d'Indio lui avait clairement signifié qu'elle ne voulait pas qu'il s'approche de son fils. Et puis, qu'avait-il à lui offrir, lui, le muet en cavale et accablé de travail.

Mais Indio lui souriait avec une telle générosité et un tel espoir dans le regard qu'il n'avait pas le cœur de le décevoir. Aussi, tout en sachant que c'était une erreur, Apollon se surprit à hocher la tête.

Caliban. Le fripon de *La Tempête*. Après tout, il avait échappé à pire.

Indio aurait tout aussi bien pu choisir Bottom, ce personnage du *Songe d'une nuit d'été* affublé d'une tête d'âne.

¹. Daffodil est le nom anglais pour jonquille. (N.d.T.)

3

Le taureau noir était à la fois magnifique et terrifiant. Il ouvrit la gueule et s'exprima dans le langage des hommes : « Tu as envahi mon île, mais tu vas en payer le prix. » Quand le roi se réveilla, il s'étonna de l'étrangeté de son rêve, puis n'y pensa plus...

— Indio !

Une heure plus tard, Lily fouillait le parc du regard. Elle détestait garder son fils enfermé, mais elle serait obligée d'en passer par là s'il s'obstinait à disparaître ainsi. Le soleil serait bientôt couché, et ce jardin regorgeait de toutes sortes de dangers pour un petit garçon.

Les mains en porte-voix, elle appela de nouveau :

— Indio !

« Mon Dieu ! pria-t-elle. Faites qu'Indio soit sain et sauf. Qu'il revienne couvert de poussière, maculé de boue, mais indemne. »

Elle s'éloigna en direction de l'étang. Depuis qu'elle était mère, elle avait réappris à prier. C'en était même presque drôle car, pendant des années, elle avait superbement ignoré la Providence. Et puis, tout à coup, elle s'était surprise à implorer le Seigneur chaque fois qu'elle avait peur pour son fils.

Faites que sa fièvre retombe.

Faites que sa chute ne soit pas fatale.

Merci, merci, de lui avoir permis d'éviter l'embarquée de la voiture.

Pas la vérole. Tout, mais pas la vérole.

Seigneur, faites qu'il ne se soit pas perdu.

Lily accéléra l'allure, au point qu'elle se retrouva presque courir. Dès qu'elle aurait remis la main sur son fils, elle lui interdirait toute sortie. Cette fois, c'était décidé. Et pour le punir, elle l'enverrait au lit sans dîner.

Le souffle court, elle arriva enfin dans la clairière qui abritait l'étang. Elle ouvrait la bouche pour appeler de nouveau Indio.

Et demeura muette de surprise.

Il était là – le monstre. Dans l'étang, lui tournant le dos.

Immergé jusqu'à la taille. Et nu.

Pétrifiée, Lily battit des paupières. Le monstre courbait la nuque comme s'il cherchait quelque chose dans l'eau. Ou comme s'il était subjugué par son propre reflet. Ou apeuré. Elle ressentit de la pitié à son égard. Ce n'était pas sa faute s'il était si massif physiquement, et en même temps si diminué mentalement.

Il plongea soudain sous la surface.

Lily voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Le soleil couchant avait réussi à percer à travers les nuages. Il baignait maintenant l'étang d'une lumière ambrée qui se reflétait sur les vagues provoquées par le plongeon du géant. Celui-ci émergea de l'eau, cette fois, face à Lily. D'un geste vif qui gonfla les muscles de ses bras, il rabattit en arrière les cheveux trempés qui lui tombaient sur les yeux. L'eau ruisselant sur son corps réfléchissait elle aussi les rayons du soleil, donnant à sa peau un éclat doré, comme s'il était le dieu tutélaire de ce jardin en ruine. Toute pitié déserta Lily tandis qu'elle se rendait compte qu'elle s'était trompée.

Il était...

Elle avala sa salive.

Bonté divine, il était *magnifique*.

Les gouttelettes irisées roulaient sur son torse, entre ses pectoraux puissants, suivaient un sillon de poils noirs qui descendait de son nombril pour disparaître – à sa grande déception – sous la surface de l'étang.

La jeune femme releva les yeux et s'aperçut que le géant, le « monstre », la regardait.

Elle aurait dû avoir honte. Il était déficient mental et elle le reluquait comme s'il était en mesure de lui retourner pareille faveur... sauf que son expression n'avait rien de stupide, tout à coup. Il semblait même *amusé* par son regard.

Elle eut alors une réaction aussi déconcertante qu'humiliante : elle éprouva une bouffée de désir.

Pas plus tard que la veille, elle prenait le thé avec l'un des hommes parmi les plus beaux qu'elle ait jamais rencontrés. Pourtant, en dépit de ses traits aristocratiques, de ses yeux bleu saphir, de sa blondeur extraordinaire, le duc de Montgomery l'avait laissée de marbre.

Alors que cette... « bête », cet homme à la carrure animale chez qui tout semblait démesuré avait quelque chose d'*attirant*.

De toute évidence, elle avait besoin de prendre un amant. Et sans tarder.

Il revenait vers la berge, le visage de nouveau inexpressif. Cette lueur d'intelligence qu'elle avait cru déceler dans son regard était-elle le fruit de son imagination ?

La jeune femme faillit s'étrangler. Il sortait peu à peu de l'étang, sans même prendre la peine de lui tourner le dos !

Elle était cependant incapable de regarder ailleurs. Était-elle à ce point immorale ? Toujours est-il que ses yeux étaient irrésistiblement attirés vers son bas-ventre, qui émergeait lentement de l'eau...

— Maman !

Lily sursauta et fit volte-face en portant la main à son cœur.

— Indio ! s'écria-t-elle, presque furieuse, car son diable de fils avait choisi ce moment-*là* pour surgir des buissons.

Il se tenait à quelques pas en compagnie de la chienne, qui était encore plus sale que d'ordinaire.

— Maman, Caliban peut venir dîner avec nous ?

— Je... quoi ? fit Lily, déroutée.

— Caliban, répéta Indio en pointant le doigt derrière elle.

Lily jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle s'aperçut, avec un soulagement teinté de déception, que le géant reboutonnait déjà son pantalon. La lueur d'intelligence qu'elle avait cru lire dans son regard avait disparu – à supposer qu'il en eût possédé une once.

Elle reporta son attention sur Indio.

— Caliban ? Il s'appelle Caliban ?

Son fils hocha la tête.

— Oui. C'est moi qui lui ai donné ce nom.

— Tu... commença Lily, avant de s'interrompre.

Très peu de temps après qu'Indio avait commencé à parler, elle avait découvert que le laisser diriger la conversation pouvait l'entraîner dans des tours et détours incompréhensibles pour quiconque ayant plus de sept ans. Il était donc parfois préférable de couper court.

— Indio, c'est l'heure de dîner, et Maude nous attend. Laissons...

— *S'il te plaît*, maman, l'interrompit-il en la rejoignant.

Il tira sur son bras pour l'obliger à se baisser, et lui murmura à l'oreille :

— Il n'a rien à manger, et c'est mon ami.

— Je...

Lily risqua un regard du côté de Caliban.

Il avait enfilé sa chemise et la regardait tout en se grattant... l'entrejambe, comme l'aurait fait un simple d'esprit.

Pourtant, un instant plus tôt, elle aurait juré qu'il n'avait rien d'un demeuré. Mais peut-être s'efforçait-elle d'expliquer sa propre réaction en lui attribuant une raison dont il était dépourvu.

Baissant les yeux sur le petit visage implorant de son fils, elle prit sa décision. Se redressant, elle déclara à haute et intelligible voix :

— Bien sûr, chéri, invite ton ami à dîner.

Un son étranglé se fit entendre dans son dos, mais quand elle se retourna, le visage de Caliban n'exprimait qu'une indifférence stupide. Il renifla, cracha dans l'étang – pouah ! – et s'essuya la bouche d'un revers de main.

Lily lui sourit.

— Caliban ? Aimeriez-vous manger ? *Manger ?*

Elle mima le geste de porter de la nourriture à sa bouche, puis celui de mastiquer.

— Manger. Avec. Nous.

Et, désignant le chemin qui menait au théâtre, elle ajouta :

— Au théâtre. Nous avons de la bonne nourriture !

Ses mimiques exagérées étaient ridicules – et insultantes si Caliban n'était pas simple d'esprit. Elle l'observa avec attention, à la recherche du moindre signe d'intelligence, mais il continuait de la fixer d'un regard vide.

Elle soupira. Cependant, elle refusait de s'avouer qu'elle était déçue.

Indio rejoignit Caliban et lui prit la main aussi naturellement que s'il s'agissait de sa mère.

— Viens ! Maude a préparé du poulet rôti. Il y aura aussi plein de bonne sauce. Et des boulettes de pâte.

Caliban regarda l'enfant, puis de nouveau Lily.

Elle se contenta de hausser un sourcil, ne voyant pas ce qu'elle pouvait ajouter. Elle n'allait quand même pas recommencer sa pantomime !

Une lueur parut vaciller dans les prunelles marron de Caliban. Du défi ? Lily n'aurait su le dire.

Cela n'avait de toute façon pas d'importance : Caliban hochait lentement la tête, signifiant ainsi qu'il acceptait leur offre.

Lily se détourna et reprit la direction du théâtre, Daffodil gambadant devant elle. Son cœur battait une chamade ridicule, nota-t-elle.

C'était une très mauvaise idée.

Apollon suivait Lily Stump, les yeux rivés sur ses jupes qui se balançaient au rythme de ses pas. Le dos de la jeune femme était raide, mais sa nuque délicate, sur laquelle retombaient quelques mèches échappées de son chignon, était terriblement tentante. Apollon éprouvait un désir presque animal d'y planter les dents, de découvrir l'odeur de sa peau.

Il déglutit. Il avait d'autant moins de raisons d'avoir accepté son invitation à dîner qu'il avait de quoi manger : il lui restait un autre quartier de pâté en croûte dans les ruines du kiosque à musique où il avait établi son campement depuis qu'il travaillait à la restauration du parc. En outre, il était fatigué et encore humide de son plongeon dans l'étang pour se débarrasser de la sueur et de la poussière de la journée. Sa chemise, fraîchement lavée, n'avait pas eu le temps de sécher et lui collait à la peau.

Tout – *tout* – ce qu'il tentait de reconstruire serait anéanti si quelqu'un découvrait sa véritable identité.

Pourtant, il tenait la main d'un garçonnet qu'il connaissait à peine et suivait la mère de celui-ci. Peut-être la solitude lui pesait-elle. Ou peut-être s'était-il laissé influencer par le regard que la jeune femme avait posé sur lui lorsqu'il était sorti de l'eau. Cela faisait bien longtemps qu'une femme ne l'avait pas regardé ainsi. Comme si ce qu'elle voyait lui plaisait.

Et qu'elle aurait aimé en découvrir davantage.

Il avait passé quatre ans à Bedlam, la plupart du temps enchaîné dans une cellule immonde. Il s'était évadé au mois de juillet dernier et n'avait cessé de se cacher. Ce qui ne facilitait évidemment pas les rencontres féminines. Sans compter qu'il avait perdu l'usage de sa voix après une « correction » plus violente que les autres. L'un de ses geôliers lui avait baissé son pantalon et...

Apollon préférait ne pas y penser.

Il inspira un grand coup pour maîtriser la colère et la honte qui menaçaient de le submerger.

Indio leva les yeux vers lui.

— Caliban ?

Apollon s'aperçut qu'il avait serré la main de l'enfant avec un peu trop de force. Bâti comme il l'était, c'était vraiment ridicule d'éprouver une telle peur. Il était sorti de Bedlam. Non sans s'être assuré que le geôlier en question ne pourrait plus faire de mal à qui que ce soit.

Il était libre, désormais.

Libre.

Libre.

Il regarda le soleil jeter ses derniers feux sur les vestiges du parc.

Cet endroit avait été un lieu de plaisir et d'agrément, mais quand il aurait terminé de le restaurer, il serait encore plus beau qu'autrefois.

Déjà, ils approchaient de l'ancien théâtre.

Apollon reprit l'expression neutre qu'il affichait en présence des autres jardiniers – juste à temps. La porte s'ouvrit à la volée et une petite femme aux cheveux gris s'encadra sur le seuil, les poings sur les hanches.

— Qui est-ce, celui-là ? aboya-t-elle.

— Nous avons un invité pour dîner, expliqua Mlle Stump, et lorsqu'elle lui jeta un coup d'œil, Apollon crut voir une étincelle espiègle dans son regard. Le « monstre » d'Indio, en fait. Sauf qu'Indio l'appelle maintenant Caliban.

— Caliban ? répéta Maude, avant d'examiner Apollon. Oui, il a bien une tête à s'appeler Caliban.

Apollon sentit qu'on tirait sur sa main. Il baissa les yeux sur Indio, qui murmura :

— Tu verras, elle n'a pas l'air comme ça, mais elle est très gentille.

— Ne commence pas à râler, Maude, chuchota Mlle Stump.

— C'est mon ami, expliqua Indio. Et il a donné tout son dîner à Daffodil.

En entendant son nom, la chienne se mit à s'agiter et, avec ce qu'elle considérait sans doute comme de la férocité, entreprit de mordre le bas du pantalon d'Apollon.

— Hum, fit Maude. Dans ce cas, dépêchez-vous d'entrer.

Indio prit Daffodil dans ses bras pour épargner le pantalon d'Apollon. La chienne lui donna un grand coup de langue sur le visage, lui arrachant un éclat de rire tandis qu'il rejoignait Maude à l'intérieur. Sa mère gratifia Apollon d'un regard indéchiffrable et lui fit signe d'entrer. Il n'y avait pas de raison qu'elle ait deviné son subterfuge, tenta-t-il de se convaincre, mal à l'aise, en se penchant pour franchir le seuil.

La dernière fois qu'il avait pénétré dans ce théâtre, c'était le soir de l'incendie. Asa Makepeace était un vieil ami, le seul à qui il avait estimé pouvoir faire confiance après son évasion de Bedlam. Il s'était caché dans le parc la veille du sinistre. Et en quelques heures seulement, la désolation s'était abattue sur les lieux.

Il flottait encore une vague odeur de brûlé, nota-t-il, mais Mlle Stump avait visiblement tenté de rendre son nouveau logis plus confortable. Une table et des chaises occupaient le centre de la pièce. Une gravure représentant des dames élégantes était accrochée à l'un des murs. Un bon feu flambait dans la cheminée et du linge séchait à côté. Des aiguilles à tricoter, une chaussette à moitié terminée et une pelote de laine grise étaient posées sur un tabouret. Une petite table de travail supportait une pile de papiers, une bouteille d'encre et un mug ébréché contenant plusieurs plumes. Une pendule noir et vert, assez laide, trônait sur le manteau de la cheminée – mais elle fonctionnait, contrairement à celle de Makepeace. Un sofa pourpre, qui avait connu des jours meilleurs, était installé devant le feu. L'un des pieds manquants, il avait été remplacé par des briques.

Ce décor ne pouvait évidemment pas se comparer aux maisons de maître dans lesquelles il était invité avant son emprisonnement à Bedlam, mais c'était chaleureux, et c'était tout ce qui comptait.

Maude désigna l'une des chaises entourant la table.

— Asseyez-vous donc, milord.

L'espace d'un instant, Apollon cessa de respirer. Puis il comprit que ce titre honorifique ne lui avait été donné que par dérision. Il hocha la tête en priant pour que son expression n'ait pas trahi sa surprise, et prit un siège.

Maude fronçait les sourcils.

— Qu'est-ce qui lui prend ? marmonna-t-elle. Il ne peut pas parler ?

— Non, répondit simplement Indio, épargnant à Apollon d'avoir à répondre par gestes.

— Oh ! s'exclama Maude, prise de court. On lui a coupé la langue ?

— Maude ! se récria Mlle Stump. Quelle idée horrible ! Il a une langue, assura-t-elle, puis, prise d'un doute, elle se tourna vers Apollon : N'est-ce pas, Caliban ?

Il ne put résister. Il lui tira la langue.

Indio s'esclaffa et Daffodil aboya – c'était, apparemment, sa première réaction quelles que soient les circonstances.

Mlle Stump dévisagea Apollon, qui sentit ses joues le brûler. Il rentra la langue, ferma la bouche et reprit son air idiot.

Elle haussa les épaules et s'assit abruptement.

— Ma question n'était pas déplacée, se défendit Maude. Pourquoi ne parle-t-il pas si sa langue fonctionne normalement ? J'aimerais bien le savoir.

Indio s'installa à côté d'Apollon.

— Je ne sais pas pourquoi il est muet, mais il a sauvé Daffodil de la noyade, déclara-t-il.

— *Quoi ?* s'écria sa mère, qui s'apprêtait à s'emparer du plat posé au centre de la table. Je t'avais pourtant interdit de t'approcher de l'étang.

— Je n'étais pas près de l'étang, expliqua Indio. C'était Daffodil. Caliban l'a récupérée dans l'eau et l'a enveloppée dans sa chemise. Et après, elle a dégueulé sur sa chemise.

Les deux femmes jetèrent un regard de biais à la chemise en question. Apollon réprima une envie de la renifler pour s'assurer qu'elle ne sentait plus le vomi.

Mlle Stump cilla.

— Je croyais t'avoir déjà dit que « dégueuler » était un vilain mot, Indio.

— Pourtant, les chiens ont une gueule, objecta Indio – non sans bon sens, de l'avis d'Apollon. Je pourrais avoir du poulet ?

— Oui, bien sûr.

Mlle Stump servit le poulet. Sa peau était dorée et croustillante, sa chair, tendre à souhait.

— Quoi qu'il en soit, ajouta-t-elle, on ne parle pas de ces choses à table.

— Jamais ? s'enquit Indio, perplexe.

— Jamais, confirma sa mère d'un ton ferme.

— Mais si Daffodil avale un ver de terre, comme la semaine dernière, il faut...

— Comment se fait-il que Caliban se soit trouvé à proximité, quand Daffodil est tombée dans l'étang ? coupa Mlle Stump, forçant sa voix.

— Il tranchait les racines d'un vieux tronc avec une drôle de hache, expliqua Indio.

Apollon aurait voulu lui dire qu'il s'agissait d'une herminette, mais il se contenta d'avaler une bouchée de poulet.

— Et je me promenais avec Daffodil, poursuivit Indio. Mais pas *du tout* en direction de l'étang, s'empressa-t-il de préciser.

Apollon coula un regard aux deux femmes. Ni l'une ni l'autre ne semblaient disposées à gober cette histoire.

Mlle Stump s'empara de son verre et parut s'absorber dans sa contemplation.

— Il est donc jardinier, dit-elle.

— Pas n'importe quel jardinier, objecta son fils. C'est lui qui dit aux autres quoi faire.

Apollon faillit avaler son poulet de travers. Voyant qu'il s'étranglait, Mlle Stump lui tapota le dos.

— Ah bon ? fit-elle avec un regard lourd de sous-entendus.

Comment diable ce gamin avait-il découvert la vérité ? Même les autres jardiniers ignoraient que c'était lui qui avait dessiné les plans du futur parc. Il laissait des instructions écrites à Herring, le jardinier en chef, si bien que personne ne se doutait que leur employeur travaillait avec eux.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ? voulut savoir Maude, l'air intéressé.

D'une torsion discrète du poignet, Apollon envoya son assiette voler à terre. La faïence se brisa, le poulet et la sauce se répandirent sur le sol et Daffodil se précipita pour lécher le tout tandis qu'Indio et Maude s'empressaient de nettoyer de crainte qu'elle avale des morceaux d'assiette.

Dans la mêlée, Apollon croisa le regard de Mlle Stump. Elle l'observait avec curiosité et il éprouva une sensation bizarre, presque viscérale.

C'était peut-être simplement de la peur, mais il suspectait quelque chose de bien plus dangereux.

Maude et Indio houspillaient Daffodil, qui leur disputait les morceaux de poulet sur le sol, mais Lily s'était figée et regardait fixement les yeux sombres de Caliban. Ils n'étaient pas de la couleur du café, ni même de ce délicieux thé de Chine vendu dans des petits sachets rouges qu'elle n'avait plus

les moyens de s'offrir. Non, ils ne ressemblaient à aucun de ces breuvages. Ils étaient simplement *marron*. Un marron très ordinaire.

À ceci près...

À ceci près qu'ils étaient ourlés par les cils les plus extraordinaires qu'elle ait jamais vus chez un homme : courts, épais, très noirs. Ce qui conférait à ses yeux une beauté presque exotique.

Mais il y avait plus troublant encore : cet éclat qui brillait dans leurs profondeurs. C'était une lueur d'intelligence – aiguë, qui plus est – et cela effrayait Lily. Parce que si Indio disait vrai, si cet homme, cet *inconnu*, n'était pas un simple jardinier, mais commandait aux ouvriers, alors il ne pouvait être ce demeuré pour lequel elle l'avait pris. Elle fut soudain consciente de son gabarit exceptionnel, de sa *virilité*. Elle l'avait invité chez elle, avec son petit garçon et une vieille femme, et ils étaient sans défense face à lui.

Or elle était bien placée pour savoir quels dégâts un homme d'une telle stature pouvait causer.

Indio se rassit.

— Si tu veux, je peux te donner un peu de mon poulet, proposa-t-il à Caliban.

Lily s'efforça de se raisonner. Indio avait peut-être mal interprété une scène dont il avait été témoin. Un muet ne pouvait pas diriger une équipe de jardiniers ! Caliban était bel et bien un simple d'esprit.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle à son fils. Maude va lui en servir une autre part.

Cette dernière lui lança un bref regard, mais ne dit pas un mot. Elle alla chercher une assiette propre, la dernière qui leur restait, en fait, et commença de la remplir.

Lily avait perdu tout appétit.

— Indio, reprit-elle en effleurant le bord de son verre, explique-moi comment Daffodil a pu tomber dans l'étang.

Son fils grimaça.

— Eh bien, euh... on se promenait tous les deux et elle a glissé.

Lily attendit la suite, mais son fils la regardait avec une expression innocente plutôt suspecte.

— Indio, commença-t-elle, et il comprit qu'il devait en dire davantage.

— Caliban a été très rapide. Il a sorti Daffodil de l'eau comme... comme s'il l'avait pêchée. Elle avait un peu l'air d'un rat mort. Pardon, Daffodil.

Il gratifia la chienne d'un regard d'excuse, qui n'était pas nécessaire, car celle-ci ne lui prêtait aucune attention. Elle s'était assise aux pieds de la chaise de Caliban. Sans doute avait-elle décrété qu'il était le dieu de la Nourriture Tombée du Ciel.

— Hmm, fit Lily. J'espère que cela ne se reproduira plus.

— Non, maman, murmura son fils, tête baissée.

— Indio.

Il la regarda, l'air implorant.

— Je suis très sérieuse, reprit-elle. Je ne veux plus que tu t'approches de l'étang, avec ou sans Daffodil. Imagine ce qui se serait passé si Caliban n'avait pas été là ?

Indio regarda la chienne, qui avait posé une patte fine sur la cuisse musclée de Caliban, et avala sa salive.

— Je te promets que je ne retournerai plus là-bas, maman.

— Parfait.

Lily était soulagée. Certes, rien ne lui assurait qu'il se souviendrait de sa promesse la prochaine fois que l'eau l'attirerait telle une sirène, mais il n'était pas interdit d'espérer.

— Qu’as-tu fait d’autre aujourd’hui ? demanda-t-elle d’un ton délibéré plus léger. Je ne t’ai pas vu de l’après-midi.

— Mais si, je suis revenu pour le goûter. Tu as oublié ?

Indio avait replié les jambes sous lui, une habitude que Lily aurait aimé lui faire passer.

— C’est vrai que tu écrivais ta...

Il s’interrompit abruptement et coula un regard au géant assis près de lui.

Par chance, celui-ci se régala des boulettes de pâte de Maude et ne prêtait pas attention à leur conversation.

— Mmm, marmonna Lily. Et qu’as-tu fait, ensuite ?

— Daffodil et moi, on est allés du côté de l’ancien kiosque à musique. Mais on n’est pas entrés, hein ! Et après, Daffodil a trouvé un crapaud.

Lily jeta un regard à la chienne, qui avait à présent les deux pattes sur la cuisse de Caliban et levait vers lui des yeux implorants.

— J’espère qu’elle ne l’a pas mangé.

Cette chienne avait la détestable habitude de trouver comestibles les choses les plus répugnantes.

— Non, répondit Indio, qui paraissait presque déçu. On a aussi attrapé un criquet. Je voulais le mettre dans une cage, mais Daffodil l’a avalé. Je me demande bien pourquoi. Elle n’avait même pas l’air de le trouver bon.

Maude renifla.

— Voilà qui explique peut-être pourquoi elle a dégueulé ensuite.

— Pas *dégueuler*, chuchota Lily.

— Vous préférez *vomi* ?

— Je préférerais surtout qu’on ne parle pas de ces sujets-là à table, mais personne ne paraît m’écouter, soupira Lily. Je vois que tu as terminé ton dîner, Indio, enchaîna-t-elle. Il est l’heure de prendre le bain.

— Ma-maan, gémit-il de cette voix plaintive qu’adoptaient tous les enfants dès qu’on évoquait leur toilette. Caliban n’a pas fini de manger.

Lily afficha un sourire crispé.

— Je suis sûre qu’il peut très bien terminer avec Maude.

Indio indiqua son assiette.

— Toi non plus, tu n’as pas fini.

— Je terminerai plus tard.

La jeune femme se leva et se dirigea vers la cheminée, où un seau avait été accroché à la crémaillère bien avant le repas. L’eau fumait, à présent. Lily prit un torchon et tendit la main vers la poignée du seau, mais une autre main – énorme – fut plus rapide.

Elle tressaillit, et regarda Caliban soulever le seau plein aussi facilement que s’il s’agissait d’une brindille. Au moins avait-il eu la présence d’esprit de prendre, lui aussi, un torchon pour ne pas se brûler.

Il demeura immobile, les traits indéchiffrables, jusqu’à ce qu’elle se ressaisisse.

— Par là, dit-elle en le contournant gauchement pour le précéder dans la chambre où un baquet à moitié rempli d’eau froide attendait à côté du lit. Vous pouvez tout verser, ajouta-t-elle.

Il souleva un pan de sa chemise pour tenir le bas du seau, et Lily aperçut une partie de son abdomen musclé.

Les joues en feu, elle s’empressa de détourner les yeux.

— Maman ?

Indio se tenait sur le seuil de la pièce.

— Entre, dit-elle avec brusquerie, et, à Caliban, en détachant chaque syllabe : Merci de votre aide.

Vous pouvez retourner à table.

Il quitta la pièce, refermant la porte derrière lui.

Indio trempa un doigt dans le baquet.

— Pourquoi tu parles à Caliban comme ça ?

Daffodil, qui avait suivi son maître, posa les pattes de devant sur le rebord du baquet.

— Comme ça comment ? demanda Lily distraitement.

Elle retroussa ses manches et testa l'eau avec le coude, qui était plus fiable que la main. Ce baquet lui servait également pour sa toilette, mais elle devait s'accroupir dedans. Le grand tub en cuivre qu'elles avaient été obligées de vendre lui manquait.

— Comme s'il ne comprenait pas, expliqua Indio.

— Déshabille-toi.

Son fils soupira bruyamment

— Il comprend *tout*.

Les mains sur les hanches, Lily haussa un sourcil dubitatif.

— Caliban est intelligent, insista Indio en se débarrassant de sa chemise.

— Comment le sais-tu ?

Il haussa les épaules, lança sa chemise sur une chaise et s'assit par terre pour ôter ses chaussettes.

— Je le sais, c'est tout.

Lily réfléchit. Caliban s'était lui-même présenté comme un idiot la première fois qu'elle l'avait vu. Était-ce une ruse de sa part ? Et si oui, pourquoi ferait-il... ?

— Maman, articula Indio, de ce ton exagérément patient que prenaient parfois les garçons de sept ans.

Il avait fini de se déshabiller, à l'exception de son caleçon.

— Oui, chéri ?

— Je suis assez grand pour prendre mon bain tout seul.

La question pouvait se débattre. Car si Indio était capable de laver lui-même certaines parties de son anatomie, telles que les pieds, il avait tendance à oublier le reste.

Lily soupira et l'embrassa sur la joue.

— Je reviens dans dix minutes, d'accord ?

— Oui, répondit-il en retirant son caleçon.

Daffodil s'en empara pendant qu'il s'immergeait dans l'eau.

Lily ouvrit la porte.

— Maude, pourrais-tu...

Elle s'interrompit. Maude avait disparu. En revanche, Caliban était toujours là. Une page de la pièce qu'elle était en train d'écrire à la main, il s'était approché du feu pour profiter de la lumière des flammes. Son regard était concentré. De toute évidence, il *lisait*.

Lily sortit de la chambre, referma la porte et croisa les bras sur sa poitrine. Son cœur battait un peu trop vite à son goût.

— Qui êtes-vous ? lâcha-t-elle.

4

Neuf mois plus tard, la reine accoucha de son premier-né. Mais l'enfant était horriblement difforme. Il avait la tête, les épaules et la queue d'un taureau, alors que le reste de son corps avait forme humaine. Sa peau était d'un noir d'ébène. Quand la reine découvrit le monstre qu'elle avait enfanté, elle perdit connaissance et ne recouvra jamais totalement la raison...

Apollon se tourna lentement vers Mlle Stump. Il était si absorbé par la pièce tellement spirituelle qu'il lisait – une pièce qu'il la soupçonnait d'avoir écrite – qu'il n'avait entendu la porte s'ouvrir. Maintenant, il était trop tard. Peut-être que s'il ne réagissait pas à ses paroles...

— *Je ne suis pas idiote, vous savez. Si vous lisez cela, déclara-t-elle en indiquant du menton la feuille qu'il avait à la main, c'est que vous n'êtes pas un demeuré. Qui êtes-vous, et pourquoi prétendez-vous être muet et simple d'esprit ?*

Apollon comprit que son ultime tentative n'avait pas fonctionné. Il reposa la feuille sur la petite table de travail et croisa les bras à son tour en soutenant son regard. Elle se trompait sur un point : il était bel et bien muet.

Elle fronça les sourcils – plutôt férocement pour une créature aussi menue.

— Expliquez-moi. Fuyez-vous vos créanciers, ou quelque chose dans ce genre ? Comment vous appelez-vous ?

Elle n'était pas très loin de la vérité. Mieux valait donc la distraire avant que son imagination ne s'emballe. Il soupira et décroisa les bras pour sortir son carnet de sa poche. Il le feuilleta, trouva une page vierge et écrivit : *Je ne peux pas parler.*

Puis il lui tendit le carnet.

Elle s'approcha, s'en empara et y jeta un coup d'œil.

— Vraiment ?

Il hocha la tête et tendit la main pour récupérer son carnet.

Elle le lui rendit.

— Alors dites-moi au moins votre nom.

Il écrivit : *Caliban fera l'affaire.*

Elle étudia son écriture, les sourcils froncés, avant de lui rendre le carnet.

— Vous êtes vraiment muet ? insista-t-elle, d'une voix plus douce, cette fois, et empreinte de curiosité.

Apollon acquiesça et écrivit : *Je ne vous veux aucun mal, à vous et à vos proches.*

Lorsqu'il leva la tête, il découvrit qu'elle fixait sur lui un regard intense. La lueur des bougies se reflétait dans ses yeux vert lichen, leur conférant une étrange profondeur. Apollon prit subitement

conscience qu'elle était très belle. Sa beauté n'avait rien de classique, certes, mais avec son petit menton pointu et son regard pétillant d'intelligence, elle était à couper le souffle.

Dans une autre vie, il aurait pu l'impressionner avec son titre nobiliaire, ou son éloquence, songea-t-il.

Il cligna des yeux et contempla le carnet dont il avait froissé la page par mégarde. Il se cachait, son titre ne valait plus rien dans sa situation actuelle, et il était incapable de parler.

Il prit une profonde inspiration, inhala le parfum qui émanait de sa chevelure – un mélange d'orange et de clou de girofle.

Il recula d'un pas. Par précaution.

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous êtes ici.

Il soupira.

Indio a raison, écrit-il, je suis jardinier.

Elle reprit le carnet, lut sa phrase puis, avant qu'il puisse l'arrêter, feuilleta les pages précédentes.

— Vous n'êtes pas un simple jardinier, déclara-t-elle.

Elle se laissa choir sur le sofa sans paraître remarquer que celui-ci oscillait dangereusement sous elle.

Craignant de le briser sous son poids, Apollon préféra aller chercher l'une des chaises. Quand il revint, la jeune femme examinait ses croquis de l'étang avec le petit pont en arrière-plan.

Il plaça la chaise face au sofa et s'assit.

Mlle Stump tourna une page, tomba sur un autre croquis : celui d'une cascade ornementale.

— C'est très joli, commenta-t-elle. Le parc ressemblera vraiment à cela quand vous aurez terminé ?

Il attendit qu'elle lève les yeux pour hocher la tête.

Elle tourna encore une page. Le croquis suivant représentait un grand chêne se dressant près du vieux pont. Elle fronça les sourcils.

— Où diable M. Harte vous a-t-il déniché ? Je pense que j'aurais été au courant s'il existait un jardinier muet aussi talentueux à Londres.

Apollon ne pouvait répondre à cette question sans trahir son identité. Elle attendit quelques secondes, passa à une autre page. Le croquis qu'elle découvrit parut l'intriguer.

— Qu'est-ce que cela représente ?

Diverses lignes étaient tracées en travers de la double page du carnet grand ouvert. Certaines étaient parallèles, d'autres se croisaient. Quelques-unes étaient sinueuses. Des cercles ou des carrés s'inséraient çà et là entre les lignes.

Apollon se pencha en avant, respirant avec bonheur son parfum, avant d'écrire en légende du dessin : *Un labyrinthe.*

— Oh ! Je vois ! Mais cela ? fit-elle en désignant un cercle, puis un carré.

Des folies. Des petites constructions pour abriter les amoureux, ou des animations, comme la cascade. Elles sont destinées à étonner les promeneurs.

— Et là ? demanda-t-elle, pointant le doigt sur les lignes sinusoïdales.

Apollon était excité qu'elle s'intéresse à son travail, mais frustré de ne pas pouvoir le lui commenter à haute voix.

Il reprit le carnet, déchira une page vierge et l'inséra dans la double page du labyrinthe avant d'y écrire : *Les lignes sinueuses représentent les portions de haies qui ont réchappé à l'incendie. Les arbustes qui les composent sont toujours vivants.*

Il attendit qu'elle ait lu, et récupéra la feuille pour y ajouter des explications. Il écrivait sur son genou, ce qui n'était pas très pratique, car le crayon s'enfonçait dans la feuille de papier. *Les lignes droites représentent les nouvelles plantations. Le labyrinthe occupera le centre du parc restauré. L'étang sera à une extrémité, le théâtre à une autre afin que, du théâtre, on puisse apercevoir l'étang derrière le labyrinthe. Il y aura des points d'observation ménagés à l'intérieur même du théâtre. Ce sera...*

La pointe de son crayon avait fini par percer la feuille. Il serra le poing, contrarié.

Une main délicate recouvrit la sienne, fraîche et réconfortante.

Il leva les yeux.

— Ce sera très beau, dit-elle. Vraiment très beau.

Apollon avait du mal à respirer, soudain. Mlle Stump semblait tellement fascinée par ses dessins ! Peu de gens s'intéressaient à son travail. Même Asa commençait à s'agiter lorsqu'il tentait de lui détailler ses projets.

Mais cette jeune femme le regardait comme s'il était une espèce de sorcier.

Il se demandait si elle se rendait compte combien le fait de se montrer si intéressée ajoutait à sa séduction.

Elle battit des cils et ôta sa main, comme si elle se rendait soudain compte d'en avoir un peu trop révélé d'elle-même.

— Je suis impatiente de me promener dans votre labyrinthe, reprit-elle. Cela dit, je suis sûre que je n'arriverai pas à m'en sortir toute seule. Je n'ai jamais été très douée pour les énigmes. Il me faudra un guide. Peut-être...

La porte qui donnait sur le jardin se rouvrit et elle sursauta.

— Maude, où diable étais-tu passée ?

— Je suis allée au débarcadère chercher les anguilles que ce pêcheur m'avait promises.

La vieille femme posa son panier sur la table, puis, avisant le carnet d'Apollon, demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

Mlle Stump lui décocha un regard ironique.

— Caliban n'est pas aussi simplet qu'il essayait de nous le faire croire.

— Alors il n'est pas muet ?

Les deux femmes le regardèrent et Apollon se sentit rougir.

— Si, répondit Mlle Stump, et, se raclant la gorge, elle ajouta : Je vais aller m'assurer qu'Indio n'a pas oublié de se laver les oreilles. Ou qu'il n'a pas renversé la moitié du baquet sur le parquet, comme la dernière fois.

Elle se leva en hâte et disparut dans la pièce contiguë.

Maude sortit ses anguilles.

— J'en ai profité pour ramener un peu d'eau du fleuve, pour la vaisselle. Le seau est devant la porte. Si ça ne vous dérange pas de me l'apporter.

Apollon fourra son carnet dans sa poche et s'exécuta. S'il avait su qu'elles avaient besoin d'eau, il aurait proposé d'aller la puiser lui-même dans la Tamise.

Il déposa le seau devant la cheminée, conscient que la vieille femme observait chacun de ses gestes.

Quand il se retourna, elle fixa sur lui un regard perçant.

— Vous avez toujours votre langue, dit-elle. Et puisque Lily prétend que vous n'êtes pas idiot, expliquez-moi pourquoi vous ne pouvez pas parler ?

Apollon ouvrit la bouche – même après neuf mois de silence, il avait gardé le réflexe. Après tout, pendant vingt-huit années, la parole lui était venue sans y penser, et sans efforts. Une chose si simple. Utilisée quotidiennement, et qui séparait l’homme de l’animal.

Mais il en avait perdu l’usage. Sans doute pour toujours.

Il ouvrit donc la bouche. Et ne sut plus quoi faire ensuite. Car il avait déjà essayé de parler, bien sûr. Il s’y était astreint durant des semaines, sans parvenir à émettre autre chose qu’un horrible gargouillis. Il se remémora ce jour funeste où c’était arrivé, la botte de son tortionnaire de Bedlam pesant sur son cou, et il sentit presque sa gorge se refermer de nouveau comme une huître. Se fermer à l’humanité et au pouvoir du langage.

— Maude ! s’exclama Mlle Stump.

Elle était revenue. Et sans doute avait-elle lu quelque chose sur ses traits, car elle fusillait sa servante du regard.

— Cesse de le tourmenter, s’il te plaît ajouta-t-elle. Il ne peut pas parler, un point c’est tout. Nous n’avons pas forcément besoin de savoir pourquoi.

Au risque de passer pour faible, Apollon lui sut gré de prendre sa défense. Cependant, une partie de lui-même se révoltait devant sa couardise. Un homme – même privé de la parole – n’avait pas à se cacher derrière les jupes d’une femme. Apollon baissa la tête pour éviter de croiser le regard des deux femmes et se dirigea vers la porte. Ce dîner avait été une erreur, il l’avait su dès le début. Il n’aurait pas dû céder à la tentation. À l’envie de se mêler à d’autres comme s’il était toujours leur semblable.

Une petite main humide se referma sur son bras alors qu’il atteignait la porte. Il était si furieux contre lui-même qu’il faillit la repousser violemment.

Il se reprit à temps.

Indio levait les yeux vers lui, ses cheveux encore mouillés bouclaient sur sa chemise de nuit. Il semblait bouleversé.

— Tu t’en vas ?

Apollon hocha la tête.

— Ah, fit l’enfant en lui lâchant le bras. Mais tu reviendras, hein ? Daffodil aussi voudrait bien que tu reviennes.

La chienne dormant devant la cheminée, c’était s’avancer quelque peu que d’émettre une telle affirmation.

Apollon ne savait que répondre. La prudence lui commandait de ne pas revenir. Il s’exposerait inutilement au danger, et pas seulement à celui que son identité soit découverte.

— S’il vous plaît, plaida Mlle Stump.

Sa voix était douce, mais son regard ferme.

Apollon le soutint un instant, puis reporta son attention sur Indio et hocha la tête.

La réaction fut immédiate. Le visage du garçonnet s’illumina d’un grand sourire et il s’avança comme pour étreindre Apollon. Au dernier moment, cependant, il se retint et se contenta de tendre la main.

La main d’Apollon englutissait celle de l’enfant, mais il la serra cérémonieusement comme s’il avait affaire à un duc richement vêtu et non pas à un petit garçon de sept ans, pieds nus et en chemise de nuit.

Il aurait aimé pouvoir dire quelque chose mais, faute de mieux, il hocha de nouveau la tête, puis sortit.

Il n’avait pas refermé la porte qu’il entendit la servante dire à Mlle Stump :

— Vous êtes inconsciente.

Le problème, quand on voulait écrire des dialogues pleins d'esprit, c'est qu'il était préférable d'être soi-même spirituel, songeait amèrement Lily, le lendemain après-midi.

Or, pour l'heure, elle se sentait à peu près aussi spirituelle que Daffodil, qui pourchassait vainement une mouche.

Laissant échapper un soupir, Lily posa le menton sur ses bras croisés. Elle craignait de n'être pas beaucoup plus intelligente que cette chienne.

— Oncle Edwin ! s'écria Indio.

Pour une fois, son fils avait consenti à ne pas s'éloigner du théâtre si bien que son exclamation joyeuse lui parvint.

Lily s'empressa de remettre sa table de travail en ordre.

Elle avait à peine achevé de ranger ses papiers que la porte s'ouvrit à la volée sur Edwin Stump, qui se pencha pour franchir le seuil, un paquet sous le bras. Il ne s'était pas courbé parce qu'il était grand – il ne dépassait Lily que de quelques centimètres –, mais parce qu'il portait son neveu sur ses épaules.

Maude suivait avec le baquet contenant le linge qu'elle venait de laver. Elle regardait Edwin d'un air revêche.

— Ouf ! soupira ce dernier en déposant Indio sur le sofa, en même temps que son paquet.

Daffodil sauta aussitôt sur les genoux de son maître, tandis qu'Edwin se tournait vers Lily, les mains appuyées au creux de ses reins.

— Il a pris au moins dix kilos depuis la dernière fois !

— Tu devrais peut-être nous rendre visite plus souvent, suggéra sa sœur.

Elle s'approcha de lui pour le serrer dans ses bras, puis s'écarta et étudia son visage.

Edwin était son aîné de huit ans et ne lui ressemblait pas du tout. Ce qui n'était guère étonnant dans la mesure où ils n'avaient pas le même père. Lizzy Stump, leur mère, était une comédienne au faîte de sa gloire lorsqu'elle était tombée enceinte d'Edwin, conséquence d'une liaison passionnée avec le fils d'un comte. Huit ans plus tard, beaucoup de gin et le hasard avaient occasionné une deuxième grossesse. Entre-temps, sa beauté avait souffert de l'alcool et des déceptions : le fils du comte s'était évaporé depuis longtemps et elle devait désormais se contenter de seconds rôles. Lily avait été conçue après une nuit de beuverie avec un employé du théâtre.

Edwin avait un long visage étroit, des sourcils noirs très mobiles qui renseignaient parfaitement sur son humeur du jour. Son sourire, souvent espiègle, était impossible à ignorer. Ses yeux noirs pouvaient briller de malice ou luire de malveillance, et ce, en l'espace de quelques secondes. Maude marmonnait plus souvent qu'à son tour que ce garçon était le bâtard du Diable, aussi minaudier que dangereux. Sans aller jusque-là, Lily l'avait toujours un peu considéré comme une sorte de magicien.

N'était-il pas intervenu à plusieurs reprises lorsqu'elle était enfant et que leur mère alcoolique la négligeait ?

— Veux-tu du thé ? s'enquit-elle.

Edwin se laissa choir sur le sofa, dont le grincement menaçant inquiéta Lily.

— Tu n'as rien de plus fort ?

— Nous avons du vin, répondit-elle à contrecœur.

Il n'était pas rasé et le chaume noir de sa barbe naissante contrastait avec sa perruque blanche.

Il lui adressa un sourire charmeur.

— Alors sers-moi un verre, s'il te plaît.

Ignorant la grimace de Maude, Lily alla chercher la bouteille posée sur le manteau de la cheminée.

Son frère la remercia quand elle lui tendit son verre.

— Nom d'un chien ! s'exclama-t-il après en avoir avalé une gorgée. Ça a goût de...

Lily écarquilla les yeux et désigna son fils du regard.

— Ça a goût de crotte, termina Edwin poliment.

— Pouah ! fit Indio, soudain intéressé. Je peux goûter ?

Edwin lui donna une petite tape sur le nez.

— Non. Attends encore au moins un an.

Comme Lily fronçait les sourcils, Edwin leva les yeux au ciel.

— Peut-être même *deux*, ajouta-t-il.

— Putain ! se récria Indio.

Sa mère faillit s'étrangler.

— Indio !

Mais Edwin riait si fort qu'il renversa une partie de son vin sur le sofa, au grand plaisir de Daffodil qui s'empressa de le laper.

Dieu merci, Maude s'en mêla.

— Indio, je crois que tu ferais mieux d'aller jouer dehors avec Daffodil.

— Oh non !

— Où donc ai-je mis... ? commença Edwin.

Il feignit de balayer la pièce d'un regard perplexe, avant de s'emparer du paquet qu'il avait posé sur le sofa.

— Ah ! Je crois que c'est pour toi, mon neveu.

Indio s'empressa de déballer le paquet, qui contenait une maquette de bateau en bois, avec gréement et voiles.

Il était aux anges.

— Merci, oncle Edwin !

Celui-ci eut un geste magnanime de la main.

— Ce n'est rien du tout, petit garnement. J'imagine que tu vas vouloir l'essayer dans l'étang que j'ai aperçu en arrivant ?

— Seulement si Maude est à proximité, intervint Lily.

— Ou Caliban, ajouta Indio.

Elle hésita, mais le géant s'était montré tellement gentil avec son fils, la veille.

— Ou Caliban, acquiesça-t-elle.

— Hourra ! s'exclama Indio.

Et il se rua dehors, suivi par Daffodil qui aboyait comme une folle.

Maude décocha à Lily un regard qui promettait une explication, puis se hâta de rattraper l'enfant.

La jeune femme soupira et s'assit à la table.

— Tu n'aurais pas dû dépenser autant d'argent, dit-elle à son frère.

Il haussa nonchalamment les épaules.

— Cela ne m'a pas coûté une fortune.

« Il n'empêche, songea Lily. Cette somme aurait été mieux employée pour acheter des vêtements ou de la nourriture. » Mais elle refusa de se perdre en récriminations. Edwin avait toujours été

prodigue de son argent. Et puis, pour un enfant de sept ans, un petit cadeau de temps à autre était aussi utile que des vivres ou des habits.

Edwin lui sourit comme s'il avait deviné ses pensées.

— Qui est Caliban ? Un ami imaginaire ?

— Non, il est tout ce qu'il y a de plus réel.

La curiosité de son frère était piquée.

— Et il s'appelle vraiment Caliban ?

— Oui, enfin non, nous ne savons pas grand-chose de lui. Il travaille comme jardinier pour M. Harte. Indio a pris l'habitude de le suivre comme son ombre.

Sauf que Caliban était bien plus qu'un simple jardinier, elle en était convaincue. Elle se rappela ses grosses mains maniant avec impatience le crayon pour écrire ou dessiner. Ses croquis étaient tout bonnement magnifiques. Et dire que la veille encore, elle le prenait pour un simple d'esprit ! À vrai dire, il était intelligent. Très intelligent même.

Mais pour une obscure raison, elle n'avait aucune envie de discuter de cet étrange jardinier avec son frère.

— Tu restes dîner avec nous ? s'enquit-elle.

Elle comprit à son regard qu'il n'était pas dupe, mais il s'accommoda de cet abrupt changement de sujet.

— Malheureusement, non, répondit-il, se relevant pour reprendre du vin. J'ai déjà un engagement que je dois absolument honorer.

Il but une gorgée, avant de gratifier sa sœur de son plus charmant sourire.

— J'étais venu voir où en était ta pièce.

Lily se recroquevilla sur sa chaise.

— C'est tragique. J'ai du mal à croire que j'aie pu réussir à écrire des dialogues par le passé. Ceux-là manquent cruellement d'entrain. Je me demande si je ne devrais pas tout brûler et recommencer de zéro.

D'ordinaire, c'était là le moment où son frère l'aidait à surmonter ses doutes. Cette fois, il resta bizarrement silencieux.

Lily l'examina avec attention.

Il contemplait son verre d'un air embarrassé.

— À ce propos... commença-t-il. Ce n'est pas très grave, en fait, mais j'avais promis que ta pièce serait finie d'écrire la semaine prochaine. J'ai trouvé un acheteur qui voudrait la monter pour une réception privée.

— Quoi ? s'étrangla Lily.

Elle se demanda un instant si la réception en question n'était pas celle-là même pour laquelle le duc de Montgomery l'avait recrutée. Mais un vent de pure panique balaya bien vite cette préoccupation. Comment diable pourrait-elle terminer d'ici à *une semaine* ?

Edwin fit la grimace.

— C'est juste que je n'ai pas eu beaucoup de chance aux cartes, ces derniers temps. J'ai besoin de faire fructifier au plus vite les parts qui me reviennent sur cette pièce. Apparemment, l'acheteur avait d'abord engagé Mimsford, mais cette vieille canaille a fui Londres pour échapper à ses créanciers.

Lily et son frère avaient conclu un marché quelques années plus tôt, lorsqu'elle avait commencé d'écrire des pièces. Edwin se chargeait de les vendre sous son nom. Outre que les femmes n'étaient pas supposées écrire pour le théâtre, il était bien meilleur négociateur qu'elle. Il savait aussi naviguer à la lisière de la bonne société et connaissait donc quantité de gens. Jusqu'à présent, leur arrangement

avait fonctionné à merveille et ils avaient engrangé des sommes rondelettes. Mais la situation de Lily s'étant brutalement détériorée, elle commençait à se demander s'il n'était pas préférable qu'elle vende ses pièces elle-même. Certes, ce ne serait pas très juste pour Edwin...

Elle s'ébroua mentalement. Elle devait de toute façon réfléchir à une solution.

— À qui dois-tu de l'argent, Edwin ?

Il se releva brutalement.

— N'emploie pas ce ton avec moi, Lily. C'est insultant. Et cela me rappelle notre mère.

Cette dernière remarque arracha un frisson de culpabilité à la jeune femme.

— Mais...

Son frère posa son verre, vint s'agenouiller devant sa chaise et lui prit les mains.

— Je t'assure qu'il n'y a pas de quoi t'inquiéter, sœurlette. Contente-toi de terminer cette pièce, d'accord ? Le plus vite possible.

Il lui étreignit les mains avant d'ajouter :

— Tu sais bien que tu es la meilleure. Tu as autrement plus de talent que cette vieille haridelle de Mimsford.

— Mais que se passera-t-il si je ne parviens pas à finir à temps ?

Le regard d'Edwin s'assombrit et il baissa les yeux.

— Eh bien, il faudra que je trouve un autre moyen de m'acquitter de mes dettes. Le père d'Indio pourra peut-être...

— Non, coupa Lily, et cette fois, ce fut elle qui étreignit les mains de son frère tant son cœur s'affolait dans sa poitrine. Promets-moi de ne pas l'approcher, Edwin.

— N'oublie pas qu'il est très riche...

— Promets-le-moi

— Bon, c'est entendu, fit-il avec une moue déçue. Mais il faudra bien que je rembourse mes créanciers d'une manière ou d'une autre.

Lily lui lâcha les mains.

— Je vais me dépêcher de terminer ma pièce.

Edwin la regarda. Ses cils étaient si longs qu'ils donnaient à son regard une expression presque innocente.

Presque.

— La semaine prochaine ? demanda-t-il d'un ton qui se voulait léger.

— La semaine prochaine, acquiesça-t-elle.

— Merveilleux !

Il l'embrassa sur les deux joues, puis se releva pour danser à travers la pièce. Sa bonne humeur était revenue.

— Merci, sœurlette chérie. Voilà qui m'ôte un grand poids. Il faut que je file, mais je repasserai la semaine prochaine récupérer le manuscrit. D'accord ?

Il avait déjà filé avant qu'elle ait pu répliquer.

Lily fixa la porte d'un air incrédule. Comment parviendrait-elle à boucler sa pièce en une semaine ?

— Pourquoi nous cachons-nous dans les ruines d'un kiosque à musique ? demanda Artemis Batten, duchesse de Wakefield.

Apollon adressa un sourire affectueux à sa sœur jumelle. Elle n'était duchesse que depuis cinq mois, mais elle donnait l'impression d'être née pour ce rôle. Elle portait un ensemble vert foncé orné d'une profusion de dentelle aux manches qui avait vraisemblablement coûté une petite fortune. Ses cheveux bruns étaient sagement rassemblés en un chignon sur la nuque, et son bonheur se lisait dans son calme regard gris. Quel changement ! Pendant quatre années, elle lui avait rendu régulièrement visite à Bedlam. Son regard n'exprimait alors que le désespoir.

Apollon sortit son carnet et écrivit : *Je ne souhaite pas que les autres jardiniers et Indio te voient.*

Pendant qu'elle lisait, il inspecta le contenu du panier qu'elle avait apporté. Une chemise neuve – Dieu soit loué –, des chaussettes, un chapeau, quelques délicieux pâtés en croûte et des fruits. Il s'empara d'une pomme et la croqua.

— Qui est Indio ? voulut savoir Artemis, ce qui n'avait rien que de très normal.

La pomme coincée entre les dents, Apollon écrivit : *Un petit garçon très curieux, avec un chien, une nounou et une maman.*

Sa sœur afficha une expression incrédule.

— Ils vivent ici ?

Il hocha la tête.

— *Dans le parc ?*

Elle balaya du regard les ruines du kiosque à musique. Deux rangées de piliers en marbre avaient autrefois supporté un toit abritant une promenade couverte. Le toit s'était effondré durant l'incendie, ne laissant que les piliers pour lesquels Apollon avait des projets. Après un solide récurage et quelques coups de masse ici ou là, ils formeraient une ruine tout à fait pittoresque. Pour l'heure, ils évoquaient de sinistres doigts noirs pointés vers le ciel.

Apollon avait réquisitionné pour son propre usage la pièce, accolée à l'arrière du kiosque, où les musiciens et les danseurs se préparaient naguère avant de se produire devant le public. Le toit et l'un des murs ayant également disparu, il avait tendu une bâche goudronnée pour se protéger de la pluie et du vent, et avait installé un matelas et deux chaises. C'était un peu spartiate, bien sûr, mais c'était un paradis comparé à sa cellule de Bedlam.

Il reprit son carnet, pour inscrire : *Ils vivent dans les ruines du théâtre. La mère est comédienne – Robin Goodfellow. Harte lui a donné la permission de loger ici jusqu'à la réouverture du parc.*

— Tu connais Robin Goodfellow ?

L'espace d'une seconde, la dignité toute ducale d'Artemis avait volé en éclats. On aurait dit une gamine venant de découvrir un trésor.

Apollon décida qu'il était temps de se documenter sur la carrière de Mlle Stump. Il hocha la tête prudemment.

Artemis avait déjà retrouvé son aplomb.

— Pour autant que je sache, Robin Goodfellow est très jeune. À mon avis, elle n'a pas plus de trente ans.

Apollon haussa les épaules, feignant l'indifférence, hélas, sa sœur le connaissait beaucoup trop bien pour se laisser abuser.

Elle arqua les sourcils, sa curiosité définitivement piquée.

— Elle doit avoir aussi beaucoup d'esprit pour jouer tous ces rôles travestis.

Des rôles travestis ? Mlle Stump portait des habits d'hommes sur scène ? Apollon fronça les sourcils, trouvant cela un peu trop osé à son goût, mais sa sœur enchaîna :

— Je l'ai vue jouer au printemps dernier, ici, aux Folies Harte, avec cousine Penelope. Quelle pièce était-ce déjà ? ajouta-t-elle, le front plissé. Oh, je ne m'en souviens plus, mais peu importe ! Tu

lui as parlé ?

Apollon baissa ostensiblement les yeux sur son carnet.

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

Il préféra éluder.

Ma situation ne me permet pas de faire des visites mondaines.

Artemis grimaça.

— Ne sois pas ridicule. Tu ne vas pas te cacher éternellement...

Il écarquilla les yeux, incrédule.

— C'est impossible, s'entêta-t-elle. Tu dois absolument trouver un moyen de vivre ta vie. Et tant pis si cela t'oblige à quitter Londres, ou même l'Angleterre. Regarde cela, fit-elle en désignant d'un geste large, la bâche, les chaises et le matelas. Ce n'est pas une existence.

Il écrivit fébrilement : *Que veux-tu que je fasse ? J'ai besoin de récupérer l'argent que j'ai investi dans ce parc.*

— Emprunte à Wakefield.

Apollon faillit ricaner. Se retrouver le débiteur de son beau-frère était bien la dernière chose qu'il souhaitait.

Mais Artemis insista :

— Il te prêterait volontiers la somme dont tu auras besoin pour te refaire une nouvelle vie. Pars, Apollon. Va sur le continent. Ou dans les colonies. Les autorités ne te poursuivront pas aussi loin. Surtout si tu changes de nom.

Apollon la fusilla du regard et écrivit : *Tu voudrais que je renonce au nom que je porte ?*

— S'il le faut, oui, répliqua-t-elle, plus déterminée que jamais. Je ne voulais pas t'en parler, mais je crois que j'ai été suivie.

Apollon s'alarma. *Suivie jusqu'ici, aujourd'hui ?*

Elle secoua la tête.

— Non, pas aujourd'hui. Mais lors de mes précédentes visites. À deux ou trois reprises, j'ai eu le sentiment qu'un homme me filait. Ce n'était pas le même chaque fois, cela dit, je me suis donc peut-être trompée.

Apollon se rembrunit.

— Ne me regarde pas ainsi. Je n'étais pas sûre, et je ne le suis toujours pas, mais imagine un peu les conséquences si on m'a réellement suivie et qu'on découvre ta cachette ! Tu ne peux plus rester ici. Quitte le pays. Il en va de ta sécurité.

Apollon écrivit : *Je ne veux pas. Je ne suis pas coupable, Artemis.*

— Je sais, murmura-t-elle. Je sais. Malheureusement, tu n'as aucun moyen de le prouver.

Il n'écrivit rien en réponse, ce qui revenait à acquiescer.

Sa sœur posa la main sur son bras.

— Ton obstination à rester en Angleterre pourrait te coûter très cher. Je t'en prie, Apollon. Tu es bon, intelligent et... et merveilleux Tu ne mérites pas de retourner à Bedlam, mais tu ne mérites pas non plus cette existence de paria. Ne laisse pas ton désir de vengeance te consumer. Un nom est important, c'est vrai, mais tu l'es davantage encore. Je ne voudrais pas perdre mon unique frère.

Apollon se risqua à la regarder et ce fut une erreur. Elle avait les yeux brillants de larmes, ce qui lui était insupportable. Il lui prit les mains, autant pour la reconforter que pour se reconforter lui-même.

Elle inhala profondément.

— Promets-moi juste de ne pas renoncer à la vie.

Il pinça les lèvres, mais hocha fermement la tête.

Artemis lui adressa un sourire tremblant.

— Peut-être que la présence de Robin Goodfellow se révélera une bonne chose, finalement. Il paraît qu'elle est très jolie.

« Jolie » n'était pas le terme qui convenait. Vive, futée, séduisante...

Apollon s'efforça d'afficher une expression indifférente, mais sa sœur ne se laissa pas berner. Elle éclata de rire et lui lança une pomme.

Il l'attrapa au vol et écrivit : *Comment se porte Sa Grâce l'Imbécile ?*

Comme il s'y attendait, Artemis se renfrogna.

— Franchement, Apollon, tu devrais arrêter de l'appeler ainsi. Après tout, il t'a sorti de Bedlam.

Pour m'enchaîner dans sa sinistre cave, rétorqua-t-il par écrit. *Où je serais encore si tu ne m'avais pas libéré.*

— Elle n'est pas si sinistre que cela. Surtout depuis qu'il y a entreposé du vin. Maxime se porte très bien, pour répondre à ta question. Et il te salue, soit dit en passant.

Apollon eut une moue sceptique.

— Je t'assure !

Pas convaincu, il se contenta de secouer la tête. Sans la force de persuasion d'Artemis – et les sentiments que Wakefield éprouvait pour elle –, il croupirait toujours à Bedlam. Le duc ne l'avait certainement pas aidé à s'évader parce qu'il le croyait sain d'esprit – ou innocent.

Sa sœur soupira.

— Maxime n'est pas aussi terrible que tu le crois. Et je l'aime. Ne serait-ce que par égard pour moi, tu devrais te montrer un peu plus charitable à son endroit.

Apollon se demanda combien de fois Wakefield avait dû endurer le même discours le concernant, mais il acquiesça. Il ne voyait pas l'intérêt de se disputer avec sa sœur à ce sujet.

Elle étrécit les yeux comme si elle trouvait sa capitulation un peu trop hâtive, puis :

— Parfait. J'espère qu'un jour, vous deviendrez amis. Ou du moins, s'empessa-t-elle d'ajouter, comme il la fixait d'un regard incrédule, que vous serez capables de vous montrer courtois l'un envers l'autre.

Apollon s'épargna la peine de répondre. Il préféra s'intéresser aux autres vivres apportés par sa sœur, notamment une belle miche de pain frais qu'il posa sur un morceau de bois pour s'en couper une tranche.

— Il y a une chose dont je souhaitais de parler, reprit sa sœur, d'une voix anormalement hésitante.

Apollon leva les yeux. Elle tournait et retournait une pomme entre ses mains.

— Il s'agit d'un bruit parvenu aux oreilles de Maxime – je suppose par Craven, son valet de chambre, qui semble tout savoir sur tout le monde. Ce n'est qu'une rumeur, bien sûr, mais j'ai pensé que je devais t'en avertir.

Abandonnant sa miche de pain, Apollon glissa le doigt sous le menton de sa sœur pour la forcer à croiser son regard.

— C'est à propos du comte, précisa-t-elle.

Il ne comprit pas tout de suite. *Quel comte ?* Puis il se souvint de l'homme austère, en perruque et costume noir, qui était venu lui rendre visite une fois, une seule, lorsqu'il était encore enfant, pour l'informer qu'étant son héritier, il devait être envoyé en pension. L'homme sentait le vinaigre et la lavande. Et il avait les mêmes yeux que lui.

Apollon l'avait détesté d'emblée.

Il plongea le regard dans celui de sa sœur – qui avait heureusement hérité des yeux gris de leur mère – et attendit.

Artemis s'empara de ses mains.

— Il se meurt, souffla-t-elle.

5

Quand le roi vit de quel monstre avait accouché sa femme, il leva le bras pour le tuer, mais le prêtre retint sa main. « La légende raconte que les habitants de cette île ont autrefois vénéré un dieu qui avait l'aspect d'un grand taureau noir. Vous auriez tout intérêt, sire, à laisser vivre cette créature, plutôt que de risquer d'offenser une puissance aussi ancienne. »...

Le capitaine James Trevillion consulta la petite pendule en bronze posée sur la table à côté de lui. 16 h 15. Il était temps de retourner travailler. Il inséra un marque-page dans son livre – *L'Histoire de la longue captivité et des aventures de Thomas Pellow*. Il ramassa ensuite ses deux pistolets, qu'il replaça dans les étuis de la double sangle en cuir qui se croisait sur son torse. Puis il attrapa sa canne.

Sa maudite canne.

Elle était en bois, de facture ordinaire, et dotée d'un large pommeau. Trevillion s'y appuya lourdement pour se lever, afin de ménager sa jambe droite. Il attendit quelques instants, le temps de s'habituer à la position verticale, et s'efforça d'ignorer la douleur qui lui cisailait la cuisse. Une douleur compréhensible dans la mesure où il s'était cassé cette jambe non pas une, mais deux fois.

La seconde fracture avait eu des conséquences dramatiques, puisqu'elle lui avait coûté son poste de capitaine des dragons. Le duc de Wakefield lui avait certes offert un emploi, mais il n'était pas certain de devoir vraiment s'en réjouir.

Il regarda par la fenêtre le temps que la douleur reflue. Des jardiniers portaient une grande caisse qu'ils déposèrent près d'un massif. Puis ils en soulevèrent le couvercle, révélant des sortes de bâtonnets reposant sur de la paille.

Sa jambe le faisant moins souffrir, Trevillion boitilla jusqu'à la porte et quitta la pièce. Sa chambre, située au bout d'un couloir, donnait sur l'arrière de Wakefield House, la résidence londonienne du duc. Si ce n'était pas une chambre de domestique, ce n'était pas non plus une chambre d'amis.

Il esquaissa un sourire ironique. Il vivait dans un étrange entre-deux.

Il mit cinq atroces minutes à descendre l'escalier pour rejoindre l'étage du dessous. Au moins était-il reconnaissant au duc d'avoir eu la bonté de lui attribuer un logement au deuxième étage. Les domestiques de Wakefield House vivaient tous sous les combles, au cinquième.

Approchant du salon Achille, il entendit un rire de femme. Il ouvrit doucement la haute porte peinte en rose pâle. Trois ladies étaient réunies autour d'une table à thé.

Comme il s'approchait en traînant la patte, la benjamine, une jeune femme un peu ronde aux cheveux châains, se tourna dans sa direction une seconde avant les deux autres.

Trevillion s'était habitué à ce que lady Phoebe Batten soit toujours la première à s'apercevoir de sa présence, mais il s'en émerveillait chaque fois. Car la jeune femme était aveugle.

— Voilà mon geôlier qui arrive, lança-t-elle d'un ton léger.

— Phoebe ! la réprimanda lady Hero Reading dans un murmure.

Lady Hero était l'enfant du milieu de la fratrie Wakefield : la cadette du duc, mais l'aînée de lady Phoebe. Les deux femmes ne se ressemblaient cependant pas du tout. Lady Hero était plus grande que sa sœur, beaucoup plus svelte, et elle arborait une magnifique chevelure auburn. Sans doute s'imaginait-elle qu'il ne l'avait pas entendue. Elle se trompait, mais ce n'était pas grave. Il savait parfaitement ce que lady Phoebe pensait de lui. Et cela non plus n'avait pas d'importance. Le duc lui avait confié la protection de sa petite sœur et Trevillion n'était pas homme à ignorer ses devoirs.

— Prenez donc un siège, lui proposa la troisième femme.

Sa Grâce, la duchesse de Wakefield, Artemis Batten, était une femme d'apparence assez banale – à l'exception de ses beaux yeux gris –, mais qui affichait l'autorité d'une duchesse. Quiconque ignorerait son histoire n'aurait jamais deviné que, quelques mois plus tôt, elle n'était que la dame de compagnie d'une cousine éloignée.

En vérité, Artemis Batten était une femme exceptionnelle.

— Merci, milady.

Trevillion choisit un fauteuil à distance respectable du trio. Sa présence n'était pas indispensable dès lors que lady Phoebe se trouvait en compagnie de sa sœur et de sa belle-sœur – ou même toute seule, mais à l'intérieur de Wakefield House. Il se pourrait cependant qu'elle décide de sortir après le thé, auquel cas, il devrait l'accompagner.

Que cela plaise ou non à lady Phoebe.

Lady Hero se leva.

— Il faut que je rentre. Sebastian a dû se réveiller de sa sieste.

— Déjà ? fit lady Phoebe avec une petite moue, avant de retrouver le sourire. La prochaine fois, nous prendrons le thé chez toi. Dans la nursery.

Lady Hero s'esclaffa.

— Je crains que prendre le thé avec deux enfants en bas âge n'entraîne du désordre.

— Désordre ou pas, Phoebe et moi sommes impatientes de voir nos neveux, assura la duchesse.

— Et je vous recevrai volontiers, déclara lady Hero. Mais ne venez pas vous plaindre si vous repartez avec des morceaux de biscuits écrasés dans les cheveux.

— Ce ne sera pas cher payé pour avoir le plaisir de passer un moment avec William et Sebastian, décréta la duchesse. Laissez-moi vous raccompagner. J'ai prévu de sortir, de toute façon.

Lady Phoebe fronça les sourcils.

— C'est vrai ? Mais vous êtes déjà sortie ce matin. Presque en secret, je dois dire. Où donc comptez-vous aller, cette fois ?

Le regard de la duchesse vacilla un court instant, assez cependant pour que Trevillion le remarque.

— Rendre juste une petite visite à Mme Makepeace à l'orphelinat. Si Maxime consent à émerger de son bureau et me demande, vous lui direz que je serai de retour pour le dîner.

— Il passe beaucoup trop de temps dans son bureau, acquiesça lady Hero. Le Parlement ne s'écroulera pas s'il s'accorde un ou deux jours de congé.

Elle embrassa sa sœur avant d'ajouter :

— À la semaine prochaine, alors ? Ou te reverrai-je avant, à la soirée des Ombridge ?

Lady Phoebe soupira.

— Maxime refuse que je m'y rende. Il prétend qu'il y aura trop de monde.

Lady Hero décocha un regard à la duchesse, qui se tenait derrière lady Phoebe. Artemis haussa les épaules avec une moue attristée.

— Maxime a raison, ce sera la cohue, confirma lady Hero d'un ton badin. Je suis sûre que tu détesterais cela.

Trevillion pinça les lèvres et détourna le regard pour masquer son irritation. Lady Hero tentait d'atténuer le coup, mais elle s'y prenait mal. Il n'était le garde du corps de lady Phoebe que depuis quelques mois – juste un peu avant Noël – mais il avait eu largement le temps de se rendre compte qu'elle adorait les festivités. Les concerts, les bals, les thés, tout ce qui réunissait du monde. Son visage s'illuminait chaque fois qu'elle assistait à l'un de ces événements. Mais son frère, Maxime Batten, duc de Wakefield, avait décrété que ces sorties étaient trop dangereuses, aussi fréquentait-elle très peu de réceptions en dehors du cercle familial. Et encore, le duc devait-il chaque fois donner son consentement.

Trevillion changea de position. Sa canne ripa sur le plancher et lady Phoebe tourna la tête dans sa direction.

Il se racla la gorge.

— Je crois, milady, que les pieds de rosiers que vous aviez commandés sont arrivés. J'ai vu les jardiniers les déballer. J'imagine qu'ils n'ont pas besoin de votre supervision, mais si vous souhaitez qu'ils les plantent à des endroits précis...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? coupa lady Phoebe.

Elle s'était levée et partait déjà vers la porte, ses doigts glissant légèrement sur le dossier des sièges pour se guider. Elle s'arrêta près de la porte et se retourna à demi.

— Eh bien ? Vous venez, capitaine Trevillion ?

— Oui, milady.

Il se leva aussi rapidement que sa jambe le lui permettait et se dirigea vers elle.

— Au revoir, ma chérie, dit lady Hero, qui caressa l'épaule de sa sœur avant de franchir le seuil. Essaie de ne pas être si impatiente.

Comme lady Phoebe levait les yeux au ciel, la duchesse dissimula un sourire. Elle sortit à la suite de lady Hero, si bien que Trevillion se retrouva seul avec lady Phoebe.

— Vous avez vu les rosiers, fit-elle. À quoi ressemblaient-ils ?

— Je les ai aperçus depuis la fenêtre de ma chambre, milady, précisa Trevillion lorsqu'il fut parvenu à sa hauteur. Je ne peux donc rien vous dire de leur état.

— Hmm.

Elle passa dans le couloir et prit la direction de l'escalier, la main courant le long du mur. Trevillion ressentait toujours une certaine appréhension lorsqu'elle s'approchait de l'escalier. Ce dernier était haut, incurvé et ses marches en marbre pouvaient se révéler terriblement glissantes. Mais il avait aussi très vite appris que lady Phoebe détestait qu'on l'aide à descendre. De fait, malgré ses craintes, pas une seule fois elle n'avait manqué une marche en sa présence.

Ce qui ne l'empêchait pas de demeurer vigilant, et prêt à lui saisir le bras au cas où elle trébucherait.

— Vous me surveillez, lança-t-elle sans se retourner.

— C'est mon travail.

— Cela pourrait se discuter.

— Non, répliqua-t-il. Ce n'est pas négociable.

Ils avaient atteint le rez-de-chaussée. Lady Phoebe fila vers l'arrière de la maison.

Trevillion grimaça en posant le pied sur la dernière marche – il avait trop sollicité sa mauvaise jambe. La jeune femme ne se retourna pas, mais il remarqua qu'elle ralentissait le pas pour l'attendre. Il claudiqua derrière elle.

Il y avait une large terrasse pavée le long de la façade arrière de la demeure et, au-delà, un grand jardin. À cette époque de l'année, la plupart des massifs étaient encore en sommeil. Le duc employait deux jardiniers, plus un commis pour les aider. Tous trois tournèrent les yeux vers lady Phoebe lorsqu'elle apparut.

— Bonjour, milady, lança d'une voix forte le plus vieux, un homme au corps noueux, pour lui indiquer où ils se trouvaient.

— Bonjour, Givens. Ne me dites pas que vous avez commencé à planter sans moi ?

— Non, milady, répondit l'autre jardinier, qui ressemblait à s'y méprendre à Givens avec vingt ans de moins. Trevillion les suspectait d'être parents, mais ignorait leur lien.

— Nous nous sommes contentés d'examiner les pieds, ajouta Givens.

— Et comment sont-ils ?

Lady Phoebe s'avança. Les rosiers avaient été disposés sur la pelouse, en lisière des massifs.

Trevillion pressa le pas. Il rattrapa la jeune femme au moment où elle s'approchait des marches conduisant de la terrasse au jardin.

— Si cela ne vous dérange pas, milady, murmura-t-il en lui prenant le bras d'autorité.

— Et si cela me dérange ? répliqua-t-elle sur le même ton.

Trevillion se voyant mal répondre à pareille question, il se contenta de préciser :

— L'herbe commence ici.

Elle acquiesça, gardant la tête haute tandis qu'il la conduisait vers les jardiniers.

— Dommage qu'Artemis n'ait pas pu rester pour m'aider.

— En effet, milady. C'est curieux que vous ignoriez où elle s'est rendue ce matin.

Elle fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire ?

— Vraiment ? J'ai remarqué que la duchesse se livrait souvent à des courses mystérieuses.

— Quoi que vous sous-entendiez, capitaine Trevillion, cela ne me plaît pas.

Il réprima un soupir. Ils avaient rejoint les jardiniers et lady Phoebe reporta ostensiblement son attention sur eux.

Il attendit, s'appuyant sur sa canne, se demandant si lady Phoebe n'avait vraiment aucune idée de la destination de la duchesse. Lady Phoebe était très proche de sa belle-sœur – vraiment très proche. Elle n'ignorait donc pas que la duchesse avait un frère jumeau, Apollon Greaves, lord Kilbourne, qui s'était échappé quelques mois plus tôt de Bedlam, et était toujours en fuite.

Lady Phoebe savait-elle, cependant, pourquoi lord Kilbourne avait été enfermé à Bedlam ? Avait-elle eu vent du triple meurtre sanglant dont il avait été accusé ? Peut-être n'était-elle pas au courant : après tout, elle menait une existence plutôt recluse. Ou bien elle savait, mais elle avait décidé d'oublier ce scandale vieux de quatre ans.

Lui, pour sa part, ne pouvait l'oublier. Car c'était lui qui avait arrêté lord Kilbourne quatre ans plus tôt, alors qu'il était vautré dans le sang de ses amis de beuverie.

Il ne pourrait jamais réclamer son titre s'il continuait d'être recherché pour des meurtres qu'il n'avait pas commis.

Le lendemain, Apollon tailladait sauvagement des branches avec une serpette, libérant sa hargne sur un malheureux arbuste. Pourquoi diable se souciait-il tout à coup de cette question ? Il n'avait jamais accordé la moindre importance à son titre nobiliaire. Celui-ci, du reste, ne lui avait rien apporté, sinon d'être séparé de sa sœur lorsqu'il était jeune garçon pour être envoyé en pension. Il renifla avec dédain. Le comte ne s'était jamais préoccupé de savoir si la famille de son fils mangeait à sa faim ou avait de quoi se vêtir décentement. En revanche, il avait veillé à ce que l'héritier de son fils, et par conséquent le sien, reçoive une éducation des plus dispendieuses.

Apollon interrompit sa tâche le temps d'essuyer la sueur qui coulait de son front. Il n'avait vraiment aucune raison de se soucier de ce titre. Sinon...

Sinon que c'était une chose de plus qu'on lui avait volée à cause de cette histoire de meurtres.

Il grogna et levait de nouveau sa serpette pour s'en prendre à l'arbuste quand il entendit une voix sourde marmotner.

Il tendit l'oreille, regarda tout autour de lui. Il se trouvait près de l'étang, dans un coin désert du parc, alors que les autres jardiniers étaient occupés à enlever des arbres morts non loin du kiosque à musique. Il s'était plus ou moins attendu qu'Indio et Daffodil le rejoignent, mais ceux-ci ne s'étaient pas montrés de la journée.

De toute façon, la voix ne ressemblait pas du tout à celle d'Indio.

Intrigué, Apollon accrocha sa serpette à sa ceinture et sortit du fourré. Désormais, l'espace séparant l'étang du théâtre était à peu près dégagé, à l'exception de cette partie, encore chaotique. Des morceaux de troncs calcinés gisaient çà et là, obstruant parfois les allées.

La voix se fit plus forte. Elle provenait de derrière l'une des rares haies demeurées intactes.

Apollon s'approcha prudemment et se dissimula derrière un arbre resté debout avant de risquer un coup d'œil.

— ... ou alors, c'est que vous êtes une fripouille, milord, marmotnait Mlle Stump.

Elle s'exprimait d'une voix artificielle tout en faisant les cent pas devant un arbre abattu sur lequel était posée une planche. Laquelle planche supportait des papiers, une petite bouteille d'encre et des plumes.

— Zut ! pesta la jeune femme, cette fois avec sa propre voix. *Fripouille* sonne mal. J'aurais dû m'en douter.

Elle se pencha sur une feuille et griffonna quelques mots avant de se redresser. Elle carra les épaules, posa le poing sur la hanche... et devint un personnage masculin.

— Si vous êtes un gentleman, vous paierez vos dettes, Wastrel.

Mlle Stump changea de posture, et répliqua, un rien coquette :

— Vraiment ? Jugeriez-vous un gentleman à ses roupettes, milord ?

Apollon comprit alors qu'elle jouait un *homme* comme s'il était une *femme*. Pas étonnant qu'elle soit réputée pour ses talents de comédienne. Bien que n'ayant recours à aucun des artifices ordinairement utilisés au théâtre – perruques, costumes, maquillages –, il suffisait de la regarder jouer pour savoir quel personnage elle interprétait.

Il avait dû trahir sa présence d'une manière ou d'une autre, car elle pivota vivement dans sa direction, la main sur le cœur.

— Qui est là ?

Bon sang ! Il n'avait pas voulu l'effrayer.

Il sortit de sa cachette.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Vous travaillez là ? Je peux aller ailleurs si vous voulez. Je ne voudrais pas vous importuner...

Comme il secouait la tête, elle s'interrompit abruptement. Pendant quelques instants ils demeurèrent immobiles, se contentant de se regarder. Une petite brise agitait les branches des arbres et fit voler une mèche devant le visage de la jeune femme. Elle la coinça derrière l'oreille, les yeux toujours rivés sur Apollon.

Il sut tout à coup qu'il n'avait pas envie qu'elle parte. Il n'échangeait avec personne d'autre qu'Artemis et Makepeace. Personne, sinon *elle*, désormais. Mlle Stump avait en partie découvert son secret. Elle savait qu'il n'était pas qu'une brute incapable de parler et dépourvue de cervelle. En outre, elle réveillait en lui des émotions qu'il croyait anéanties à jamais.

Il recula d'un pas pour lui signifier qu'il lui cédait la place.

— Arrêtez ! cria-t-elle.

Elle parut aussi surprise que lui par son éclat. Elle se racla la gorge et reprit plus doucement :

— Je... euh... je voulais simplement vous dire que vous ne me dérangez pas. Vous pouvez continuer à travailler.

Il hocha la tête et tourna les talons.

— Attendez ! lança-t-elle dans son dos.

Mais il continua son chemin : dans certains cas, les gestes étaient préférables aux explications.

Il rejoignit l'arbuste qu'il élaguait, récupéra sa besace et sa bêche et retourna auprès de la jeune femme.

Elle était de nouveau penchée sur ses papiers. Cette fois, il veilla à faire assez de bruit pour ne pas lui causer de frayeur.

Elle se redressa.

— Vous êtes revenu ?

Était-ce du soulagement qu'il avait perçu dans sa voix ? Il ne put s'empêcher de se moquer de lui-même. Mlle Stump était une comédienne de renom, vive et ravissante. Même lorsqu'il possédait l'usage de la parole, il achetait le plus souvent les services des femmes qui se retrouvaient dans son lit. Il n'avait jamais été un grand séducteur – c'était un euphémisme.

Pourtant, Mlle Stump semblait heureuse de le revoir et cela suffit à gonfler son cœur d'allégresse.

Il posa sa besace dans l'herbe, puis planta sa bêche au pied d'un arbuste à remplacer. La lame ne s'enfouit qu'à moitié dans la terre, aussi appuya-t-il le pied dessus pour l'enfoncer jusqu'au manche. Il sentit la lame couper les racines qu'elle rencontrait sur son chemin et en éprouva une profonde satisfaction. Il avait passé une bonne partie de la soirée de la veille à affûter sa bêche pour obtenir semblable résultat.

— Cela ne vous ennuie pas si je continue ? lança Mlle Stump. Je dois finir d'écrire cette pièce assez vite. Très vite, même.

Intrigué, il tourna la tête. La jeune femme examinait son manuscrit avec un froncement de sourcils qui trahissait son inquiétude. Makepeace lui avait expliqué qu'elle ne pouvait pas monter sur scène pour le moment. Écrire des pièces était sans doute son seul moyen de gagner de quoi vivre.

Il secoua la tête en réponse à sa question.

— Je n'en suis qu'au troisième acte, ajouta-t-elle distraitement. Mon héroïne a perdu au jeu tout l'argent de son frère. En fait, parce qu'elle est vêtue *comme* son frère.

Elle releva les yeux et devina qu'Apollon était dérouté.

— C'est une comédie qui a pour titre : *Les Remords d'un panier percé*. L'intrigue est un peu complexe car personne ne sait qui est qui. Il y a des jumeaux – un frère et une sœur du nom de Wastrel. Le frère a convaincu sa sœur, Cecily, de se faire passer pour lui afin qu'il puisse séduire la camériste de lady Pamela avec qui il est fiancé – lady Pamela, pas sa camériste.

Elle reprit son souffle et Apollon sourit car, contre toute attente, il avait tout compris.

Elle lui rendit son sourire.

— C'est idiot, je sais, mais la comédie n'est jamais qu'un enchaînement d'événements farfelus.

Elle baissa les yeux sur ses papiers.

— Donc, Cecily, vêtue comme Adam – c'est le prénom de son frère – a perdu beaucoup d'argent en jouant aux cartes avec lord Pimberly. Et lord Pimberly est le père de Fanny, la camériste, et le soupirant de lady Pamela. Sauf que personne ne sait que Pimberly est le père de Fanny. Sinon, bien sûr, elle ne serait pas camériste.

Apollon s'appuya sur le manche de sa bêche et haussa un sourcil.

— Fanny a été enlevée au berceau, expliqua Mlle Stump. Mais, heureusement, elle porte une marque de naissance qui permettra de l'identifier le moment venu. Là, précisa-t-elle en indiquant le haut de son sein droit.

Apollon mettait au défi n'importe quel homme de ne pas suivre des yeux le doigt de la jeune femme. Quoique sévère, le décolleté carré de son corsage laissait voir le doux renflement de ses seins qu'un fichu léger dissimulait sagement.

— Quoi qu'il en soit... enchaîna-t-elle d'une voix qui incita Apollon à relever les yeux.

Les joues de Mlle Stump avaient pris des couleurs, mais c'était peut-être à cause du vent.

— Quoi qu'il en soit, j'écris en ce moment la scène où lord Pimberly demande à Cecily, déguisée en Adam, de lui rembourser une somme qu'elle n'a évidemment pas. Et, bien sûr, il se rend en même temps compte qu'il, enfin *elle*, l'attire.

Apollon hocha la tête et agita un peu sa bêche pour donner l'illusion qu'il continuait à travailler. En réalité, il commençait à craindre que la lame ne prenne racine.

Mlle Stump revint à son manuscrit et reprit sa voix veloutée, qu'Apollon savait maintenant être celle de Cecily, la sœur habillée en homme.

— Jugeriez-vous un gentleman à ses roupettes, milord ?

Et elle répliqua avec la voix grave de lord Pimberly :

— Pardonnez-moi, mais j'ai parlé de *dettes*.

La Cecily de comédie afficha une expression perplexe.

— Ah bon ? Je croyais que nous parlions de roupettes.

Apollon écoutait bouche bée. Il n'essayait même plus de feindre de travailler.

— Pardonnez-moi, répliqua Pimberly, mais je crois savoir faire la différence entre des dettes et des roupettes.

Cecily battit des cils.

— Très bien ! Et quelle est-elle, s'il vous plaît ? Pouvez-vous me l'expliquer ?

Le comique venait du contraste entre la grivoiserie du dialogue et l'air de parfaite innocence de Mlle Stump interprétant Cecily. Apollon était tellement enchanté qu'il éclata de rire.

Lily en oublia Cecily et le pompeux Pimberly. Elle oublia sa pièce et tout le reste, tant elle était stupéfaite.

Caliban riait.

Il avait renversé la tête en arrière, fermé les yeux, et riait d'un beau rire masculin qui découvrait ses dents blanches. Sa chemise aussi, était blanche. Il portait par-dessus un gilet marron auquel il manquait deux boutons. Les manches étaient retroussées jusqu'aux coudes, révélant des avant-bras solides, couverts de poils sombres. Son pantalon était d'un gris presque noir. Il avait ceint son cou

d'un foulard rouge et accroché une serpette à sa grosse ceinture de cuir. Lily avait croisé beaucoup d'ouvriers au cours de son existence, mais elle ne les avait jamais vraiment regardés. Cependant, plus elle contemplait Caliban, plus elle le trouvait irrésistible. Très viril physiquement, et pourtant capable de s'intéresser à sa pièce et de faire preuve d'un vrai sens de l'humour. Cet homme ne pouvait décidément pas être le simple jardinier pour lequel il se faisait passer.

Mais une autre interrogation la taraudait à présent : s'il pouvait *rire*, pourquoi n'était-il pas capable de *parler* ? Car, pour rire, elle était à peu près sûre qu'il devait solliciter ses cordes vocales.

Il rouvrit les yeux. Son rire mourut dans sa gorge quand il accrocha le regard de Lily, et elle s'aperçut qu'elle s'était rapprochée de lui – presque à le toucher – sans même s'en apercevoir. Sa virilité semblait agir sur elle à la manière d'un aimant.

Il inclina la tête de côté, les vestiges de son hilarité encore visibles sur ses traits. Lily ne put résister : elle tendit la main et lui caressa la joue. Il était si chaud, si merveilleusement *vivant*. Elle se hissa sur la pointe des pieds, sa main glissa sur sa nuque, sous les épaisses boucles châtaines. Elle désirait juste le voir de plus près, capturer un peu de sa vitalité.

Elle était si absorbée que lorsqu'une voix retentit dans son dos, elle sursauta violemment.

— Je suis venu te chercher.

Elle fit volte-face pour voir qui avait envahi son Eden, mais Caliban fut plus rapide qu'elle.

Il la poussa de côté sans douceur et chargea l'inconnu, la tête rentrée dans les épaules à la manière d'un taureau. Il atteignit l'homme au ventre et la seule force de son élan suffit à les faire basculer tous les deux à terre. Caliban se redressa et leva le poing, mais l'autre avait des réflexes : il tourna la tête de côté à temps pour éviter le coup qui lui aurait sans doute brisé le nez.

L'inconnu était jeune, une trentaine d'années, et tout de noir vêtu. Ses cheveux, également noirs, étaient attachés en catogan. Son tricorne était tombé dans sa chute, ainsi que sa canne de marche.

— Arrêtez ! cria Lily, mais aucun des deux hommes ne lui prêta attention.

L'inconnu jouait des jambes pour tenter de se libérer de l'étreinte de Caliban, mais ce dernier pesait beaucoup plus lourd et lui donnait des coups de poing dans les flancs, lui arrachant des gémissements de douleur.

Il y eut un éclat métallique et Caliban se cabra. Seigneur ! Son adversaire avait un pistolet ! Les deux hommes avaient la main dessus, chacun essayant de braquer le canon sur l'autre. De sa main libre, l'inconnu décocha un coup de poing dans la mâchoire de Caliban. Sa tête bascula de côté sous l'impact, mais il ne lâcha pas l'arme pour autant. Lily hésitait. Elle avait peur de s'approcher, et encore plus peur de s'éloigner. Elle aurait voulu aider Caliban, mais elle ne voyait pas comment. Si elle tentait de frapper son adversaire, elle risquait de distraire Caliban – or la moindre distraction pourrait lui être fatale.

Un éclair de lumière, une horrible détonation.

Lily hurla et se baissa, les mains plaquées sur les oreilles.

Quand elle se redressa, elle osa à peine regarder de crainte de voir du sang partout et Caliban figé dans la mort. Mais les deux hommes se battaient toujours. La balle les avait manqués et l'inconnu avait lâché son pistolet qui ne lui était plus d'aucune utilité, l'arme ne pouvant tirer qu'un coup à la fois.

— Maman ?

La voix haut perchée d'Indio trahissait sa frayeur. Il avait les yeux rivés sur les hommes qui luttèrent sur le sol. Le cœur de Lily se mit à battre si fort qu'elle crut qu'il allait jaillir de sa poitrine. Elle courut vers son fils, le souleva dans ses bras. Le serrant contre elle, elle se retourna et vit l'étranger tirer de sa poche un *deuxième* pistolet.

Caliban lui emprisonna le poignet et leva les yeux, comme s'il la cherchait.

Leurs regards s'aimantèrent. L'expression de Caliban était empreinte d'une fureur belliqueuse.

« Un tel homme est capable de tuer, pensa-t-elle. Je devrais en avoir peur. »

Puis il eut un mouvement bref du menton. Le message était clair : il voulait qu'elle parte avec Indio.

Une femme plus courageuse serait probablement restée pour lui venir en aide. Mais elle n'était de toute évidence pas courageuse.

Elle tourna les talons.

Et tandis qu'elle s'enfuyait en sanglotant, son fils pressé contre elle, elle entendit la seconde détonation.

6

Alors, le roi prit le bébé et l'enferma dans un labyrinthe impénétrable érigé au centre de l'île. Le monstre grandit là sans jamais voir aucun être humain. Mais certaines nuits, des gémissements lugubres semblables à ceux d'un taureau blessé se faisaient entendre, et ces nuits-là, les habitants de l'île s'enfermaient à double tour et grelotaient d'effroi.

Trevillion contemplait le visage ensanglanté de Kilbourne et sut que son orgueil allait lui être fatal.

Sa première balle l'avait raté. La seconde lui avait effleuré le crâne, qui saignait à présent abondamment, mais n'avait pas suffi à le mettre hors d'état de nuire. Rien ne le pouvait, semblait-il. Kilbourne était comme ces bêtes sauvages que l'instinct de tuer rendait insensibles à la douleur.

C'était l'orgueil, qui l'avait incité, lui, l'infirme, à s'attaquer seul à un homme de la stature de Kilbourne. L'orgueil, encore, qui l'avait poussé à s'annoncer au lieu de lui tomber dessus par surprise.

Et c'était enfin par pur orgueil qu'il s'était persuadé qu'il était le même homme qu'avant son accident.

Trevillion continuait de se battre alors même qu'il avait déchargé ses deux pistolets. Sa jambe le faisait terriblement souffrir et il n'avait plus aucune chance de l'emporter. Il était peut-être un crétin orgueilleux, mais il était aussi très obstiné et si sa dernière heure avait sonné, il n'était pas question qu'il meure comme un lâche.

L'avant-bras de Kilbourne lui écrasait la gorge, l'empêchant à moitié de respirer. Dans sa main libre, le géant brandissait un couteau dangereusement affûté. Trevillion s'attendait que la lame s'enfonce dans son crâne d'un instant à l'autre.

Il regrettait amèrement de ne pas avoir dégainé ses deux pistolets avant d'interpeller Kilbourne. Au moins aurait-il pu lui tirer dessus lorsqu'il l'avait chargé. Seulement, il avait craint d'atteindre, par ricochet, la femme qui se trouvait à côté...

Tout à coup, sa jambe cessa de lui faire mal. *Cela*, c'était inquiétant.

Des taches noires se formèrent devant ses yeux, obscurcissant peu à peu sa vision.

Puis tout revint subitement. La lumière, l'air... et la douleur.

Il roula sur le côté et toussa violemment, tandis que sa jambe était agitée de spasmes furieux. Il tendit la main, à la recherche d'une arme, n'importe laquelle. Ses pistolets ne lui serviraient plus à rien, mais s'il pouvait atteindre sa canne, il la briserait sur le crâne de Kilbourne.

Il leva les yeux.

Kilbourne était accroupi à quelques mètres, les mains pendant entre les genoux comme ces indigènes qu'on voyait sur des gravures et qui tenaient plus du singe que de l'homme. Il n'avait pas

lâché son couteau. Avec le sang qui dégoulinait de son crâne, il avait vraiment tout du sauvage.

Excepté ses yeux. Il le regardait se débattre avec circonspection, aucun doute, mais ne paraissait pas le moins du monde menaçant.

Trevillion regarda autour de lui.

— Vous attendez que quelqu'un vous vienne en aide, devina-t-il.

Kilbourne cilla, avant d'esquisser un sourire sardonique. Puis il secoua la tête.

Trevillion se hissa sur les coudes. Sa jambe était si douloureuse qu'il ne serait pas capable de se tenir debout avant un bon moment.

— Quoi, alors ? Qu'attendez-vous ?

Kilbourne était-il cruel au point de différer sa mort ?

Le géant haussa les épaules et coinça son couteau dans sa ceinture. Comme il tâtonnait autour de lui, Trevillion se raidit.

C'est alors que Kilbourne lui tendit sa canne.

Incrédule, le capitaine regarda tour à tour sa canne, puis l'assassin, et s'empara de celle-ci.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Vous ne pouvez plus parler ?

De nouveau, le petit sourire sardonique. Kilbourne secoua la tête.

Trevillion n'en revenait pas. Il était à terre, désarmé à l'exception de sa canne de marche, et Kilbourne ne s'en prenait pas à lui.

Pire, il *l'aidait*.

Trevillion eut une révélation fulgurante. La vérité lui apparut, crue, simple, évidente.

— Vous n'avez pas tué ces trois hommes, n'est-ce pas ?

Ignorant la brûlure de son crâne, Apollon regardait l'homme sur le sol. Il l'avait reconnu d'emblée. C'était le capitaine James Trevillion. Il connaissait son nom à présent – il l'avait appris à Bedlam –, mais le matin de son arrestation, Trevillion n'était qu'un officier des dragons, en uniforme rouge. Le héraut venu annoncer sa chute à venir.

Aujourd'hui, Trevillion était vêtu de noir. Et les holsters qui lui barraient le torse étaient vides : ses deux pistolets gisaient dans la poussière. Un beau gâchis, car c'étaient de belles armes, avec des crosses en argent repoussé.

Cet homme était venu l'arrêter. Pour le renvoyer dans l'enfer de Bedlam. Apollon aurait dû le tuer, ou, à tout le moins, le rendre incapable de s'en prendre de nouveau à lui. Il connaissait des hommes qui égorgeraient Trevillion sans le moindre remords.

Mais pour le meilleur ou pour le pire, Apollon n'était pas de ceux-là. Il avait trop souffert de la violence, à Bedlam. Désormais, il préférait utiliser des méthodes plus civilisées pour résoudre ses dilemmes.

Il récupéra sa besace, l'ouvrit, sorti son carnet et inscrivit dessus : *Je ne les ai pas tués*.

Trevillion allongea le cou pour lire.

— La scène du crime donnait à penser le contraire, répliqua-t-il. Vous étiez couvert du sang des victimes, vous aviez un poignard dans la main et vous n'aviez plus toute votre tête.

Ses paroles étaient accusatoires, mais son ton trahissait sa curiosité.

Tout au fond d'Apollon une infime lueur d'espoir s'alluma.

J'avais bu.

La jambe droite de Trevillion devait le faire souffrir, car il se malaxait les muscles du mollet.

— J'ai vu beaucoup d'hommes après une nuit de beuverie. La plupart gardent un semblant de raison. Ce n'était pas votre cas. Vos propos étaient dépourvus de sens.

Apollon soupira. Sa blessure le brûlait et le sang qui en coulait commençait à tremper sa chemise. Mais il y avait pire : il sentait encore la main fraîche de Mlle Stump sur sa joue. L'arrivée de Trevillion avait brisé ce fragile moment d'intimité.

La jeune femme semblait absolument terrifiée lorsqu'il lui avait ordonné de s'éloigner avec son fils. Il voulait aller la trouver pour s'assurer qu'elle allait bien et qu'elle n'avait plus peur.

Que sa terreur avait été causée par la situation, et non par *lui*.

Il se redressa avec l'intention de laisser Trevillion là où il était. Sauf que le capitaine savait désormais où il se cachait, un fait qu'il ne pouvait ignorer.

En outre, Trevillion était le premier depuis très longtemps à écouter bel et bien sa version des faits qui lui avaient valu d'être arrêté.

Aussi, au lieu de l'abandonner à son sort, Apollon reprit-il son carnet pour écrire : *Je me souviens d'avoir passé la soirée avec mes amis et d'avoir bu une première bouteille de vin. Mais pas de la suite.*

Pendant que Trevillion lisait, il ôta son gilet et sa chemise, puis enroula cette dernière autour de son crâne ensanglanté à la manière des turbans que portaient les Turcs.

— Vous auriez été drogué ? suggéra le capitaine.

Apollon inclina la tête de côté et haussa les épaules d'une manière censée signifier *Probablement*. Il avait eu tout le temps de repenser à cette soirée durant ses quatre années à Bedlam. L'hypothèse que le vin ait pu être drogué semblait en effet très plausible.

Il s'approcha de Trevillion et lui tendit la main. Celui-ci la contempla si longuement qu'Apollon faillit renoncer.

Finalement, le capitaine marmonna :

— Je suppose que vous m'auriez déjà tué si c'était votre intention.

Apollon haussa un sourcil, mais sitôt que Trevillion se fut emparé de sa main il l'aida à se relever. Le capitaine était raide. Il ne proféra pas un son quoiqu'il fût évident qu'il souffrait.

Il s'appuya sur sa canne, mais Apollon continua de le soutenir. Et comme il ne protestait pas, Apollon en conclut qu'il avait réellement besoin d'assistance. Il le guida jusqu'à l'arbre abattu que Mlle Stump avait transformé en table de travail. Trevillion s'assit sur le tronc en grimaçant, la jambe droite rigide et tendue devant lui.

Apollon s'accroupit près de lui.

— Pourquoi ne pouvez-vous plus parler ? voulut savoir le capitaine.

Apollon n'écrivit qu'un mot sur son carnet : *Bedlam*.

Trevillion fronça les sourcils.

— Si vous n'avez pas tué ces trois hommes, c'est donc qu'un autre s'en est chargé. Un autre qui n'a toujours pas payé pour son crime. J'ai arrêté un homme qui n'était pas le coupable. Et je l'ai fait condamner.

Apollon retint un sourire sardonique. Quatre ans. Quatre ans de privations, de sévices et de captivité, tout cela parce que quelqu'un avait assassiné ses amis.

La porte derrière laquelle étaient enfermés ses souvenirs se rouvrit brutalement.

Hugh Maubry.

Joseph Tate.

William Smithers.

Maubry, dont les intestins jaillissaient hors de son ventre. Tate, à peu près intact, à l'exception d'une blessure à la poitrine et de trois doigts manquants. Smithers, son visage enfantin surpris par la mort, les yeux ouverts, la gorge tranchée.

Apollon n'avait jamais été intime avec eux. Maubry et Tate étaient d'anciens camarades de pension et Smithers un parent éloigné de Tate. Mais ils avaient passé une bonne soirée, à plaisanter et à boire – avant qu'Apollon se réveille en plein cauchemar.

Il cligna des paupières, chassant les terribles images, et reporta son attention sur Trevillion. Ce dernier arborait une expression à la fois sombre et déterminée.

— Cette injustice doit être réparée – je dois la réparer. Je vais vous aider à démasquer le véritable meurtrier.

Apollon eut un sourire sans joie. Il reprit son carnet et écrivit d'une main si rageuse qu'il faillit percer le papier : *J'ai passé quatre ans à Bedlam et durant ces quatre années, personne n'a mis en doute ma culpabilité. Vous-même, vous me croyiez encore coupable il n'y a pas dix minutes. C'est pour cela que vous m'avez attaqué. Comment comptez-vous vous y prendre pour dénicher l'assassin ?*

Trevillion lut et riposta avec flegme :

— Pour être tout à fait exact, c'est vous qui m'avez attaqué.

Apollon préféra ignorer ce détail.

Vos supérieurs chez les dragons accepteront-ils que vous consacriez du temps à votre enquête ?

Le visage de Trevillion se ferma.

— Je ne suis plus dans les dragons.

Apollon n'en revenait pas. Même habillé en noir, Trevillion avait tout d'un capitaine des dragons. Baissant les yeux sur sa jambe, il se demanda à quand remontait cette blessure. Il ne se rappelait pas que Trevillion boitait le matin où il l'avait arrêté, mais présentait que toute question sur ce sujet ne serait pas la bienvenue.

Il se contenta donc d'écrire : *Ma question demeure – Comment comptez-vous faire pour démasquer l'assassin après tant d'années ?*

Trevillion riva le regard sur lui.

— Vous devez bien avoir des soupçons, ou au moins une idée de qui aurait pu tuer vos amis.

Apollon plissa les yeux. En vérité, il avait passé des heures, des jours, même, à réfléchir à cela.

Nos bourses nous avaient été dérobées, écrivit-il.

— Elles contenaient beaucoup d'argent ?

Pas la mienne. Il ne me restait plus grand-chose après avoir payé le vin. Quant aux autres, ils ne devaient guère avoir plus qu'une ou deux guinées. En revanche, Tate possédait une belle montre en or héritée de son père. Elle a été également volée.

— Maigre butin pour trois assassinats, murmura Trevillion.

Certains sont capables de tuer pour moins.

— C'est vrai. Mais rarement avec autant d'acharnement.

Il fixa quelques instants le vide en se massant distraitemment le mollet avant de demander :

— Rappelez-moi qui étaient les victimes.

Apollon inscrivit les noms de ses trois amis.

Trevillion pinça les lèvres.

— Vous les connaissiez bien ?

Les deux premiers étaient des camarades avec qui j'aimais sortir et boire, mais nous n'étions pas intimes. Quant à Smithers, j'avais fait sa connaissance ce soir-là.

Son visage demeurerait pourtant à jamais gravé dans la mémoire d'Apollon.

— Étaient-ils riches ? Avaient-ils des ennemis ?

Maubry était le troisième fils d'un baron, il était destiné à rentrer dans les ordres. Tate était l'héritier de son oncle, ce qui lui aurait rapporté beaucoup d'argent – du moins selon la rumeur qui courait au collège. Pour ce qui est de leurs ennemis, je ne sais rien.

Trevillion lut ces quelques lignes, puis demanda :

— Et vous ? Aviez-vous des ennemis ?

Un sourire narquois aux lèvres, Apollon écrivit : *Jusqu'à cette fameuse nuit, j'aurais répondu non.*

— Très bien, déclara Trevillion. Je vais enquêter de mon côté. Je reviendrai vous voir si j'ai du nouveau, ou si j'ai d'autres questions à vous poser.

Il se mit debout avec difficulté, mais lorsque Apollon fit mine de l'aider, il le foudroya du regard. Apollon n'insista pas.

— Soyez prudent, milord, lui conseilla l'ancien capitaine, faisant pour la première fois référence à son titre. Si j'ai pu vous retrouver, d'autres le pourront aussi.

Le regard d'Apollon s'assombrit. *Comment m'avez-vous retrouvé ?*

— J'ai suivi votre sœur. Sa Grâce est discrète et très prudente, mais j'avais remarqué qu'elle s'absentait régulièrement et que personne à Wakefield House ne semblait savoir où elle se rendait. Cela a éveillé ma curiosité et j'ai commencé à la suivre, profitant de ce que mon nouvel emploi me facilitait la chose. Aujourd'hui, c'est mon jour de repos.

Apollon était étonné. L'ex-dragon semblait en savoir long sur les habitudes des occupants de Wakefield House.

Qui vous emploie ? s'enquit-il.

— Je suis le garde du corps de lady Phoebe.

Sur ce, il ramassa ses pistolets qu'il replaça dans leurs étuis respectifs. Sans sa raideur toute militaire, il aurait pu passer pour un pirate, songea Apollon non sans amusement.

— Bonne journée, milord. Et n'oubliez pas mon avertissement. Si les autorités vous retrouvent avant que j'aie pu prouver votre innocence, vous devinez le sort qui vous attend, j'imagine.

Apollon le devinait, en effet. La mort. Ou pire : Bedlam.

Il acquiesça d'un signe de tête. Et regarda Trevillion s'éloigner en boitant en direction de la Tamise. Il ramassa ensuite sa besace et prit la direction opposée.

Il se sentait vaguement nauséux, à présent, sans doute la conséquence de sa blessure, mais il était pressé de vérifier que Mlle Stump allait bien.

Il accéléra l'allure, coupa à travers les fourrés sans se soucier de la douleur qui s'intensifiait sous son crâne. Il ne cessait de penser à la façon dont la jeune femme l'avait regardé, juste avant que Trevillion surgisse. Comme si elle le trouvait... beau. Personne ne l'avait jamais regardé ainsi, et surtout pas une femme.

Lorsqu'il déboula dans le théâtre, il découvrit Mlle Stump et Maude penchées sur Indio qui dévorait une tartine de confiture et semblait aller tout à fait bien.

Mais quand Mlle Stump se retourna vers lui, le regard qu'elle fixa sur lui était empli d'effroi.

Lorsque Caliban franchit le seuil du petit appartement, Lily pensa : *Dieu soit loué*, car il était vivant, puis son soulagement se mua très vite en : *Dieu du ciel*, parce que du sang lui maculait le visage et qu'un linge ensanglanté lui couvrait la tête. En outre, il n'avait plus sa chemise. Même si

c'était *bien sûr* beaucoup moins important que de le savoir blessé, Lily ne put s'empêcher d'être distraite par la vue de son torse nu.

— Rappelez-vous Kitty, siffla Maude.

Lily l'aurait volontiers giflée, et pourtant, elle l'adorait.

— Mets de l'eau à chauffer, se contenta-t-elle de répliquer.

Maude marmonna dans sa barbe, mais se dirigea vers le foyer.

— Qu'y a-t-il ? demanda Indio. Pourquoi Caliban a du sang partout ? Il a tué l'autre homme ?

Il semblait plus curieux qu'effrayé, et Lily le dévisagea d'un air horrifié.

Caliban vint s'accroupir à côté de la chaise d'Indio et sortit son carnet. *C'était juste une dispute de rien du tout entre amis.*

Lily lut ces quelques mots à haute voix, puis le regarda avec incrédulité. Même Daffodil n'était pas assez naïve pour croire à cette explication.

Caliban parut soudain pris de vertige, car il commença à vaciller. Lily se précipita pour lui prendre le bras – un bras terriblement musclé – et l'aida à s'asseoir sur une chaise. S'il s'évanouissait, elle serait bien incapable de le relever. Même avec le concours de Maude.

— Il est parti ? demanda-t-elle. Celui avec qui vous vous êtes battu ?

Caliban hocha la tête.

Elle se pencha et lui chuchota à l'oreille :

— Il est mort ?

Il esquissa un sourire flegmatique, mais secoua la tête. Ses yeux semblaient avoir du mal à se fixer sur elle et sa peau, d'ordinaire dorée, avait viré au grisâtre.

Lily s'empressa d'aller chercher la bouteille de vin sur le manteau de la cheminée. C'était une horrible piquette, mais Caliban n'était pas en état de juger de sa qualité. De toute façon, elle comptait en faire un usage médicinal.

Elle remplit un verre, qu'elle lui fourra entre les mains.

— Buvez ça, ordonna-t-elle, avant de se tourner vers Maude : Où en est l'eau ?

— Dieu seul serait capable de faire bouillir de l'eau en aussi peu de temps, grommela la vieille femme.

— Il est blessé, Maude, lui rappela-t-elle. Ne bougez pas, ajouta-t-elle d'une voix ferme à l'adresse de Caliban.

Puis elle fila chercher dans sa chambre une chemise usagée oubliée au fond d'une malle.

Lorsqu'elle revint dans le salon, Indio était descendu de sa chaise et dévisageait Caliban avec curiosité.

— Écarte-toi, demanda-t-elle doucement à son fils.

Elle entreprit ensuite de débarrasser Caliban de son turban sanglant. Ainsi penchée sur lui, elle percevait la chaleur qui émanait de son corps, ainsi que son odeur musquée si masculine.

Le turban en question se révéla être sa chemise, désormais hors d'usage. Lily se demanda s'il en avait une de rechange. Dans le cas contraire, il serait forcé de travailler torse nu, ce qui constituerait un spectacle en soi, devait-elle reconnaître. Peut-être pourrait-elle faire payer un shilling à des dames pour s'asseoir devant le théâtre avec une tasse de thé et contempler le jardinier rouler des muscles en maniant sa bêche ou son herminette, songea-t-elle, avant de se reprocher de se laisser aller à des pensées pareilles.

Quoiqu'elle s'efforçât d'ôter avec précaution le tissu qui collait aux cheveux de Caliban, elle ne put empêcher le sang frais de couler de nouveau quand elle tira sur le dernier lambeau de chemise.

— Voilà l'eau, annonça Maude en déposant la bouilloire sur la table.

Elle se pencha tandis que Lily versait un peu d'eau sur la tête de Caliban pour nettoyer ses cheveux englués de sang. Une estafilade de quelques centimètres de long apparut bientôt au sommet de son crâne.

Maude se redressa avec une grimace.

— Ça, c'est l'œuvre d'une balle, déclara-t-elle.

Puis elle se dirigea vers le coffre en bois contenant ses effets.

— Merde ! s'exclama Indio. Une balle ?

Et pour une fois, Lily ne corrigea pas son fils.

Examinant la plaie avec attention, elle demanda :

— Crois-tu qu'il faut la recoudre, Maude ?

— Non. Elle est trop peu profonde, répondit la servante, qui était revenue avec un linge propre. Versez du vin sur ce linge et appliquez-le sur la plaie.

Lily eut une moue dubitative, mais s'exécuta néanmoins.

Dès que le linge entra en contact avec son crâne, Caliban émit un grognement de douleur.

— Ça lui fait mal ! s'écria Lily en soulevant le linge.

— Oui, mais le vin va aider à cicatriser, rétorqua Maude.

Elle guida la main de Lily, l'obligeant à presser de nouveau le linge sur la plaie.

— Maintenez-le en place quelques instants, conseilla-t-elle, puis elle versa un peu plus de vin sur la tête de Caliban, ignorant ses grimaces de douleur.

Indio, qui s'était rassis docilement, ne manquait rien du spectacle.

— Ça lui fait une drôle de tête, commenta-t-il. Maintenant, ses cheveux sont rouges, marron et noirs.

Caliban esquissa un faible sourire.

— Comment se fait-il que tu saches soigner ce genre de plaies, Maude ? s'étonna Lily.

— Depuis le temps que je fréquente les gens de théâtre, qui sont de sacrés bagarreurs, j'ai eu l'occasion de m'improviser infirmière plus d'une fois.

Indio parut très intéressé.

— Oncle Edwin a déjà reçu une balle dans le crâne ?

— Hélas, non, mon garçon ! Ton oncle est quand même bon à quelque chose, comme sauver sa peau, par exemple.

Maude tapota la main de Lily pour l'inciter à soulever le linge. Elle examina de nouveau la plaie, puis hocha la tête.

— Maintenant, nous allons faire un bandage avec sa vieille chemise, décréta-t-elle.

Elles déchirèrent des bandes d'étoffe, et après que Lily eut posé un carré de tissu plié sur la blessure, Maude entreprit de bander le crâne de Caliban. Quand elle eut terminé, il ressemblait à une momie prête pour ses funérailles. Indio s'esclaffa.

— On dirait qu'il a une rage de dents !

Daffodil jappa avec enthousiasme. Même Maude ne put retenir un sourire, qu'elle s'empressa bien vite de réprimer.

— Ne te moque pas, jeune garnement. C'est là un très beau travail d'infirmière.

— Oui, Maude, acquiesça Indio en retrouvant son sérieux. Il va guérir, tu crois ?

— Bien sûr ! répliqua-t-elle. Mais ta mère ferait bien de l'emmener s'allonger dans son lit, car m'est avis qu'il a besoin de dormir, à présent.

Et d'une voix presque douce, elle ajouta :

— Le pauvre ne doit pas avoir un bon matelas, là où il loge. Viens, nous allons préparer le dîner. Indio bondit de sa chaise, avide comme toujours d'aider les adultes dans leurs occupations de grandes personnes.

Caliban, qui avait fermé les paupières, gîtait dangereusement sur sa chaise.

— Arriverez-vous à marcher jusqu'au lit ? souffla Lily.

Il rouvrit les yeux et hocha la tête. Son regard avait perdu de sa vivacité, lui rappelant l'époque, pas si lointaine, où elle le prenait pour un simple d'esprit. Dieu que cette idée lui paraissait ridicule, à présent !

— Pouvez-vous vous relever ? demanda-t-elle gentiment.

Il répondit en se redressant avec raideur et elle s'empressa de glisser l'épaule sous son aisselle. Elle n'était pas vraiment à même de le soutenir – il était bien trop grand et trop lourd –, mais elle l'aida à se diriger, d'une démarche chancelante, vers la chambre.

Le lit était si étroit que c'en était presque pathétique. Quand Caliban fut allongé, la courtepoinette rabattue sur lui, on aurait dit qu'il occupait un lit d'enfant. Ses pieds dépassaient, et l'un de ses bras pendait sur le côté jusqu'à toucher le plancher.

Il paraissait toutefois assez confortablement installé ; il avait d'ailleurs fermé les paupières. Dormait-il déjà ? Lily se pencha pour lui murmurer à l'oreille :

— Caliban ?

Il rouvrit les yeux. Leur couleur n'avait pas changé, pourtant Lily les trouva plus beaux qu'auparavant.

— Qui était cet homme ? Pourquoi l'avez-vous attaqué ?

Il secoua la tête et ferma de nouveau les yeux. S'il feignait de dormir, il était meilleur comédien que beaucoup de professionnels que connaissait Lily.

Avec un soupir de frustration, elle gagna le pied du lit. Les chaussures et les guêtres de Caliban étaient couvertes de boue. Elle grimaça de dégoût, ce qui ne l'empêcha pas de se mettre à l'ouvrage. Elle lui délaça ses guêtres, puis lui ôta ses chaussures – dont la taille l'impressionna –, avant de ranger le tout sous le lit. Elle alla ensuite chercher une autre couverture qu'elle drapa sur son torse, car la courtepoinette ne le couvrait pas suffisamment.

Après un dernier regard au blessé, elle quitta la chambre et referma sans bruit la porte derrière elle.

Maude et Indio étaient assis devant le feu. La vieille femme surveillait le petit, occupé à touiller le contenu d'une marmite fumante. Elle se tourna vers Lily dès que celle-ci apparut.

— Il y a du thé chaud sur la table, dit-elle. Prenez un siège et buvez une tasse. Mais commencez d'abord par vous laver les mains.

Lily hocha la tête, soudain très lasse. Elle trouvait curieusement réconfortant que son ancienne nounou lui parle comme lorsqu'elle était enfant.

Dehors, le ciel commençait déjà à se teinter de gris et elle en fut stupéfaite. Elle n'avait pas vu passer le temps.

Elle alla jusqu'au tonneau d'eau fraîche entreposé dehors, près de la porte, souleva le couvercle et prit de quoi laver ses mains tachées de boue et de sang. Puis elle regarda l'eau teintée de rouge tracer des sillons dans la terre à ses pieds, et cela lui rappela cette autre fois où elle avait dû laver ses mains ensanglantées. Le cher visage de Kitty était tellement enflé qu'elle ne pouvait même plus ouvrir les yeux. Ses lèvres n'étaient qu'une masse sanguinolente.

Tout cela à cause d'un grand type violent.

Lily repensa aux paroles de Maude – *Rappelez-vous Kitty* – et se demanda si elle n’était pas en train de commettre une erreur qui pourrait lui être fatale.

7

Le roi, dans son beau palais d'or, était d'humeur morose. Il n'avait pas engendré d'autre enfant, et tandis qu'il vieillissait, il était de plus en plus amer de constater que ses sujets avaient de beaux rejetons, alors que lui n'avait pu enfanter qu'un monstre. C'est pourquoi il finit par édicter un terrible décret : chaque année, son peuple devrait donner en sacrifice à son terrible fils le plus beau jeune homme et la plus belle jeune fille de l'île...

À son réveil, le lendemain matin, Apollon prit conscience de deux choses. La première, qu'il était allongé dans un lit – un vrai – pour la première fois depuis qu'il s'était échappé de Bedlam, et la seconde, qu'il n'avait pas écrit ses directives de la journée pour les jardiniers. Cette dernière pensée assombrit son humeur. Asa avait recruté des jardiniers compétents, mais sans instructions précises, ils avaient une fâcheuse tendance à s'éparpiller dans le parc sans se livrer à un travail efficace.

Hélas, ce lit si confortable n'incitait guère à se lever ! Ce n'était certes pas un grand lit, mais il était moelleux, propre et doté d'un matelas digne de ce nom – autrement dit, pas rembourré avec de la paille. Apollon était donc très tenté de se rendormir...

Jusqu'à ce qu'il comprenne dans *quel* lit il se trouvait. Celui de Mlle Stump.

Il se redressa en position assise, et une douleur fulgurante lui traversa le crâne. La pièce, dépourvue de fenêtre, était plongée dans l'obscurité, Apollon savait toutefois, grâce à son horloge interne, qu'il devait être six ou sept heures.

Où diable était Mlle Stump ?

Il posa les pieds par terre, s'aperçut qu'il n'avait plus ses chaussures ni ses guêtres. L'élégante Mlle Stump les lui aurait-elle ôtées ? Après quelques minutes de recherche, il les retrouva finalement sous le lit et s'empressa de les enfiler.

Puis il se dirigea vers la porte, qu'il entrouvrit.

Il fut immédiatement accueilli par Daffodil, apparemment la seule de la maisonnée à être sur le pied de guerre. Elle lui tourna autour en frétilant et en agitant la queue.

Apollon la prit dans ses bras, de crainte qu'elle ne se mette à japper et ne réveille tout le monde.

C'est alors qu'il vit Indio, assis sur une pile de couvertures posées à même le plancher. Il partageait la couche de sa mère, tandis que Maude profitait du petit lit. Mais les deux femmes dormaient encore.

Apollon eut à peine le temps de jeter un coup d'œil à la somptueuse chevelure de Mlle Stump répandue sur son oreiller qu'Indio se levait en bâillant.

— Daffodil demande à sortir. Moi aussi, j'ai envie de faire pipi.

Apollon jeta un regard alarmé à la chienne, toujours dans ses bras, tandis qu'Indio enfilait en hâte un pantalon sous sa chemise de nuit.

Tous deux sortirent.

Dehors, le soleil se levait déjà. Apollon déposa Daffodil sur le sol et elle s'accroupit immédiatement.

Indio, lui, s'en alla contourner le théâtre. Apollon lui emboîta le pas. Le garçonnet s'immobilisa devant l'un des rares arbres encore vivants – un vieux chêne aux branches torturées – et ouvrit sa braguette.

Comme Apollon s'arrêtait à côté de lui, il leva la tête et lui sourit.

— J'essaie de viser ça, expliqua-t-il en indiquant un nœud sur le tronc, à environ un mètre du sol.

Apollon s'esclaffa et déboutonna à son tour sa braguette.

Les deux jets d'urine atteignirent le nœud dans un panache de vapeur, l'air matinal étant très frais. Celui d'Apollon dura un peu plus longtemps que celui d'Indio.

— Mince alors ! s'exclama ce dernier, qui reboutonnait déjà son pantalon. T'es drôlement fort. Ça m'a pris des jours pour arriver à viser.

Apollon s'efforça de ne pas laisser ce compliment lui monter à la tête. Uriner avec précision n'était malheureusement pas un talent reconnu à sa juste valeur en société.

— Indio !

La voix de Mlle Stump résonna à travers le parc.

— Le petit-déjeuner est prêt, on dirait, déclara le petit garçon.

Ils rebroussèrent chemin, et découvrirent Mlle Stump sur le seuil du théâtre, les bras croisés, un châle jeté sur ses épaules.

En voyant Caliban, elle porta d'instinct la main à sa chevelure.

— Oh, Caliban ! J'ignorais que vous étiez levé. Bonjour.

Apollon hocha la tête en guise de salut tandis que la jeune femme repoussait ses cheveux derrière ses oreilles. Les malheureuses créatures enfermées à Bedlam avaient souvent les cheveux défaits, mais les leurs étaient sales et emmêlés, ce dont elles ne se souciaient pas, du reste.

La chevelure de Mlle Stump était, en revanche, un spectacle tout ce qu'il y avait de plus intime – le genre de ceux qu'on réserve d'ordinaire à un amant ou à un mari. Ses boucles soyeuses brillaient sous les premiers rayons du soleil et Apollon fut pris d'une envie folle d'y enfouir les doigts.

Son désir se lisait-il sur ses traits, toujours est-il que la jeune femme battit en retraite à l'intérieur après lui avoir glissé un regard nerveux.

— As-tu fait ta toilette, Indio ? s'enquit-elle.

— Noon... admit son fils à contrecœur.

Apollon lui tapota l'épaule pour attirer son attention et lui montra la barrique d'eau près de la porte. D'ailleurs, lui aussi avait besoin de faire un brin de toilette.

Mlle Stump réapparut avec du linge propre. Indio se débarrassa de sa chemise de nuit et, grelottant, croisa les bras sur son torse étroit.

Le sourire aux lèvres, Apollon souleva le couvercle de la barrique, trempa un linge dedans, qu'il tendit ensuite au garçon. Il mouilla ensuite un autre linge pour son usage personnel. D'ordinaire, il préférait se laver à grande eau, autrement dit, se vider directement un seau sur la tête, mais il avait l'intuition que Mlle Stump n'apprécierait pas qu'il abîme le pansement qu'elle avait passé du temps à confectionner.

Il choisit donc de se débarbouiller le visage et le cou de manière plus traditionnelle. Puis il mouilla de nouveau le linge et entreprit de se laver les bras, les aisselles et le torse. Ce faisant, il pivota sur lui-même, et s'aperçut alors que Mlle Stump l'observait depuis le seuil.

Leurs regards s'aimantèrent et Apollon prit soudain conscience qu'il était nu jusqu'à la taille et se livrait à une activité privée devant elle. Son séjour à Bedlam l'avait débarrassé de toute pudeur, les

activités les plus intimes s'exécutant toujours en présence de témoins – autres détenus ou gardes. De ce point de vue, le sort réservé aux prisonniers de l'asile ressemblait à celui des chevaux dans une écurie. À ceci près que la plupart des chevaux étaient mieux traités.

Cela dit, Mlle Stump ne le regardait pas comme s'il était un animal, mais comme une femme regarde un homme qu'elle trouve séduisant.

Voire même, excitant.

D'ailleurs, ses joues avaient pris des couleurs.

Apollon sentit son sexe se gorger de sang.

— C'est bon, maman ? demanda Indio de sa voix haut perchée. Je suis assez propre ?

— Quoi ? fit Mlle Stump en battant des paupières. Ah ! euh... oui, c'est très bien, Indio. Rentrez vite sinon tu vas attraper froid.

Sa chemise de nuit à la main, le garçonnet se dépêcha de rentrer. Daffodil, qui gambadait à proximité, le rejoignit au galop.

Apollon suivit à son tour, plus lentement. Mlle Stump installa son fils à table et dit quelques mots à Maude, puis disparut dans la petite chambre où Apollon avait dormi.

Quand elle en ressortit ses cheveux étaient coiffés – à la grande déception d'Apollon – et elle avait à la main une fine couverture, qu'elle lui tendit.

— Caliban, voulez-vous draper ceci sur vos épaules le temps que vous trouviez une autre chemise ?

Fronçant les sourcils, elle ajouta :

— Vous avez une autre chemise, n'est-ce pas ?

Il lui décocha un sourire narquois qui la fit rougir et hocha la tête.

— J'espère que vous aimez le thé, intervint Maude, parce que nous n'avons pas de café.

Sur ce, elle déposa une théière fumante sur la table.

C'était apparemment le signal pour s'asseoir, ce que fit Apollon. Du pain, du beurre et une assiette de viande froide garnissaient la table. La chère était pour le moins frugale, mais il se souvint que Makepeace lui avait dit que Mlle Stump se trouvait présentement sans emploi. Il veilla donc à ne prendre qu'une seule tranche de pain et très peu de viande. Il savait ce que c'était que de ne pas manger à sa faim. Il l'avait très souvent vécu à Bedlam malgré les efforts héroïques d'Artemis pour lui apporter de quoi améliorer son ordinaire. La faim était encore plus pénible que les coups. Elle réduisait vos pensées à une seule et unique obsession : manger. Ce qui vous ravalait au rang des animaux.

Il s'appliqua à manger lentement, par petites bouchées, tel un gentleman, ce qu'il était, envers et contre tout.

Le thé était insipide, mais chaud, et il en but deux tasses tout en regardant Mlle Stump grignoter sa tartine. À un moment, il accrocha son regard et elle se mordit la lèvre comme pour réprimer un sourire. Indio bavardait de tout et de rien, évoquant aussi bien les moineaux qu'il avait aperçus la veille dans les arbres, que l'escargot mort que Daffodil avait voulu manger la semaine précédente.

Cependant, aussi plaisant que fût ce petit-déjeuner, Apollon n'oubliait pas qu'il avait du pain sur la planche. Et qu'il devait d'abord faire un crochet par le kiosque à musique pour récupérer son unique chemise de rechange.

Il sortit son carnet, l'ouvrit à une page vierge et écrivit : *Merci pour le repas, le pansement et le lit, mais je dois retourner travailler.*

Mlle Stump lut son mot en rougissant.

— Nous avons été heureux de pouvoir vous aider, assura-t-elle en lui rendant son carnet.

Indio, qui avait suivi leur échange, se voûta sur sa chaise.

— Oh non ! Caliban est obligé de partir ? Je voulais lui montrer mon bateau.

— Caliban est une grande personne, chéri. Il doit vaquer à ses occupations. Mais peut-être...

pourrions-nous pique-niquer avec lui à midi ? hasarda-t-elle après s'être éclairci la voix.

— Oui ! s'exclama Indio, tout excité.

Il s'agenouilla sur son siège et se tourna vers Apollon.

— Dis oui, s'il te plaaaaaît !

Apollon inclina la tête avec un petit sourire.

— Hourra ! cria Indio, entre deux jappements surexcités de Daffodil.

— Assieds-toi correctement ou tu risques de renverser ton thé, le tança Maude, mais elle aussi souriait.

Apollon quitta le théâtre en proie à un bien-être tel qu'il n'en avait pas connu depuis une éternité – et ce, en dépit de son mal de crâne persistant. Il entendait des coups de hache dans le lointain, ce qui signifiait que les jardiniers s'étaient déjà mis à l'ouvrage. Il accéléra le pas pour regagner le kiosque à musique.

Il était en train de boutonner son gilet – il n'en possédait malheureusement qu'un seul, et celui-ci était taché et humide après avoir passé la nuit dehors – lorsqu'il entendit la voix irritée de Makepeace au loin.

Il finit de s'habiller à la hâte et courut dans la direction d'où provenaient les invectives, celles-ci devenant plus audibles à mesure qu'il approchait.

— Si vous vous imaginez que je vais recruter un prétendu architecte qui est de surcroît un parfait dilettante pour restaurer mon parc sous prétexte que vous l'avez rencontré dans un bal en Suède...

— En Suisse, rectifia une voix familière. En Suisse.

— En Suisse, si vous voulez, corrigea Makepeace sans reprendre son souffle, eh bien, vous vous fourrez le doigt dans votre œil ducal. Ce parc est appelé à devenir le plus beau jardin d'agrément de tout Londres, et même du monde entier. Pour cela, nous avons besoin d'un architecte expérimenté, et pas d'un écervelé d'aristocrate qui voudra faire joujou avec des blocs de pierre.

Le temps que Makepeace en termine avec sa tirade, Apollon l'avait presque rejoint.

Debout au milieu de l'allée qui conduisait au débarcadère sur la Tamise, il avait les poings sur les hanches et fusillait du regard le duc de Montgomery, qui n'avait manifestement pas conscience du péril auquel il s'exposait.

À vrai dire, alors qu'Apollon s'arrêtait à quelques pas, le duc sortit une tabatière joliment ouvragée de sa poche et décocha un sourire entendu à Asa.

— Franchement, monsieur Makepeace, je suis étonné que vous trouviez à redire aux origines aristocratiques de mon architecte, alors que vous êtes vous-même très ami avec le vicomte Kilbourne.

Apollon se pétrifia. Ils n'avaient jamais évoqué ni son vrai nom ni son rang en présence de Montgomery. Ce dernier, du reste, était supposé avoir vécu hors d'Angleterre pendant des années et n'être rentré à Londres que l'été précédent. Comment, dans ces conditions, pouvait-il connaître son identité ?

Son regard croisa celui d'Asa. Il paraissait tout aussi surpris que lui.

Montgomery se moucha dans un carré de dentelle d'une taille démesurée.

— À présent, reprit-il, après avoir rangé tabatière et mouchoir dans sa poche, reprenons cette conversation plus calmement, voulez-vous ?

— Que désirez-vous au juste, Montgomery ? grommela Makepeace.

Le duc haussa les épaules avec nonchalance.

— Je vous l'ai dit : faire travailler un architecte de mon choix pour dessiner et reconstruire les nouveaux bâtiments du parc, à savoir le théâtre, le kiosque à musique et les diverses folies qui égayeront les jardins. Il va de soi que je le paierai sur mes propres deniers. De toute façon, vous n'avez pas vraiment le choix.

À ces mots, Makepeace émit un grondement qui s'apparentait à celui d'un fauve.

— Je prends cela pour un acquiescement, ironisa Montgomery, avant de tourner les talons et de s'éloigner d'un pas tranquille.

Apollon se demanda s'il avait toute sa tête pour provoquer ainsi Makepeace.

— Nous ne pouvons plus lui faire confiance, Apollon, murmura celui-ci. C'était déjà le cas avant, mais ça l'est encore plus maintenant qu'il connaît ton nom.

Apollon ne pouvait qu'être d'accord.

— Ce n'est qu'un jardinier, marmonna Maude, un peu plus tard ce jour-là, tandis que Lily emballait le pique-nique. C'est du moins ce qu'il vous a dit, n'est-ce pas ?

— Crois-tu qu'il préférera le poulet rôti ou les œufs durs ?

Lily avait passé la matinée entière à travailler sur sa pièce afin de pouvoir s'offrir un peu de temps libre dans l'après-midi, aussi disposait-elle de très peu de temps pour préparer le pique-nique.

— Et ce n'est pas qu'un simple jardinier, précisa-t-elle. Je crois t'avoir déjà expliqué que c'était lui qui dessinait les plans du nouveau parc.

— Ma petite, un homme de sa stature, qui travaille dur toute la journée, mangera tout ce que vous placerez dans son assiette. Mais s'il est aussi important que vous le prétendez, pourquoi vit-il dans les ruines du kiosque à musique et porte-t-il des vêtements si communs ?

— Je l'ignore, Maude, avoua Lily.

Elle déposa les œufs durs et le poulet dans le panier en osier. Celui-ci servait d'ordinaire aux travaux d'aiguille de Maude, qui n'avait pas beaucoup apprécié que Lily en vide le contenu sur la table afin d'y placer les vivres du pique-nique.

— Peut-être traverse-t-il une mauvaise passe, reprit-elle. Ou qu'il aime tout simplement s'installer dans les jardins sur lesquels il travaille. Ou alors...

Mais elle était à court d'idées. À la vérité, elle ne parvenait pas à s'expliquer les étranges habitudes de Caliban.

— Et comment expliquez-vous qu'il refuse de vous donner son vrai nom, et qu'il ait voulu vous faire croire qu'il était simple d'esprit ? insista Maude.

Lily ne voyait pas quoi répondre à cela, aussi baissa-t-elle la tête pour envelopper la moitié d'une miche de pain dans un torchon, avant de la glisser dans le panier.

— Tous les hommes, depuis les valets jusqu'aux aristocrates cousus d'or, sont à vos pieds, continua Maude. Je vois bien comment ils vous regardent quand vous êtes sur la scène, et même en dehors. Pourquoi ne laissez-vous pas l'un d'entre eux vous courtiser ?

— Je ne cours pas après les aristocrates, cousus d'or ou pas, répliqua Lily d'un ton léger.

— Et je vous en félicite, concéda Maude. Mais il n'y a pas qu'eux sur terre. Pourquoi vouloir à tout prix pique-niquer avec une brute dont vous ne savez pratiquement rien ?

Pourquoi, en effet ? Lily s'interrompit deux secondes, le temps de trouver une explication.

— Il a l'allure d'une brute, mais il est doux, répondit-elle.

— Pas plus tard qu'hier, il s'est battu contre un inconnu !

— Je sais ! répliqua Lily, et, croisant le regard de Maude, elle ajouta : J'ignore pourquoi il s'est battu avec cet homme, mais je sais qu'il considérait que c'était de son devoir de le faire.

— Ma petite... commença Maude, dont le visage semblait avoir pris quelques rides supplémentaires.

Lily lui prit les mains et les lui étreignit.

— Il me regarde avec intérêt, mais pas du tout comme ces hommes que tu évoquais il y a un instant. Avec eux, j'ai toujours l'impression d'être un objet qu'ils convoitent uniquement pour susciter la jalousie de leurs rivaux. Alors que lorsque Caliban me regarde, j'ai le sentiment que je lui plais vraiment. Qu'il apprécie ma compagnie. Et qu'il aimerait pouvoir me parler. Moi aussi, j'aime lui parler, Maude. Je suis incapable de t'expliquer ce que je ressens exactement. Tout ce que je sais, c'est que j'ai envie d'être avec lui. Parce que quand je suis avec lui, les minutes, les heures même, passent si vite que je ne m'en aperçois pas.

— Je ne voudrais pas vous faire souffrir, ma petite, répondit Maude d'une voix radoucie. Mais je ne peux pas m'ôter le visage de Kitty de la tête. Elle continue de hanter mes cauchemars et je vois ça comme une mise en garde. Rappelez-vous comment elle s'était laissé ensorceler par cet homme.

— C'était différent, assura Lily. Il n'était pas aussi gentil que Kitty le croyait, et nous le savions tous, depuis le début. Nous lui avons du reste conseillé de ne pas le fréquenter.

— Comme je vous conseille, aujourd'hui, de ne pas fréquenter ce Caliban. Réfléchissez : que savez-vous de lui ? Que vous a-t-il dit de sa famille, de son existence en dehors de ce parc ?

— Rien, admit Lily.

Le reconnaître ne lui plaisait pas, mais c'était, hélas, la vérité. Caliban refusait de révéler son identité.

— Mais, Maude, il n'est pas violent. En tout cas, pas avec nous. Tu as vu comme il est doux avec Indio ?

— Si ce n'était qu'une façade ? objecta Maude. Il était gentil, au début, *lui* aussi. Je ne supporterais pas de vous perdre, ma petite.

Lily fut bouleversée par l'émotion qui se lisait dans les yeux de Maude. Elle serra impulsivement la vieille femme dans ses bras, et lui chuchota à l'oreille :

— Tu ne me perdras jamais, Maude. Même si tu essayais.

— Oh, j'en ai assez de vous ! fit cette dernière d'une voix bourrue en se libérant de son étreinte. Mais promettez-moi d'être prudente.

— Je te le promets, déclara Lily avec solennité.

Là-dessus, elle prit le panier et sortit avant que Maude ne trouve d'autres arguments à lui opposer.

Elle retrouva Indio dans la cour. Il était occupé à donner des coups de pied dans des branches d'arbustes carbonisés qui se brisaient comme des allumettes tandis que Daffodil reniflait un pied de violettes.

— Tu as pris les œufs durs ? demanda-t-il à sa mère, son précieux bateau dans les bras.

— Oui, répondit Lily en s'engageant dans une allée.

— Et les tartelettes à la confiture de Maude ?

— Bien sûr.

— Youpi !

Elle lui sourit, puis salua d'un signe de tête un groupe de jardiniers. Deux des trois hommes s'arrêtèrent pour soulever poliment leur chapeau. En dehors de Caliban, elle voyait rarement les jardiniers, leur travail s'effectuant pour l'essentiel à l'écart du théâtre. Elle se doutait bien qu'ils finiraient par s'en rapprocher, même si elle n'était pas pressée. Mettre le nez dehors et tomber chaque

fois sur un visage inconnu ne serait guère agréable. Peut-être devrait-elle demander à M. Harte de faire installer un verrou à leur porte.

Ils avaient parcouru quelques mètres lorsqu'elle se rendit soudain compte qu'elle ignorait où travaillait Caliban aujourd'hui.

— Sais-tu où se trouve Caliban ? demanda-t-elle à son fils.

— Près de l'étang. Il creuse un trou.

— Un trou ? Pour quoi faire ?

— J'en sais rien, répondit Indio, que la question ne semblait pas préoccuper. Mais c'est un sacré gros trou, en tout cas.

Son ton était admiratif. Pour un garçon de cet âge, creuser un trou était en soi une justification suffisante du travail que cela exigeait.

Ils atteignirent l'étang et longèrent la berge jusqu'à ce qu'ils trouvent Caliban.

Le trou était en effet de belle taille : Caliban y disparaissait déjà jusqu'aux épaules. Daffodil s'approcha du bord et aboya jusqu'à ce qu'il se décide à s'en extraire. Il portait toujours un pansement sur le crâne, mais ce dernier était moins imposant que celui confectionné la veille par Lily et Maude.

Il sourit à Indio, qui lui montra fièrement son bateau, puis se tourna vers Lily. Même le visage, les cheveux et la chemise maculés de terre, il restait étonnamment attirant. Lily sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Elle se ressaisit et déclara :

— Il va falloir faire un brin de toilette avant de manger.

Il baissa les yeux sur sa tenue, et hocha la tête. Puis, sans avertissement, il se débarrassa de sa chemise et alla s'agenouiller au bord de l'étang où il commença à s'asperger d'eau la tête et les épaules. Cet homme ignorait le sens du mot « pudeur », apparemment.

Lily s'activa pour ne pas regarder dans sa direction. Elle étendit une couverture sur un carré d'herbe et entreprit de déballer le contenu de son panier. Daffodil, qui avait humé la bonne odeur de nourriture, s'empressa de la rejoindre et tenta de dérober une tartelette.

— Non, Daffodil ! cria Indio, qui n'était pas prêt à lui abandonner son dessert. Prends plutôt ça.

Et il lui tendit le croupion de poulet qu'ils avaient gardé à son intention.

Daffodil s'enfuit avec son trophée. Lily espéra qu'elle ne l'enterrerait pas, comme elle l'avait fait précédemment avec d'autres prises du même genre, car lorsque venait l'heure de les déterrer, ce n'était guère ragoûtant.

Caliban vint s'asseoir. Il avait enfilé sa chemise, mais ne l'avait pas boutonnée.

Le pouls de Lily s'emballa et elle détourna les yeux. Il avait rabattu ses cheveux mouillés en arrière, et s'il n'était pas beau à proprement parler, il n'en était pas moins séduisant.

— Voulez-vous une cuisse de poulet ? s'enquit-elle. Il y a aussi des œufs durs.

Il hocha la tête, un demi-sourire amusé jouant sur ses lèvres.

— *Moi*, je veux bien un œuf dur, intervint Indio.

— Les invités d'abord, lui rappela sa mère.

Elle prit une assiette, qu'elle garnit généreusement avant de la tendre à Caliban. Celui-ci s'allongea sur le flanc, en appui sur le coude, tel un aristocrate romain et se mit à manger.

Lily l'observait du coin de l'œil tout en servant son fils. Elle prit ensuite un œuf et une tranche de pain pour elle-même et s'installa plus confortablement, les jambes repliées sous sa robe, le visage offert aux rayons du soleil dont la chaleur était la bienvenue après le temps maussade de ces derniers jours.

Daffodil revint, le croupion du poulet toujours fièrement coincé dans la gueule. Caliban sourit.

— J'ai remarqué qu'hier vous aviez ri, dit Lily après s'être éclairci la voix.

Il tourna vers elle un regard interrogateur.

— C'est juste que... commença-t-elle, avant de s'apercevoir qu'elle agitait le morceau de pain qu'elle avait à la main.

Elle le reposa sur son assiette, avant de continuer :

— Vous avez ri de façon très audible, et je me demandais, puisque vous pouvez rire...

Il la regardait toujours, mais son expression était indéchiffrable.

Lily inspira un grand coup pour se donner du courage, puis se jeta à l'eau :

— Quand avez-vous essayé de parler pour la dernière fois ?

Il tendit le bras pour attraper sa besace, qu'il ouvrit afin d'en sortir son carnet.

Il y a plusieurs mois, écrivit-il.

Lily lut sa réponse et s'humecta les lèvres.

— Quand avez-vous perdu l'usage de la parole ?

Il y a environ neuf mois.

— C'est très récent ! s'exclama-t-elle. Votre infirmité n'est peut-être que temporaire.

— De quoi vous parlez ? voulut savoir Indio. C'est quoi, une « firmité » ?

— C'est un genre de maladie, expliqua Lily.

Voyant que le visage de Caliban s'était fermé, elle décida d'abandonner le sujet. Provisoirement, car elle était bien décidée à y revenir.

— Pourquoi creusez-vous ce trou ? demanda-t-elle.

Caliban s'assit et Indio se rapprocha de lui pour lire ce qu'il inscrivait sur son carnet.

J'ai l'intention de planter un chêne à cet endroit.

— C'est un grand trou, commenta Lily.

Il esquissa un sourire et elle devina, avant même de lire sa réponse, qu'il avait de la répartie.

Elle ne s'était pas trompée.

Ce sera un grand chêne.

— Mais comment pouvez-vous planter un si grand arbre ? Ne risque-t-il pas de mourir en étant déplanté de l'endroit où il se trouve ?

Sa question entraîna une longue réponse, et elle en profita pour manger son œuf dur. Elle était émerveillée de voir à quel point Caliban s'impliquait dans son travail. Indio, en revanche, s'était déjà désintéressé du sujet. Il lorgnait les tartelettes.

Finalement, Caliban lui tendit son carnet. Il avait noirci une page entière.

C'est très délicat de replanter un arbre adulte, car les racines occupent presque autant d'espace que les branches. Et, bien sûr, il n'existe aucune machine qui permette de creuser un trou suffisamment grand, ni de transporter un arbre aussi volumineux.

Lily fit une pause dans sa lecture et leva les yeux.

— Mais alors, si vous ne pouvez pas récupérer toutes les racines, comment...

Il tapota le bas de la page du bout des doigts.

— Ah, fit Lily, et elle poursuivit sa lecture.

Mais, de la même manière qu'on peut tailler – et parfois, très sévèrement – les branches d'un arbre sans nuire à celui-ci, on peut également réduire ses racines. Dès lors, il devient possible de le transporter avec une grosse motte de terre au pied mais qui, comparée à la taille de l'arbre, est somme toute assez petite.

Tournant la tête vers lui, Lily découvrit que son visage était très proche du sien. Elle cligna des yeux, oubliant un instant la question qu'elle voulait lui poser. Puis la mémoire lui revint.

— Est-ce que l'ensemble terre/racine ne pèsera quand même pas très lourd ?

Il sourit, l'air ravi par sa question. Lily ne put s'empêcher de lui retourner son sourire. L'entourant du bras, il écrivit dans le carnet posé dans son giron : *Si, en effet, je suppose que cela pèsera très lourd.*

Elle sentait son souffle contre son oreille.

— Vous supposez ?

En fait, je n'ai encore jamais transplanté d'arbre adulte. Mais je vais tenter l'expérience pour la première fois cet après-midi. Aimerez-vous y assister ?

Si, quinze jours plus tôt, quelqu'un lui avait proposé d'assister à la transplantation d'un chêne, elle aurait regardé ce quelqu'un avec commisération. Mais aujourd'hui, elle était très excitée par cette perspective.

Peut-être avait-elle trop vu Caliban torse nu. Ce spectacle avait fini par lui altérer la raison.

Quoi qu'il en soit, elle plongea son regard dans le sien et répondit en lui souriant de nouveau :

— Avec grand plaisir.

Son sourire à lui fut radieux, et destiné à elle seule, ne put-elle s'empêcher de penser. Puis il s'évanouit légèrement comme son regard s'attardait sur sa bouche. Elle entrouvrit spontanément les lèvres, oscilla vers lui.

— Maman, s'écria Indio, les lèvres barbouillées de confiture, je peux montrer mon bateau à Caliban, maintenant ?

Les joues en feu, Lily s'écarta brusquement de Caliban, ce qui lui valut un regard amusé de sa part.

— Oui, bien sûr, répondit-elle à son fils en réprimant une envie irrésistible de tirer la langue à Caliban.

Après tout, c'était lui qui avait commencé – commencé quoi ? elle n'aurait su le dire.

Confiant, Indio tendit son bateau à Caliban, qui s'en empara d'un geste précautionneux, devinant visiblement combien le garçonnet tenait à ce jouet. Daffodil, toujours curieuse, pointa le nez.

Lorsque l'homme et l'enfant se levèrent finalement d'un même mouvement, comme d'un accord tacite, Lily remarqua que son fils n'arrivait qu'à la ceinture de Caliban. La douceur dont ce dernier faisait preuve envers Indio lui parut d'autant plus émouvante. Tous deux marchèrent jusqu'à la berge de l'étang et Indio mit son bateau à l'eau tandis que Caliban empêchait Daffodil de le suivre.

Cet homme ne ressemblait pas du tout au mari de Kitty. En aucune manière.

Un peu plus tard dans l'après-midi, Apollon accueillit le véhicule qui transportait le chêne destiné à être replanté au bord de l'étang. C'était une charrette améliorée, tirée par deux puissants chevaux de trait. L'extrémité la plus large de la charrette reposait sur deux roues et supportait la motte. La partie du véhicule qui portait le tronc ressemblait à une longue langue de bois qui ne reposait que sur une seule roue. Les chevaux étaient harnachés du côté des racines, là où se trouvait l'essentiel du poids.

L'attelage au complet était arrivé sur une barge descendant la Tamise. L'arbre et la charrette avaient été commandés spécialement à un architecte paysagiste avec lequel Apollon correspondait sous le pseudonyme de M. Smith. Il s'était montré très précis dans sa commande, n'hésitant pas à y joindre de nombreux croquis. À son grand soulagement, le résultat correspondait parfaitement à ses attentes.

Il ne restait plus qu'à planter l'arbre dans le trou creusé à cet effet.

Lily, Indio et Daffodil attendaient près du trou en question. Les jardiniers s'étaient manifestement habitués à les voir dans le parc, car aucun ne s'était opposé au fait qu'ils assistent à la manœuvre.

Apollon aurait aimé diriger lui-même l'opération. Herring, le chef d'équipe, était un bon travailleur, comme tous les ouvriers originaires du Yorkshire, et il savait déchiffrer ses ordres, mais c'était un besogneux, qui manquait d'esprit d'initiative. Il perdait vite pied dès que quelque chose ne se passait pas comme prévu. Et, en l'occurrence, la tâche étant inédite, beaucoup de choses risquaient de ne pas se passer comme prévu.

Deux des jardiniers – des frères irlandais aux cheveux noirs – s'assuraient de l'équilibre de la charrette pendant qu'un troisième – un Londonien trapu, arrivé sur le chantier le matin même – guidait les chevaux. Herring criait des ordres tandis qu'Apollon, rétrogradé au rang de quasi-figurant, se tenait à côté des autres jardiniers, une bêche à la main.

— On s'arrête là ! cria Herring quand l'attelage atteignit le trou, avant d'examiner les notes que lui avait transmises Apollon quelques jours plus tôt. Je lis ici que le patron demande que lorsque la charrette sera le plus près possible du trou il faudra dételer les chevaux.

Il hocha la tête et marmonna :

— C'est ma foi logique.

Les chevaux furent donc dételés et Apollon aida les deux Irlandais à pousser la charrette sur la courte distance qui la séparait du bord du trou. S'il avait mesuré correctement le diamètre et si son correspondant avait suivi ses indications à la lettre, l'écartement des roues de la charrette devait être suffisant pour chevaucher la fosse.

La charrette se positionna, et Apollon éprouva la fierté du travail bien fait.

— Au poil ! s'exclama Herring, avant de se souvenir de la présence de Lily : Pardonnez l'expression, madame.

Elle eut un geste désinvolte.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Herring.

Elle échangea un regard amusé avec Apollon, qui se remit ensuite au travail. La motte surplombait à présent le trou, tandis que le tronc du chêne reposait sur la charrette, parallèlement au sol. Daffodil vint renifler le bord du trou, mais Apollon la poussa gentiment de côté. Il ne voulait pas prendre le risque qu'elle tombe dans la fosse quand ils y logeraient la motte. Car il ne restait plus qu'à redresser le chêne pour l'y laisser glisser, le plus doucement possible. Pour ce faire, il fallait d'abord attacher des cordes au tronc.

— Recule, ordonna Herring à Apollon. Laisse ceux qui ont plus de jugeote se charger des cordes. Si c'est mal fait et qu'elles lâchent, on sera dans de beaux draps.

Apollon obéit, s'obligeant à la patience. Quand le travail fut achevé, il saisit l'une des cordes tandis que l'un des Irlandais et le Londonien prenaient l'autre.

— Maintenant, tous ensemble ! cria Herring. Mais n'allez pas trop vite !

Au signal d'Herring, Apollon et les jardiniers commencèrent à tirer lentement sur les cordes afin de hisser l'arbre à la verticale. À présent que la manœuvre avait commencé, Apollon se fit la réflexion qu'il aurait pu prévoir quelques cordes supplémentaires. Il en tiendrait compte la prochaine fois, décida-t-il.

Du coin de l'œil, il vit que Daffodil était revenue flairer le trou, mais cette fois, il n'était pas en mesure de la déloger. Ses muscles le brûlaient et il entendait les grognements de ses coéquipiers. Cependant, l'arbre se redressait peu à peu, grand et majestueux. Il rendrait très bien au bord de

l'étang, et d'ici à quelques années, quand ses branches se seraient totalement déployées, le spectacle serait magnifique.

Tout à coup, il sentit qu'une corde se relâchait. Au même instant, l'un des jardiniers poussa un cri rauque. La corde sur laquelle il tirait lui avait échappé. Apollon leva les yeux. Le grand chêne oscilla un court instant, avant de commencer à chuter.

C'est alors qu'Indio surgit entre la charrette et lui, pour porter secours à Daffodil, qui venait de glisser dans le trou.

Le cri monta dans la gorge d'Apollon comme de lui-même, tel un fauve emprisonné dans ses tripes depuis des mois et qui ne supportait plus de demeurer en cage.

— *INDIO !*

8

Arriva l'année où la jeune fille choisie pour le sacrifice s'appelait Ariane. Elle était l'unique enfant d'une pauvre femme méritante et la malheureuse pleura abondamment lorsqu'elle apprit le sort qui attendait sa fille. Puis elle sécha ses larmes et lui dit : « Quand tu seras présentée à la Cour, salue le roi, mais n'oublie surtout pas de saluer également la reine, bien qu'elle soit folle. Et demande-lui si elle souhaite que tu apportes quelque chose à son fils. »...

Lily entendit crier le nom d'Indio, puis tout fut noyé dans le vacarme du chêne qui s'abattait.

À l'endroit même où se tenait Caliban.

À l'endroit même où avait disparu Indio.

Les hommes hurlaient. Les chevaux, effrayés, s'enfuirent au galop. L'emplacement du trou creusé censé accueillir l'arbre était maintenant un fouillis infâme sur lequel flottait un épais nuage de poussière.

Lily se précipita en avant, repoussant les jardiniers qui tentaient de la retenir. Indio était là, mais il n'avait peut-être qu'un bras cassé. La jeune femme marmonnait comme si elle débattait pour savoir quel dieu saurait le mieux l'écouter. L'arbre était immense, ses branches, érigées en désordre, certaines cassées, rendaient l'accès difficile.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle, alors que d'autres mains se refermaient sur ses bras.

Elle était persuadée de pouvoir apercevoir au moins un signe de leur présence – la veste rouge d'Indio, ou la chemise blanche de Caliban.

Et tout à coup, au milieu du tumulte, elle entendit un glapissement.

— Silence ! ordonna-t-elle.

À son grand étonnement, les jardiniers se turent pour tendre l'oreille.

Dans le silence qui s'était brutalement abattu, les glapissements de Daffodil étaient à présent parfaitement audibles. Et ils provenaient de *l'intérieur* du trou.

L'enchevêtrement de branches était tel qu'il ne semblait pas laisser assez de place pour loger un petit chien, et encore moins un enfant et un adulte. Mais alors que Lily regardait, les yeux écarquillés, une grande main agrippa le rebord du trou. Puis la tête et les épaules de Caliban émergèrent. Il serrait Indio contre sa poitrine. On aurait dit Héphestos surgissant de sa forge souterraine.

Lily n'avait jamais rien vu d'aussi fascinant.

Il fit passer une Daffodil couverte de poussière par-dessus le rebord du trou. La chienne s'ébroua vigoureusement, avant de courir vers Lily en frétilant de la queue, mais la jeune femme l'ignora pour concentrer son attention sur son fils. Caliban l'avait assis au bord du trou avant de se hisser lui-même à la surface.

— Maman ! cria Indio.

Et il fondit en larmes.

Lily s'agenouilla près de lui et le serra dans ses bras tremblants. Ses cheveux étaient pleins de terre, son nez saignait et il avait une écorchure au menton, mais en dehors de cela, il paraissait indemne.

Sans le lâcher, elle se tourna vers Caliban.

— Merci, souffla-t-elle. J'ignore comment vous avez réussi ce prodige, mais merci d'avoir sauvé mon fils.

— Il m'a attrapé, maman ! Caliban m'a attrapé et il a sauté dans le trou juste avant que l'arbre tombe.

Lily frissonna. Il s'en était fallu de peu. Si l'une des roues de la charrette avait glissé, la motte entière se serait écrasée sur eux.

Elle s'obligea à sourire pour Indio.

— Oui, je vois. Mais il ne devait pas y avoir beaucoup de place, là-dessous ?

— Non, il n'y en avait pas, confirma Indio. En plus, Caliban était allongé sur moi et sur Daffodil.

Se penchant vers sa mère, il lui chuchota à l'oreille :

— Il est très lourd, tu sais. Daffodil criait et j'ai cru qu'il l'avait à moitié écrasée.

Lily se mit à rire en dépit des sanglots qui lui obstruaient la gorge. Des sanglots d'émotion. Contrairement à son fils, elle comprenait que Caliban s'était couché sur lui pour le protéger. Elle jeta un regard à celui-ci avant de répondre :

— Tu as été très courageux, mon chéri. Et Daffodil aussi.

— Mais le mieux, maman, reprit Indio, en tirant sur sa manche pour attirer son attention, le mieux, c'est que Caliban a parlé ! Tu as entendu ? Il a crié mon nom !

— Quoi ?

Lily dévisagea son fils avec incrédulité, avant de lever les yeux vers Caliban. Elle nota distraitemment qu'il avait une écorchure à la joue. Ce cri qu'elle avait entendu juste avant l'accident, était-ce vraiment lui qui l'avait lancé ?

Caliban se détourna, le visage très pâle. Lily aurait voulu l'entraîner à l'écart pour lui demander s'il pouvait vraiment parler.

— Je suis heureux que votre fils soit sain et sauf, madame, déclara Herring gentiment, mais il semblait surtout préoccupé par l'état du chêne.

— Merci, répondit Lily. Je vais le ramener au théâtre pour le laver et panser ses égratignures. Je dois aussi m'occuper de... euh...

Nom d'une pipe ! Comment les jardiniers appelaient-ils Caliban ? Faute de connaître la réponse, elle le désigna d'un geste vague.

— Ah, mais c'est embêtant ! objecta Herring. Je vais avoir besoin de Smith. Surtout que le nouveau gars venu de Londres a filé. Il a dû prendre peur.

Smith ? Lily redressa l'échine.

— Je crains de devoir insister, monsieur Herring. M. Smith est blessé.

— Bon, très bien, capitula le jardinier en chef. De toute façon, on ne pourra pas faire grand-chose de plus pour aujourd'hui. Je me demande ce que je vais raconter au patron.

— J'ai dans l'idée que cela ne posera pas de problème, marmonna Lily, ignorant le regard d'avertissement de Caliban. Te sens-tu en état de rentrer à pied au théâtre, mon chéri ? ajouta-t-elle à l'adresse de son fils.

Sa question piqua au vif l'orgueil masculin de ce dernier – mais il était assez facile de le provoquer.

— *Bien sûr*, maman ! répliqua-t-il d'un ton dédaigneux que contredisait sa posture un peu voûtée.

Maintenant que l'excitation était retombée, il était évident que cet accident avait sapé son énergie. Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire tout en reprenant le chemin du théâtre d'une démarche titubante. Caliban lui laissa faire quelques pas avant de le soulever d'autorité pour le déposer sur ses épaules.

Lily, qui marchait derrière eux, ne quittait pas Caliban des yeux. Il parlait – ou du moins, il *avait* parlé. Un seul mot, certes, mais il n'y avait pas de raisons de penser qu'il n'était pas capable d'en prononcer d'autres.

Maude était allée faire des courses, aussi le théâtre était-il désert à leur arrivée.

Lily attendit qu'ils soient à l'intérieur avant de demander à Caliban :

— Pouvez-vous parler ?

Il ouvrit la bouche, et pendant quelques terribles secondes, rien ne se passa. Puis des mots sortirent de sa bouche, un peu comme des coassements.

— Je... je crois, oui...

Il déglutit et grimaça, comme si ces mots étaient physiquement douloureux.

— Oh ! murmura Lily en pressant les doigts sur sa bouche. Dieu je suis contente !

— Je te l'avais dit ! fanfaronna Indio, toujours juché sur les épaules de Caliban.

— C'est vrai, reconnut Lily, qui s'essuya les yeux d'un revers de la main.

Ces temps-ci, elle avait tendance à jouer les fontaines. Elle inspira un grand coup pour se reprendre.

— Je crois que tu aurais besoin de faire une petite sieste, mon fils.

Pour une fois, il ne protesta pas, preuve s'il en fallait qu'il était épuisé. Renonçant à lui faire prendre un bain, Lily insista juste pour qu'il se débarbouille le visage avant de se mettre au lit, où il s'endormit aussitôt.

Quand elle sortit de la chambre, elle trouva Caliban occupé à lire ses œuvres.

Il reposa la feuille qu'il avait à la main et se racla la gorge

— C'est... bon, dit-il. C'est... très... bon.

Sa voix était de toute évidence naturellement profonde, mais il y avait une rugosité qui laissait deviner que ses cordes vocales avaient été abîmées.

— Merci.

Lily avait souvent eu droit à des compliments sur ses pièces, mais ils lui étaient toujours transmis par Edwin, qui les recueillait à sa place. Jamais on ne lui avait dit en personne qu'on aimait ce qu'elle écrivait.

— Ce n'est pas terminé, bien sûr. Et j'ai encore beaucoup à faire si je veux finir à temps – il me reste à peine une semaine –, mais je crois que ce sera l'une de mes meilleures pièces. Enfin, à condition que j'arrive à faire quelque chose de Pimberly. Pour l'instant, il est plutôt moralisateur, mais...

Elle s'interrompit, soupira :

— Vous n'avez pas envie d'entendre...

— Si, coupa-t-il.

— Ah, murmura-t-elle en baissant timidement les yeux, elle qui n'était *jamais* timide ! C'est gentil à vous. Mais... ne préférez-vous pas vous laver d'abord le visage ? Je regarderai ensuite vos égratignures.

Il hocha la tête, sans doute pour épargner sa gorge, et elle sentit son regard peser sur elle tandis qu'elle remplissait une cuvette d'eau, puis prenait des linges propres. Elle le rejoignit à la table, où il s'était assis, et posa sa cuvette à côté de lui.

— Je peux ? demanda-t-elle d'une voix bizarrement rauque.

Il acquiesça de nouveau et leva le visage pour qu'elle l'examine.

Elle commença par jeter un coup d'œil sous le pansement sur son crâne. La plaie cicatrisait correctement et ne semblait pas avoir souffert. Elle plongea ensuite un linge dans la cuvette, l'essora, puis entreprit d'en tamponner le visage de Caliban. De près, elle découvrait qu'il était vilainement égratigné à de nombreux endroits.

Elle remouilla le linge.

— Comment va votre dos ?

— Ça... va.

Elle lui nettoya la joue droite, où une entaille saignait.

— Je regarderai quand j'en aurai fini avec votre visage.

— Ce n'est pas... nécessaire.

Elle le gratifia d'un sourire doux, mais ferme. Son dos avait dû davantage souffrir que sa face lorsqu'il avait protégé de son corps Indio et Daffodil.

— J'y tiens.

Il n'insista pas, elle continua donc de lui nettoyer avec précaution le nez, les sourcils et les pommettes. Son visage n'était pas beau, ni avenant, mais Lily lui trouvait une bonne tête. En tout cas, très masculine.

Et qui la séduisait.

Cette idée la troubla tellement qu'elle s'interrompit un instant. Elle ne connaissait pas cet homme. Elle savait juste qu'il n'avait pas hésité à se jeter dans un trou pour sauver un enfant, qu'il se montrait affectueux avec une chienne stupide et qu'il supportait sans ciller les récriminations de Maude, et qu'un seul regard de lui la faisait fondre...

Elle replongea le linge dans la cuvette et, tout en l'essorant, demanda à brûle-pourpoint :

— Comment avez-vous perdu votre voix ?

Elle reporta son attention sur lui, et vit qu'il avait fermé les yeux.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle.

Elle avait besoin qu'il lui dise quelque chose sur lui, si peu que ce soit.

Peut-être comprit-il la raison de sa requête. Ou peut-être était-il trop fatigué pour s'opposer à elle.

— C'était... pendant une bagarre, coassa-t-il. Il... un homme s'est tenu debout sur... mon cou.

Il porta la main à sa gorge.

Lily était stupéfaite. Comment un homme d'une telle stature, dont elle savait qu'il était courageux et rapide, avait-il pu avoir le dessous dans une bagarre ? À moins...

— Combien étaient-ils ?

Il rouvrit les paupières, une étincelle narquoise s'alluma dans son regard.

— Trois.

Quand même...

— Étiez-vous ivre ? Ou endormi ?

Il détourna les yeux comme s'il avait *honte*. Qu'avait-il pu se passer pour qu'il réagisse ainsi ? s'interrogea-t-elle.

Il s'éclaircit la voix, puis :

— Je... j'étais... enchaîné.

Enchaîné. Lily cilla. À sa connaissance, on n'enchaînait que les prisonniers.

Elle ne s'alarma pas pour autant. Après tout, un homme pouvait se retrouver en prison pour quantité de motifs – des dettes, notamment. Quelques années plus tôt, Edwin avait été incarcéré un mois à la prison de Fleet.

Elle se pencha pour lui nettoyer le menton.

— Et vous avez perdu la parole ce jour-là ?

— Non. Je... ne pouvais pas...

Il inhala brièvement.

— J'étais sonné... Ils... tous les trois...

Il déglutit, grimaça et Lily devina que l'histoire était sans doute plus complexe qu'elle ne l'imaginait.

Dès lors qu'il est enchaîné, un homme, quelle que soit sa carrure, était réduit à l'impuissance. Les faibles en profitaient souvent, s'enivrant d'une puissance factice. Et cette ivresse pouvait les conduire aux pires cruautés.

Était-ce ce qui était arrivé à Caliban ?

Cette idée emplissait Lily de rage. Personne n'avait le droit d'essayer de prouver sa virilité en attendant à celle de Caliban.

Elle se ressaisit, sachant qu'il n'avait certes pas envie de sa pitié.

— Je vois, dit-elle d'une voix la plus neutre possible.

Il secoua la tête, esquissa un sourire.

— C'était... il y a plusieurs... mois.

Sa bravoure, sa fierté tranquille, eurent raison de Lily. Elle lâcha le linge qu'elle avait à la main et s'inclina pour l'embrasser.

La réaction de Caliban fut immédiate. Il lui enveloppa la taille de ses bras puissants et l'attira sur ses genoux. Puis, refermant la main sur l'arrière de son crâne, il lui inclina la tête, et s'empara de ses lèvres.

Et, oh, cet homme savait embrasser !

Sa langue envahit la bouche de Lily avec une douce autorité, se mêla à la sienne, caressante. Il lui mordilla la lèvre inférieure, et rit doucement lorsqu'elle gémit de plaisir en s'arquant contre lui.

En dépit de ses jupes, qui faisaient barrage entre leurs deux corps, Lily sentit son sexe durci par le désir. Il n'était du reste pas le seul à réagir physiquement à leur étreinte. Ses seins, gonflés, semblaient soudain à l'étroit dans son corsage, et elle brûlait d'envie de se débarrasser de ses vêtements autant que de lui arracher les siens.

Éperdue, elle se surprit à lui agripper les cheveux, réclamant ce qu'elle n'était pas capable d'exprimer par des mots.

Ce fut lui qui mit un terme à leur étreinte. Furieuse, elle le fusillait du regard lorsqu'elle entendit Maude grommeler dans son dos :

— Désolée de vous interrompre en pleine action, mais j'ai le dîner à préparer.

— Mais *pourquoi* allons-nous aux Folies Harte ? s'enquit lady Phoebe, tard le lendemain matin.

Elle fronçait le nez d'un air dégoûté, sans doute à cause de la puanteur de la Tamise, quoique Trevillion la soupçonnât surtout de manifester son agacement de l'avoir toujours dans son sillage.

— J'avais cru comprendre que le théâtre et le parc avaient été entièrement ravagés par l'incendie, reprit-elle.

— En effet, milady, répondit-il, foudroyant du regard le passeur qui les écoutait sans vergogne. Mais le jardin est en pleine rénovation et j'ai pensé que cela pourrait vous intéresser. En outre, j'ai quelqu'un à voir là-bas, ajouta-t-il avec flegme. Puisque je suis chargé de veiller sur vous et que vous avez insisté pour sortir, j'étais bien obligé de vous emmener.

— Oh, fit-elle d'une toute petite voix en laissant ses doigts traîner dans l'eau.

Trevillion soupira et tourna les yeux vers l'embarcadère des Folies Harte qui se rapprochait. L'endroit était très couru avant l'incendie, et l'embarcadère était alors imposant et bien entretenu. À présent, à demi effondré, il n'en subsistait plus qu'une petite partie, qu'on avait soigneusement rénovée. Au second plan, la végétation incendiée offrait un spectacle sinistre – on avait du mal à imaginer que le lieu ait pu être dédié, il n'y a guère, au plaisir et à la frivolité. La rumeur prétendait que Harte avait l'intention de tout reconstruire, mais Trevillion jugeait la tâche impossible à moins d'y engloutir une fortune. Et même à ce prix, le résultat n'était pas garanti.

Mais là n'était pas son problème.

Le passeur lança une corde pour amarrer leur barque à l'un des piliers de l'embarcadère.

— Nous sommes arrivés, milady, annonça Trevillion, bien que lady Phoebe l'eût probablement déjà deviné. Il y a une échelle sur votre droite.

La jeune femme tâtonna pour trouver la petite échelle de bois qui ne comptait que trois barreaux. Trevillion la laissa se débrouiller sans la quitter des yeux.

— Maintenant, prenez ma main, milady.

Il lui frôla l'avant-bras pour qu'elle puisse repérer facilement sa main.

— Je l'ai, dit-elle avec impatience.

Trevillion la tint fermement jusqu'à ce qu'elle ait posé le pied sur le ponton. Il la suivit le plus rapidement possible, malgré sa jambe et sa canne qui ne facilitaient pas son ascension.

— Attendez-nous, dit-il au passeur en lui jetant une pièce.

— Bien, monsieur.

Le passeur s'allongea au fond de sa barque et rabattit son chapeau sur son visage, visiblement décidé à tromper l'attente par une sieste.

— Par ici, milady, murmura Trevillion, qui offrit son bras gauche à lady Phoebe tout en s'appuyant lourdement sur sa canne de la main droite.

Un vague chemin avait été dégagé pour conduire au parc, mais des débris calcinés encombraient encore le passage.

— Faites attention, milady, le sol n'est pas régulier.

La jeune femme tournait la tête de droite et de gauche tout en marchant.

— Cela sent encore le brûlé, nota-t-elle.

— Oui. La terre et les arbres sont tout noirs.

— Que c'est triste, murmura-t-elle. J'ai tellement aimé cet endroit.

Sa mélancolie se lisait sur son visage.

Trevillion s'éclaircit la voix.

— Il y a quelques signes de renaissance, cependant, assura-t-il, pour la reconforter.

Elle haussa les sourcils.

— Lesquels ?

— Des carrés d'herbe verte, répliqua-t-il sans grande conviction. Et le soleil brille. Ah, j'aperçois une fleur mauve sur la gauche ! Tout n'est pas mort.

Le visage de lady Phoebe s'illumina.

— C'est vrai ? Montrez-la-moi.

Il lui prit la main pour l'approcher de la pathétique petite fleur. Elle la caressa si tendrement que les pétales n'en furent même pas chiffonnés.

— C'est probablement une violette, déclara-t-elle en se redressant. Je l'aurais volontiers cueillie pour sentir son parfum, mais je ne voudrais pas condamner les quelques survivantes.

Trevillion s'interdit de lui faire remarquer qu'une seule violette ne faisait pas un jardin.

Ils reprirent leur chemin. Lady Phoebe soupira.

— Je me demande comment M. Harte va bien pouvoir reconstruire après un tel désastre.

Trevillion considérait pour sa part que la cause était perdue d'avance, mais, là encore, il jugea inutile d'exprimer sa pensée à haute voix.

Comme ils approchaient du théâtre, Trevillion fronça les sourcils. Il aurait dû préparer sa visite et en avertir lord Kilbourne afin qu'ils se rejoignent en un endroit précis. Le vicomte pouvait se trouver n'importe où dans le parc.

Son problème, cependant, fut résolu dès qu'ils furent en vue du théâtre. Lord Kilbourne creusait un trou non loin de l'édifice. Un petit garçon brun était assis tout près et semblait bavarder avec lui.

Trevillion fronça de nouveau les sourcils. D'où sortait cet enfant ? Il n'y avait pas la moindre résidence dans un rayon d'un bon kilomètre.

Un petit chien était roulé en boule aux pieds de l'enfant. Il redressa la tête à leur approche, puis bondit sur ses pattes et se précipita à leur rencontre en jappant.

— Couché ! ordonna Trevillion à l'animal, qui sautait sur les jupes de lady Phoebe.

— Oh, capitaine, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de me protéger d'un petit chien de compagnie ! s'exclama cette dernière.

Et, avant que Trevillion ait pu décider si l'animal était hostile ou pas, elle s'était déjà accroupie.

Le chien entreprit aussitôt de lui donner de grands coups de langue sur le visage. Elle tendit les mains en riant, mais il était trop excité pour se laisser caresser. Cependant, elle irradiait littéralement de bonheur.

— De quelle race est-il ?

— Daffodil est un lévrier italien, expliqua l'enfant, qui avait suivi le chien. Vous pouvez la caresser, elle ne mord pas. Mais elle aime lécher, ajouta-t-il bien inutilement.

— Je m'en étais aperçue, s'amusa lady Phoebe. J'ai eu une amie, autrefois, qui possédait un petit lévrier. De quelle couleur est son pelage ?

— Fauve, répondit le garçon, avant d'ordonner avec l'aplomb de l'enfance : Ouvrez les yeux !

— *Lady Phoebe est aveugle*, intervint sèchement Trevillion.

La jeune femme tressaillit et tourna vers lui un visage dur qui produisit son effet. Le garçon, lui, avait reculé d'un pas, et Trevillion remarqua que ses yeux étaient de couleurs différentes.

— Je suis désolé, marmonna l'enfant.

— Tu n'as pas à t'excuser, assura lady Phoebe. Comment t'appelles-tu ?

— Indio. Lui, c'est mon ami Caliban, poursuivit-il en pointant du doigt lord Kilbourne – au grand étonnement de Trevillion – et ma maman est à l'intérieur du théâtre.

Lady Phoebe tourna la tête à ces mots comme si elle y voyait.

— Nous sommes près du théâtre ?

— Oui.

— Mais je croyais qu'il avait été incendié ?

— Oui, mais une partie a pu être sauvée. On y habite.

Lady Phoebe afficha une expression stupéfaite.

— Vous vivez ici ?

Indio, qui avait visiblement déjà oublié qu'elle était aveugle, hocha la tête.

— Ma maman est une grande comédienne. Son nom de scène est Robin Goodfellow.

— C'est vrai ? s'exclama lady Phoebe, manifestement enchantée. Pourrai-je la rencontrer ? Je suis l'une de ses admiratrices.

Il ne fallut pas plus de quelques minutes à Mlle Goodfellow et à lady Phoebe pour se lier d'amitié. Une table fut sortie devant le théâtre et les deux femmes s'y installèrent pour prendre le thé.

— Elles... se connaissaient... déjà ? demanda lord Kilbourne à Trevillion.

Les deux hommes s'étaient suffisamment éloignés du théâtre pour ne pas être entendus par les dames, sans toutefois que le capitaine perde sa protégée de vue. Après un regard pour sa canne, Kilbourne avait suggéré qu'ils s'assoient sur un tronc couché. Trevillion avait été trop content de soulager sa jambe pour se soucier de son orgueil.

Depuis sa dernière visite, le vicomte avait miraculeusement retrouvé la parole, même si son élocution était encore laborieuse et sa voix très rauque. Il y avait certainement une explication à cette métamorphose, mais Trevillion s'en inquiéterait plus tard.

— Pas du tout, répondit-il, alors que lady Phoebe riait aux propos de Mlle Goodfellow.

— Vous en êtes sûr ?

— Certain.

— C'est... fascinant, murmura Kilbourne, qui semblait quelque peu troublé.

Trevillion nota que son regard s'attardait une seconde de trop sur la comédienne. Il nota également que le vicomte avait plusieurs égratignures au visage.

— Je... suppose, reprit Kilbourne, que vous avez... des informations... pour moi ?

Trevillion se redressa.

— Oui, milord. J'ai enquêté sur vos amis qui ont perdu la vie la nuit du drame. Maubry, comme vous me l'aviez expliqué, se destinait à rentrer dans les ordres. D'après ses anciens camarades, il ne se connaissait pas d'ennemis, n'avait pas de dettes et n'avait pas non plus offensé qui que ce soit lors des quelques mois ayant précédé sa mort. Je pense que nous pouvons le considérer comme une simple victime.

Kilbourne hocha la tête, l'air sombre. Il observait toujours les deux femmes.

Trevillion l'imita. Lady Phoebe toucha discrètement la tartelette posée sur son assiette avant de s'en saisir et de mordre dedans. Le capitaine se fit la réflexion qu'elle avait développé une grande habileté pour contourner son handicap.

— M. Tate était bien l'héritier de son oncle, reprit-il. À la mort de Tate, c'est un cousin éloigné qui a profité de l'héritage, celui-ci rapportant une rente annuelle d'environ deux mille livres. Ce n'est pas une grande fortune, mais pas non plus une somme insignifiante. Toutefois, le cousin en question vivait dans les colonies d'Amérique. Il n'est rentré en Angleterre qu'il y a un an. Bien sûr, il aurait pu dépêcher des complices pour faire assassiner son cousin, mais cela semble tout de même assez peu probable.

— Je suis d'accord, acquiesça Kilbourne distraitement.

Mlle Goodfellow se passait la langue sur les lèvres pour en ôter quelques miettes de gâteau.

Trevillion se racla la gorge et enchaîna :

— En revanche, s'agissant de Smithers, le dernier membre du trio, j'ai trouvé des choses plus intéressantes.

Kilbourne le fixa d'un regard aigu.

— Quoi donc ?

— À l'inverse des autres, il avait des dettes, expliqua Trevillion. De grosses dettes. Contractées envers des gens peu recommandables : les patrons d'un tripot de Whitechapel.

— Ce serait le mobile ? demanda Kilbourne, le visage indéchiffrable.

— J'en doute, confessa Trevillion à contrecœur. Ses créanciers n'ont pas pu récupérer leurs fonds avec sa mort. En outre, tuer Smithers en même temps que les deux autres gentlemen aurait été

une décision mal avisée. Or si l'on doit reconnaître une chose, c'est que ces gredins sont très avisés en affaires.

Kilbourne serra les mâchoires et détourna le regard, cette fois, pas dans la direction de Mlle Goodfellow.

— Alors... vous n'avez rien.

— Pas tout à fait, milord, répondit Trevillion.

Kilbourne lui adressa un regard vide, comme s'il avait trop souvent succombé à l'espoir, par le passé, pour s'autoriser la moindre émotion.

— Votre oncle a lui aussi des dettes, milord, expliqua Trevillion. Envers votre grand-père, le comte. Et cela, depuis au moins dix ans. Si vous héritiez du titre, je pense qu'il se retrouverait dans une situation très délicate, car, bien sûr, il n'a pas un sou pour vous rembourser. En revanche, si vous étiez mort cette nuit-là, il aurait pris votre place dans la succession, et n'aurait plus eu à redouter la prison pour dettes.

Kilbourne ne cilla même pas, preuve qu'il était aussi intelligent que Trevillion le suspectait.

— Mais... je ne suis *pas*... mort. Apparemment, j'aurais été... drogué.

— Réfléchissez, reprit Trevillion à voix basse, car si ses soupçons étaient avérés, ils avaient désormais pour ennemi un homme très puissant. Si vous aviez été tué avec les autres, votre oncle aurait figuré sur la liste des suspects. En revanche, le fait de vous réveiller, après avoir été drogué, au milieu des cadavres de vos amis vous désignait comme le principal suspect. Vous risquiez la pendaison. Le scandale aurait bien sûr rejailli sur votre famille, mais au moins, votre oncle n'y aurait été pour rien. Et il aurait obtenu le même résultat que s'il vous avait assassiné : votre mort. Admettez, milord, que c'était un plan diaboliquement bien conçu.

— Pardonnez-moi... de ne pas... partager votre... enthousiasme, répliqua Kilbourne, pince-sans-rire. Si mon cousin, le comte de Brightmore... n'avait pas craint d'être soupçonné... je serais mort il y a quatre ans et il... ne m'aurait pas fait envoyer à Bedlam.

Et, après une pause, il ajouta :

— Je... je crois que j'aurais encore préféré la pendaison.

Trevillion, pour sa part, était reconnaissant à Brightmore ; le comte lui avait indirectement épargné la lourde responsabilité d'expédier un innocent à la potence.

— Mais... reprit Kilbourne, si votre théorie est vraie, pourquoi mon oncle... ne m'a-t-il pas fait assassiner... à Bedlam ?

— Sans doute pensait-il que vous péririez là-bas, milord ? Vous n'auriez pas été le premier.

Kilbourne hocha la tête et garda quelques instants le silence. Peut-être réfléchissait-il à tout cela — à moins qu'il ne laisse simplement reposer sa gorge.

— Mon grand-père... est mourant, dit-il tout à trac. C'est en tout cas ce que m'a annoncé ma sœur.

— Alors, votre oncle va de nouveau souhaiter votre mort, répliqua Trevillion. Il s'est livré à des investissements risqués, ces derniers temps. Ses dettes ont doublé en l'espace de seulement cinq mois.

Kilbourne fonça les sourcils.

— Je pense qu'il est aux abois, continua Trevillion, avant de demander abruptement : Où vous êtes-vous égratigné ainsi, milord ? Vous en avez partout.

Kilbourne porta la main à son visage.

— Hier... J'ai failli être écrasé par un arbre... que nous transplantions. Il y avait... un nouveau jardinier... Il a disparu depuis.

Trevillion sursauta.

— On a découvert votre cachette, milord. Si j'ai pu suivre votre sœur, les sbires de votre oncle en auront été tout aussi capables.

Kilbourne secoua vigoureusement la tête.

— C'était un accident.

— Vous n'y croyez pas vous-même ou vous ne m'auriez pas parlé de ce jardinier mystérieusement volatilisé, rétorqua Trevillion avec impatience.

Au même instant, une voix inconnue lança à la cantonade :

— Bonjour, la compagnie ! Quelqu'un pourrait-il me dire où se trouve M. Smith ?

Les deux hommes tournèrent la tête d'un même mouvement. Ils virent un jeune homme roux, d'environ vingt-cinq ans, s'approcher des dames.

— Bonté divine, marmonna Trevillion, qui comprit que leur tête-à-tête était terminé. Écoutez-moi bien, milord. Vous devez quitter le parc. Trouvez un autre endroit où vous cacher jusqu'à ce que nous puissions rassembler assez de preuves contre votre oncle.

Kilbourne fixait le théâtre des yeux. Il secoua la tête.

— Je ne peux pas.

Trevillion suivit la direction de son regard – et découvrit sans surprise que Kilbourne regardait Mlle Goodfellow, qui s'était levée pour accueillir le nouvel arrivant.

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne voulez pas ?

Kilbourne ne détourna pas les yeux, mais son expression se fit plus déterminée.

— Peu importe.

9

Le lendemain matin, Ariane se rendit au château. Le roi était assis sur un trône incrusté de pierreries. À son côté, la reine filait de la laine rouge au moyen d'un fuseau et d'une quenouille en bois. Le jeune homme choisi en même temps qu'Ariane s'inclina poliment devant le souverain, avant de se détourner. Ariane, en revanche, n'avait pas oublié l'injonction de sa mère. Elle fit la révérence au roi, puis à la reine, et demanda poliment à celle-ci si elle désirait qu'elle apporte quelque chose à son fils. Sans un mot, la reine tendit son fuseau à la jeune fille...

Lily croisa le regard de Caliban et sentit ses joues la brûler.

Caliban la regardait comme s'il la considérait déjà sienne, après seulement un baiser.

Elle détourna les yeux. Ce n'avait été qu'un baiser, et ils n'avaient pas eu l'occasion d'en parler depuis. La veille au soir, Maude s'était montrée très sarcastique, et tout à fait désapprobatrice. Et ce matin, Indio avait réclamé toute son attention. Puis lady Phoebe et le capitaine Trevillion étaient arrivés.

— Qui est-ce ? demanda lady Phoebe.

Elle avait tourné la tête en direction du jeune homme qui approchait. Daffodil avait fini de lui faire la fête et rejoignait maintenant son maître, qui avait quitté la table du thé pour jouer un peu à l'écart. Lily ne le voyait plus que de dos, mais elle le soupçonnait d'être penché sur une flaque de boue.

— Je l'ignore, répondit-elle, s'efforçant de masquer son irritation.

Dieu du ciel ! Les Folies Harte commençaient à ressembler à une foire de comté. Toutes sortes de visiteurs s'ingéniaient apparemment à s'y donner rendez-vous. Se souvenant, un peu tard, de ses bonnes manières, Lily rajouta :

— Milady.

Lady Phoebe sourit.

— À quoi ressemble-t-il ?

— C'est un jeune homme roux au visage très avenant, expliqua Lily. Il porte un costume marron foncé et un tricorne noir. Le gilet est d'une nuance plus claire et bordé d'un liseré pourpre. L'ensemble n'a rien de luxueux, mais est très bien coupé. Pour être franche, il est assez joli garçon.

— Oh, parfait ! murmura lady Phoebe, visiblement satisfaite.

Lily eut à peine le temps de jeter un coup d'œil amusé à lady Phoebe – elle paraissait littéralement enchantée – que le jeune homme s'arrêtait près d'elles.

— Bonjour, les salua-t-il avec un petit accent écossais en ôtant son chapeau. Je suis M. Malcolm MacLeish. À qui ai-je l'honneur ?

— Je suis Mlle Robin Goodfellow, répondit Lily en s'inclinant. Et voici lady Phoebe Batten.

— Sapristi ! s'exclama M. MacLeish en écarquillant ses yeux bleus avec un rien de théâtralité. Quel honneur, mesdames ! J'ai eu le privilège d'assister à une représentation de *Comme il vous plaira*, il y a de cela un ou deux ans. Vous étiez une Rosalinde parfaite, mademoiselle Goodfellow.

Lily s'inclina de nouveau en se retenant de rire.

— Merci, monsieur.

— Et, milady, reprit M. MacLeish qui s'était tourné vers lady Phoebe, je suis subjugué par votre présence.

— Vraiment, monsieur ? répliqua lady Phoebe, qui esquissa un sourire. Par ma seule présence ?

— Ou... oui, milady, bafouilla le jeune homme, se demandant de toute évidence si elle le taquinait ou pas.

Il jeta un bref coup d'œil à Lily, mais celle-ci décida de le laisser se sortir seul du trou qu'il avait lui-même creusé par excès d'enthousiasme.

— Votre beauté suffit à m'émerveiller, assura-t-il.

Lady Phoebe éclata de rire. De la part d'une autre femme, cela aurait pu passer pour une insulte ou, à tout le moins, une façon aimable de rembarrer le jeune homme. Mais, venant d'elle, c'était simplement un signe d'amusement.

Lily ne put s'empêcher de partager son hilarité. Le rire de lady Phoebe était décidément contagieux.

— Hélas, monsieur MacLeish, répondit cette dernière, s'efforçant de retrouver son sérieux, je me suis laissé dire que vous étiez vous-même très laid.

Le jeune homme tressaillit – il venait de comprendre. Mais, à son crédit, il se ressaisit très vite, et sans offenser l'intelligence de lady Phoebe.

— Permettez-moi de protester, milady. Je suis au contraire réputé, pour ma grande beauté. J'ai le teint d'un blanc pur, des dents parfaites, de magnifiques yeux bleus... et des cheveux couleur d'or.

Lady Phoebe secoua la tête.

— Ce n'est pas gentil de mentir à une aveugle, monsieur MacLeish. Je sais que vous êtes roux.

Le jeune homme porta la main à son cœur.

— Milady, vos paroles me blessent. Je vous assure que j'ai de nombreuses femmes à mes pieds.

— Et autre part ? répliqua-t-elle.

— Vous ne devriez pas taquiner ce garçon, milady, intervint le capitaine Trevillion, qui les rejoignait en boitant.

Caliban l'accompagnait. Lily nota qu'il semblait aux aguets. Il lui accorda un bref regard, quoique torride, avant de s'intéresser au nouvel arrivant.

Les paroles du capitaine avaient interrompu leur aimable flirt et refroidi l'atmosphère.

Lady Phoebe se raidit. Et M. MacLeish, avisant les pistolets du capitaine Trevillion, retrouva son sérieux.

— Qui êtes-vous, monsieur ?

Avant que Trevillion ait pu répondre, lady Phoebe s'en chargea :

— C'est le capitaine James Trevillion. Mon frère l'a désigné comme mon garde du corps, et il est enchaîné à moi comme un chien à un morceau de pâté.

— Je pense plutôt à vous comme à une tarte aux pommes, milady, murmura le capitaine Trevillion, avant de demander au jeune homme : Et vous êtes ?

— M. Malcolm MacLeish, répondit l'Écossais.

Lily était heureuse de voir qu'il n'était pas intimidé par les manières toutes militaires de l'ancien capitaine des dragons. Caliban lui avait expliqué que le capitaine Trevillion était une « vieille

connaissance », mais elle avait vu ce dernier se battre avec lui, et tout récemment, aussi restait-elle sur ses gardes.

— J'ai été engagé comme architecte par Sa Grâce le duc de Montgomery pour reconstruire les bâtiments des Folies Harte, expliqua M. MacLeish. Il m'a informé que je trouverais ici le paysagiste en charge du nouveau parc, un certain M. Smith.

Caliban hocha la tête.

— C'est moi.

Le visage de M. MacLeish s'éclaira.

— Je suis heureux de vous rencontrer, monsieur.

Il tendit la main. Caliban la contempla quelques instants, comme s'il s'agissait d'un objet étrange, avant de se reprendre et de la lui serrer.

— Je vous serais très reconnaissant de me faire visiter les lieux et de me préciser ce que vous avez vous-même prévu pour restaurer le parc, reprit MacLeish.

Le capitaine Trevillion étrécit les yeux et échangea un regard entendu avec Caliban.

Lily soupira. Elle commençait à être sérieusement lasse de ne pas savoir de quoi il retournait.

Et, apparemment, elle n'était pas la seule.

— Je vous demande pardon, intervint lady Phoebe, qui s'exprimait soudain comme la fille et la sœur d'un duc, mais je ne crois pas que vous m'ayez présentée à M. Smith, capitaine. Je vous avoue que je suis curieuse de faire la connaissance de l'homme que vous étiez si impatient de voir.

Lily comprit, à la façon dont le capitaine Trevillion s'était raidi, qu'il n'appréciait guère l'interruption de lady Phoebe, et elle se demanda pourquoi.

Il répondit toutefois poliment :

— Milady, permettez-moi de vous présenter M. ...

— Sam, lui vint en aide Caliban. Juste Sam Smith.

— M. Sam Smith, continua le capitaine Trevillion. Monsieur Smith, lady Phoebe Batten, la sœur du duc de Wakefield.

Lady Phoebe tendit une main impérieuse et Caliban n'eut d'autre choix que de s'en saisir. Se penchant pour la baiser, il murmura d'une voix cassée :

— Milady... je suis... enchanté... de faire votre connaissance.

Lady Phoebe inclina légèrement la tête de côté.

— Auriez-vous attrapé un rhume, monsieur Smith ?

— Non... milady... murmura-t-il, si doucement que Lily en éprouva un inhabituel pincement de jalousie. Je me suis récemment blessé... à la gorge... et par conséquent... ma voix.

Elle hocha la tête.

— Je vois.

Il voulut libérer sa main, mais elle la tenait fermement.

— Dites-moi, monsieur Smith, et sachant que c'est un péché mortel que de mentir à une aveugle, nous sommes-nous déjà rencontrés ?

Une curieuse expression passa furtivement sur les traits de Caliban. Lily n'en était pas certaine, mais cela ressemblait à de la tristesse.

— Non... milady. Nous ne nous sommes jamais... rencontrés.

— Ah ! fit-elle, le lâchant finalement. Dans ce cas, je me suis trompée.

Caliban reporta son attention sur MacLeish.

— Je vous montrerai... le jardin... avec plaisir, dit-il, et après une hésitation, il se tourna vers Lily : Je crois... que cela vous intéresse... également, madame ? Que diriez-vous... d'un tour... après

déjeuner ? Disons à 15 heures ?

Lily en eut presque le souffle coupé, mais elle parvint pourtant à répondre d'une voix relativement neutre :

— Je suis impatiente d'être à cet après-midi, monsieur Smith.

— Dans ce cas... si vous voulez bien... nous excuser, à présent ? dit-il. Par ici, monsieur MacLeish, ajouta-t-il avec un geste du bras.

— Lady Phoebe, mademoiselle Goodfellow, j'ai été ravi de vous rencontrer, déclara le jeune Écossais. J'espère que nos chemins se croiseront de nouveau.

— Moi aussi, répliqua lady Phoebe avec un sourire.

Lily esquissa une révérence.

M. MacLeish toucha son chapeau.

— Capitaine Trevillion. Ce fut un plaisir.

— Tout le plaisir fut pour moi, assura le militaire d'un ton un rien ironique.

Tandis que les deux hommes s'éloignaient, Caliban expliquant déjà à l'architecte ses projets pour le parc, Trevillion se tourna vers les dames.

— Si vous êtes prête, milady, je crois me rappeler que vous aviez une course « importante » à faire cet après-midi.

— Courir les boutiques est toujours important, capitaine, répliqua lady Phoebe le plus sérieusement du monde. Seulement, Mlle Goodfellow a été assez aimable pour consentir à me livrer le secret de ses tartelettes à la confiture. Je ne partirai donc pas avant de le connaître.

— Ah bon ? fit Trevillion, une note d'incrédulité dans la voix.

Lady Phoebe lui sourit.

— Mais oui, capitaine. Alors soyez gentil de nous laisser seules un instant, que nous puissions converser librement à ce sujet. Je suis sûre que l'endroit que vous aviez choisi pour vous entretenir avec M. Smith était suffisamment éloigné pour qu'on ne vous entende pas. Peut-être pourriez-vous y retourner.

Le capitaine Trevillion s'inclina avec raideur.

— Bien, milady.

Il s'éloigna en claudiquant et Lily eut pitié de lui. Il était si fier, et lady Phoebe le traitait parfois un peu trop durement.

Cette dernière se pencha soudain et s'enquit dans un murmure :

— Il est assez loin ?

Lily jeta un regard au militaire.

— Je crois, milady.

— Il faut en être sûre, chuchota lady Phoebe. Ce diable d'homme possède l'ouïe d'un... chien. Enfin, d'un animal qui a une ouïe exceptionnelle. C'est terriblement agaçant.

Lily se retint de sourire.

— Certainement, milady.

— Maintenant, dites-moi vite, avant que le capitaine ne revienne fourrer le nez dans mes affaires : à quoi ressemble M. Smith ?

Lily battit des paupières, prise de court. D'instinct, elle baissa à son tour la voix lorsqu'elle répondit :

— Il est très grand – plus d'un mètre quatre-vingts –, large d'épaules, avec de grandes mains. Ses yeux sont marron, ses cheveux châtain, et il les porte longs. Il n'est pas franchement séduisant.

Lady Phoebe plissa le front pensivement.

— A-t-il un signe distinctif ?

Lily haussa les épaules.

— Je ne vois pas. À moins que vous ne considériez un grand nez comme un signe distinctif ?

— Que savez-vous de lui ? Sa famille ? Ses amis ?

— Rien, avoua Lily avec un petit frisson d'inquiétude. Rien du tout.

— Ah, zut ! pesta lady Phoebe.

— Qu'y a-t-il ? s'alarma Lily. Qui pensez-vous qu'il soit ?

— Oh, je ne pense à personne en particulier ! Je suis simplement intriguée par tous ces mystères que fait le capitaine. Je jurerais qu'il ne cherche qu'à me contrarier. Il regarde dans notre direction ?

Lily jeta un coup d'œil au capitaine.

— Oui, milady.

— Évidemment, marmonna lady Phoebe. Eh bien, faites-lui signe de revenir. Merci, mademoiselle Goodfellow, pour ce précieux moment. J'espère que vous m'autoriserez à vous rendre de nouveau visite ?

— J'en serais très honorée, assura Lily, alors que le capitaine Trevillion les rejoignait.

— Si vous êtes prête, milady, dit-il.

— Je suis prête.

Le capitaine Trevillion plaça adroitement son bras sous sa main dès qu'elle fut levée.

— Je vous dis moi aussi au revoir, mademoiselle Goodfellow.

Lily lui rendit son salut et les regarda s'éloigner dans l'allée.

Un mauvais pressentiment la tenaillait. Pour qui lady Phoebe avait-elle pris Caliban ? Car, malgré ses dénégations, Lily était persuadée qu'elle avait en tête quelqu'un de précis lorsqu'elle l'avait interrogée sur lui.

Elle baissa les yeux sur les reliefs du thé. La question qui se posait à présent était la suivante : à quel point était-il dangereux pour elle de se rapprocher de Caliban alors qu'elle ignorait toujours qui il était ?

En dépit de la fureur prévisible de Makepeace, MacLeish n'était pas un mauvais choix, songea Apollon, un peu plus tard ce jour-là – même si l'Écossais était très jeune pour avoir la responsabilité de rebâtir seul les bâtiments des Folies Harte. En tout cas, il semblait s'y connaître en architecture. La preuve ne se confirmerait certes que lorsqu'il leur montrerait ses plans pour le nouveau théâtre et les autres constructions que le duc voulait voir dans le parc. D'ici là, Apollon décida d'accorder à MacLeish le bénéfice du doute.

Pour l'heure, alors qu'il se rendait à son rendez-vous avec Lily, il se surprit à hâter le pas. Il était pressé de revoir la jeune femme – cette fois, sans visiteurs impromptus et, si possible, sans son garnement de fils et sans sa servante au regard désapprobateur. Il avait oublié, durant son séjour à Bedlam, le bonheur qu'il y avait à simplement passer un moment avec une jolie femme. À la taquiner, à badiner avec elle et, oui, à lui voler un baiser.

Il ignorait ce qu'elle avait pensé de celui qu'ils avaient échangé, et si elle le laisserait l'embrasser de nouveau, mais il était déterminé à essayer. Il avait perdu bien trop de temps pour tergiverser. Il avait passé quatre années enfermé, à survivre à peine, pendant que d'autres trouvaient l'amour, voire même fondaient une famille.

Il voulait recommencer à vivre.

Alors qu'il approchait du théâtre, il entendit des éclats de voix... puis un homme qui criait.

Il se mit à courir.

Jaillissant des sous-bois, il découvrit un homme mince, en costume pourpre et perruque blanche, qui se tenait tout près de Lily, la dominant de toute sa hauteur. La jeune femme portait un châle sur sa robe rouge comme si elle s'était préparée pour leur promenade dans le parc.

— ... t'ai dit que j'en avais un besoin *urgent*, postillonnait l'homme à la face de Lily. Tu n'arriveras jamais à la vendre par toi-même, alors n'essaie même pas.

— Il s'agit de *mon* travail, Edwin, répliqua courageusement la jeune femme, mais sa voix trahissait une appréhension qui fit voir rouge à Apollon.

— Qui... êtes-vous ? lança-t-il en fonçant sur le couple, les poings serrés.

L'homme fit volte-face et cligna des yeux. Il n'avait manifestement pas entendu Apollon s'approcher.

— Qui suis-je ? Et vous... qui êtes-vous, grande brute ? répliqua-t-il, mimant, pour la railler, l'élocution laborieuse d'Apollon.

Celui-ci ne songea même pas à s'en offusquer. Il avait enduré bien pire que des moqueries, à Bedlam. En revanche, la soudaine pâleur de Lily quand elle l'avait vu arriver ne lui plaisait pas du tout.

— Caliban, je vous en prie, l'implora-t-elle. Pourriez-vous revenir un peu plus tard ? Disons, dans une demi-heure ?

Elle parlait d'une voix trop basse, trop contrôlée, comme si elle redoutait de mettre l'inconnu hors de lui. Et qu'elle en redoutait les conséquences.

— Tu connais ce... ce lourdaud ? cracha l'homme, avant d'éclater d'un rire cruel. Franchement, Lily, tu recrutes tes amants n'importe où, désormais. D'ici peu, tu soulèveras tes jupes devant un vulgaire paysan, à en juger par...

La fin de sa tirade se termina par un cri étranglé, Apollon lui ayant décoché un revers de la main qui l'envoya à terre.

— Non, ne lui faites pas de mal ! cria Lily.

Apollon détestait l'idée qu'elle puisse tenir à ce goujat.

— Je n'en ai pas... l'intention, assura-t-il en jetant un regard à l'autre canaille, toujours assise sur le sol. Mais je ne resterai... pas non plus... les bras croisés... pendant qu'il vous insulte.

Sur ce, il se pencha pour charger l'homme en travers de son épaule tel un vulgaire sac de farine.

— Attendez-moi ici, lança-t-il à Lily.

L'homme éructa bizarrement et Apollon craignit qu'il ne vide le contenu de son estomac sur ses vêtements. Il y tenait d'autant moins qu'il s'était lavé et avait changé de chemise avant de venir retrouver Lily.

Il tourna les talons et se dirigea vers l'embarcadère.

— Caliban !

Il ignora l'appel de la jeune femme. Il se moquait de savoir qui était ce type ; l'essentiel était qu'il n'approche plus ni Lily ni Indio.

— Reposez-moi... ordonna l'homme, qui dut reprendre sa respiration avant d'ajouter : savez-vous seulement qui je suis ?

— Non.

— J'aurai votre tête, répliqua l'autre, qui essayait de lui donner des coups de pied.

Apollon se décida à le reposer par terre. Ou plutôt à le faire glisser de son épaule si bien qu'il s'affala sur le sol. De toute façon, ils étaient suffisamment loin du théâtre, à présent.

L'inconnu était blanc de rage. Sa perruque avait glissé, révélant des cheveux noirs, coupés court.

— Je connais du monde, glapit-il. Des gens qui pourraient vous infliger une belle correction.

— Je... n'en doute pas, ironisa Apollon, qui savait que les menaces ne coûtaient pas cher.

Se penchant sur le dandy, l'air mauvais, il articula :

— Ne revenez pas... tant que vous ne serez... pas capable... de lui parler poliment.

Il évita aisément le coup de pied dans l'entrejambe que l'autre tenta de lui décocher, puis tourna les talons et rebroussa chemin. Après tout, Lily n'avait pas paru très contente de le voir partir.

Son retour ne parut toutefois pas lui faire davantage plaisir. Elle se trouvait toujours devant le théâtre, à faire les cent pas. Elle se précipita vers lui dès qu'il apparut.

— Que lui avez-vous fait ?

Il haussa les épaules.

— Je l'ai laissé... choir par terre... comme l'ordure qu'il est.

Sa gorge le brûlait, mais il l'ignora.

— Oh ! fit-elle.

Elle sembla se calmer un peu, avant de repartir à la charge :

— Vous n'auriez pas dû vous en mêler. Cela ne vous regardait pas.

Ce n'était pas ainsi qu'Apollon avait espéré passer son après-midi.

— Peut-être... voulais-je que cela... me regarde, risqua-t-il en s'approchant d'elle prudemment.

— C'est juste que... commença-t-elle avant d'agiter la main d'un geste impuissant. C'est impossible. C'est...

Apollon haussa un sourcil.

— Le père d'Indio ?

— *Quoi ?* s'exclama-t-elle, stupéfaite. Non ! D'où vous est venue une idée pareille ? Edwin est mon frère.

— Ah.

L'étau qui lui serrait la poitrine depuis que la jeune femme avait pris la défense du dandy commença de se desserrer. La famille, c'était une autre histoire. On ne choisissait pas sa famille.

— Alors... il devrait parler... à sa sœur plus... poliment.

Lily plissa le nez d'une manière adorable.

— Il n'était pas lui-même. Il a perdu beaucoup d'argent, et cela lui cause du souci.

Apollon lui prit la main et la tira doucement pour l'entraîner à sa suite dans l'une des allées du parc – loin de l'embarcadère, où il avait abandonné Edwin.

— Je vois. Et c'est... votre faute ?

— Non, bien sûr que non.

Elle se renfrogna, mais se laissa guider par Apollon, qui considéra cela comme une victoire.

— En revanche, il gagne de l'argent avec mes pièces, ajouta-t-elle.

— Comment cela ?

— Eh bien, il se trouve qu'elles sont publiées sous son nom.

Elle ne semblait pas avoir remarqué qu'il lui tenait toujours la main et il ne jugea pas utile d'attirer son attention sur ce fait. Il aimait sentir ses doigts graciles contre sa paume.

— Et il est plus à même que moi de les vendre, précisa-t-elle.

— Pourquoi ?

Elle donna un coup de pied dans un caillou.

— Edwin connaît plus de monde. Il a de meilleures relations, de meilleurs amis.

Elle exhala un soupir de frustration.

— Il est plus efficace, voilà tout.

Apollon garda le silence, mais il ne comprenait pas. En quoi de « meilleures relations » facilitaient la publication d'une pièce de théâtre ?

— Mon père était factotum, reprit-elle d'une toute petite voix, comme si elle avait honte. Il travaillait dans le théâtre où ma mère se produisait. Son métier consistait à porter les costumes, les accessoires et tout ce qui devait être déplacé d'un endroit à un autre. Enfin, vous savez ce qu'est un homme à tout faire.

Pour toute réponse, Apollon lui étreignit doucement la main.

La jeune femme arracha une petite branche à un arbuste en passant.

— Le père d'Edwin était lord. Enfin, le fils d'un lord, ce qui, comparé à un homme à tout faire, est plus ou moins la même chose. Ma mère m'a raconté que mon père ne savait même pas lire son propre nom. Par contre, c'était un très bel homme. Ceci devait compenser cela, je suppose.

— Vous... commença Apollon, avant de grimacer de douleur. Vous n'avez pas connu... votre père ?

Elle secoua la tête, et lui adressa un regard contrit.

— Maman a eu beaucoup d'amants, je le crains. Elle ne les gardait jamais très longtemps. Quoi qu'il en soit, Edwin m'est très utile. Il se charge de vendre mes pièces, garde un peu d'argent pour lui et me donne le reste.

— Combien ?

— Comment cela ?

— C'est vous, qui écrivez les pièces – et elles sont... excellentes, si je me fie... à ce que j'ai lu. Votre frère... se contente de les vendre. Combien... prend-il pour se donner... tant de peine ?

Elle se raidit et voulut libérer sa main. Apollon ne la lâcha pas.

Le regard lançant des éclairs, elle répliqua :

— Je ne pense pas que cela vous regarde.

Il s'immobilisa et lui fit face. Ils étaient tout près de l'étang et de l'endroit où le chêne était tombé. Après inspection, Apollon avait découvert que la branche maîtresse s'était brisée au cours de la chute. Il avait commandé un nouvel arbre, mais celui-ci n'était pas encore arrivé.

— Combien ?

La jeune femme soutint son regard quelques instants, par pur défi. Les rayons du soleil, qui plongeait déjà vers l'horizon, faisaient comme un halo scintillant autour de son visage.

Elle finit par baisser les yeux.

— Vingt-cinq pour cent.

— Vingt-cinq pour cent, répéta Apollon d'une voix neutre, alors même qu'il était horrifié. Sait-il que vous... n'avez pas d'engagements... en ce moment ?

— Oui. Et c'est en partie pour cela que nous nous disputons. Je voulais qu'il ne prenne que vingt pour cent. Mais Edwin est toujours très pragmatique dès qu'il s'agit d'argent.

Dès qu'il s'agissait de son argent à *lui*, devinait Apollon.

— Comment savez-vous s'il vous donne... le bon... montant ?

Elle releva les yeux, surprise.

— Edwin ne me mentirait pas, assura-t-elle en prenant l'une de ses mains entre les siennes. Il... eh bien, maman abusait du gin, voyez-vous, et quand je suis née, elle n'était plus très demandée. Ni sur scène ni par les hommes. C'était devenu assez dur pour elle.

Elle baissa de nouveau les yeux.

— Très dur, même. Plus tard, Maude est arrivée. Mais quand j'étais toute petite, je ne pouvais compter que sur Edwin. Il veillait à ce que j'aie toujours un endroit pour dormir – nous déménagions

souvent, d'un théâtre à un autre, d'un meublé à un autre. Il s'assurait aussi que j'aie de quoi manger et me vêtir. C'est lui qui m'a appris à lire et à écrire. Je lui dois tout. Vraiment tout.

— Sans doute, acquiesça Apollon. Mais... Indio ?

— Quoi Indio ? dit-elle en plissant le front.

— Lui aussi a... besoin de nourriture... de vêtement... et d'un endroit pour dormir, n'est-ce pas ? Elle hocha la tête.

— Mais comment aura-t-il... tout cela, si vous laissez... votre frère... vous dépouiller ?

— Je... commença-t-elle avant de se mordre la lèvre, je ne veux pas lui causer de tort. Je sais qu'Edwin peut se montrer égoïste et cruel, mais c'est mon *frère*. Et je l'aime.

— Je comprends, répliqua-t-il.

Et, portant la main de la jeune femme à ses lèvres, il embrassa chacun de ses doigts, l'un après l'autre.

Quand il releva les yeux, elle le regardait avec une sorte d'émerveillement.

— Je ne sais rien de vous, murmura-t-elle. Je vous ai d'abord pris pour un simple d'esprit. Puis j'ai découvert que vous étiez muet. Maintenant, vous *pouvez* parler, mais vous ne parlez *pas* pour autant.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et lui effleura la joue de ses lèvres en une caresse plus intime qu'un baiser sur la bouche.

— Je ne sais rien de vous, répéta-t-elle. Mais j'aimerais qu'il en soit autrement. Pouvez-vous m'en dire un peu ?

Apollon ferma les yeux. Il avait l'impression de jouer avec le feu.

— Que désirez-vous savoir ? articula-t-il.

10

Le jeune homme s'appelait Thésée. Ariane et lui furent conduits jusqu'au labyrinthe et poussés à l'intérieur. Thésée se tourna alors vers Ariane. Quand il vit qu'elle avait emporté le fuseau avec elle, il eut un rire méprisant. « Tu n'en auras pas l'usage ici. Contente-toi de rester derrière moi et laisse-moi tuer le monstre. » Sur ces mots, il dégaina un glaive qu'il avait caché dans sa tunique et, obliquant sur la droite, il disparut dans le labyrinthe...

Que désirait-elle savoir ? C'était très simple : Lily voulait connaître la véritable identité de Caliban – un nom, une histoire personnelle, quelque chose qui lui permettrait de le situer dans le monde où elle vivait.

Mais elle devinait qu'il ne pourrait pas répondre à cela. Aussi préféra-t-elle commencer par une requête plus simple.

— Avez-vous une famille ?

Le soleil s'apprêtait à se coucher, et malgré l'odeur persistante de brûlé, le parc demeurait un endroit magique.

Caliban hocha la tête.

— J'ai... une sœur.

Lily lui sourit. Elle était soulagée qu'il n'ait pas éludé sa question.

— Plus jeune, ou plus âgée que vous ?

— Exactement... le même âge... que moi.

— Une sœur jumelle ! s'exclama Lily. Comment s'appelle-t-elle ?

Il secoua doucement la tête, mais elle ne fut pas trop déçue par sa rebuffade car il s'était ouvert à elle, si peu que ce soit, et cela seul comptait.

— Très bien. Vous l'aimez ?

— Beaucoup, répondit-il, et il marqua une pause comme s'il cherchait ses mots avant d'ajouter : C'est l'être... qui m'est le plus précieux... au monde.

— C'est adorable, souffla-t-elle.

Il esquissa un sourire.

— Vous me donnez l'impression d'être... redevenu... un petit garçon.

— Ce n'était pas mon intention. Je crois sincèrement que la famille, les proches, sont très importants dans la vie. Je ne pourrais pas aimer un homme qui n'accorde aucune attention aux autres.

— Et... vous... m'aimez ?

Elle agita le doigt.

— Je ne tombe pas aussi facilement dans les pièges ! Dites-moi plutôt si vous êtes né à Londres ? fit-elle en se remettant à marcher.

— Non.

— Dans une ville ?

— Non.

Elle fit la moue.

— En Angleterre ?

— Oui. Je suis... anglais. Je suis né... à la campagne.

— Au nord ou au sud de Londres ?

— Au sud.

— Près de la côte ?

— Non. Il y avait des champs. Des fermes. Et un étang où ma sœur et moi... avons appris à nager.

— Et vous aviez des parents ?

Elle avait baissé les yeux et s'absorba dans la contemplation de l'allée. La plupart des gens grandissaient avec un père et une mère – sauf *elle*, apparemment.

— Oui. Mais... tous deux sont morts... à présent.

— Je suis désolée.

Il haussa les épaules.

— Formiez-vous une famille très unie ? Avez-vous eu une enfance heureuse, avec un père qui ramenait de l'argent et une mère qui reprisait vos chaussettes ?

— Pas... précisément. Mon enfance ne fut pas... malheureuse... loin de là, mais ma mère... était souvent malade, et mon père...

Il inspira un grand coup avant d'exhaler dans un soupir :

— Mon père était... fou.

Lily s'arrêta net. Ou du moins essaya, car il tira sur sa main pour l'obliger à continuer leur déambulation.

— Ce n'était pas... aussi terrible... qu'il y paraît... reprit-il. Notre père... ne se montrait... pas violent... avec nous. Mais c'était... un grand nerveux. Parfois... il lui arrivait de rester éveillé... plusieurs jours de suite, à planifier toutes sortes de projets... qui tous tombaient à l'eau. D'autres fois... il disparaissait pendant une semaine... ou plus... et nous ne savions jamais quand il rentrerait... ni s'il rentrerait. Finalement, il réapparaissait... épuisé, et les poches vides. Il dormait alors une journée entière et restait plusieurs jours... au lit... y prenant même ses repas.

Il haussa les épaules.

— Quand j'étais petit, je croyais... que tous les enfants avaient des pères... comme le mien.

Lily n'avait rien à répondre à cela. Ils poursuivirent leur promenade en silence tandis que le soleil couchant déployait sur le ciel ses nuances de rouge, d'or et d'orange.

— Votre sœur est-elle toujours vivante ? finit par demander Lily, presque distraitement.

— Oh, oui !

— Et vous la voyez ?

Elle lui glissa un regard de biais mais il se contenta de secouer la tête en souriant.

Zut.

— Avez-vous d'autres parents ? Des tantes, des oncles, des cousins... que sais-je ? Vous êtes issu d'une grande famille ?

— Non... pas très grande... mais j'ai quelques parents. Je ne les connais pas très bien, cependant. La... folie de mon père... l'a écarté de son propre père... et le reste de la famille a suivi... enfin, je suppose que c'est ce qui s'est passé... En fait, je ne sais pas. Je... ne les voyais jamais quand j'étais enfant.

— Et devenu adulte, avez-vous essayé de leur parler ?

Il lui étreignit la main, si furtivement qu'elle n'aurait su dire si c'était en réaction à sa question.

— Non.

Lily retint un soupir, puis essaya une autre tactique.

— Comment avez-vous connu M. Harte ?

Il rit.

— J'ai rencontré Mak... *Harte*, dans une taverne... il y a de cela plusieurs années.

Cette fois, Lily s'arrêta et l'obligea à en faire autant.

— Quel nom avez-vous failli prononcer ? *Mak*... quelque chose. C'est son prénom ?

Il paraissait tout contrit.

— Il... il me tuera.

— *Quoi ?*

— C'est... un grand secret.

— Dites-le-moi, s'il vous plaît.

Elle crut qu'il ne répondrait pas. Mais, finalement, il l'attira à lui et il lui pressa les mains contre la poitrine, au niveau du cœur.

— Pouvez-vous me promettre... de ne jamais... le répéter ?

— Je vous le promets.

Il se pencha et lui murmura à l'oreille :

— Harte n'est pas son vrai nom. Il s'appelle Asa Makepeace.

Lily sursauta, et s'écarta, bouche bée.

— *Quoi ?*

— C'est la vérité, assura-t-il.

— Mais pourquoi a-t-il changé de nom ?

— Pour la même raison... je suppose... que vous, fit-il en lui tapotant le bout du nez, avez changé... le vôtre.

— Stump ne sonnait pas bien pour la scène. Il me fallait un nom plus joyeux.

— Bon... alors, peut-être pas tout à fait... pour la même raison, concéda-t-il. J'ai cru comprendre... que sa famille... désapprouvait qu'il se soit lancé dans le théâtre.

— Voilà qui ne m'étonne guère, commenta Lily. Les familles sont parfois insupportables.

— Ah bon ? dit-il, avant de s'emparer de ses lèvres.

Sa bouche se mouvait sur la sienne avec une exquise lenteur. Sa langue franchit le barrage de ses lèvres, divinement douces. Il lui avait saisi le menton entre le pouce et l'index pour lui immobiliser le visage et la soumettre à son bon plaisir.

— Lily... souffla-t-il. Lily.

Jamais son prénom n'avait paru plus beau à Lily qu'en cet instant, prononcé par la voix si rauque et en même temps si tendre de Caliban.

La jeune femme se hissa sur la pointe des pieds pour lui entourer les épaules des bras. Elle s'efforça de se presser contre lui, et laissa échapper un gémissement contrarié comme elle n'y parvenait pas. Alors il se pencha, la prit par la taille, et la souleva aussi facilement que s'il s'agissait du bateau d'Indio. Il la cala contre son torse afin que son visage se retrouve à la même hauteur que le sien, facilitant leur baiser. Une telle force aurait dû effrayer Lily.

Or elle ne fit qu'accroître son excitation.

Sa poitrine s'écrasait contre le torse puissant de Caliban, le haut de ses seins frottait sur la laine de son gilet, et elle voulait... elle voulait...

Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas été avec un homme. L'émotion, la chaleur entre leurs deux corps, la grisaient au point de lui couper le souffle. Et soudain elle s'affola de sentir qu'elle perdait tout contrôle d'elle-même.

— Attendez, souffla-t-elle, rompant leur étreinte et plaquant la main sur le torse de Caliban. Je...

Il lui lécha paresseusement la commissure des lèvres. Il ne demandait rien, n'exigeait rien, se contentait de la séduire, ce qui, en l'occurrence, était bien plus dangereux. Lily ne put retenir un gémissement avant de se ressaisir tout à fait.

— Reposez-moi sur le sol, dit-elle d'une voix qu'elle espérait impérieuse.

— Vous êtes sûre ? s'amusa-t-il.

Ses pommettes étaient empourprées et son regard brillait d'un feu sensuel.

En était-elle sûre ?

— Oui, répondit-elle avec une conviction en partie feinte.

Caliban soupira et la laissa glisser lentement le long de son torse.

— Euh... merci, dit-elle.

Elle s'efforça de retrouver un semblant de dignité, échoua probablement, et lissa ses jupes en évitant de le regarder, avant de reprendre :

— Nous devrions rentrer. J'ai envoyé Maude et Indio chercher des tourtes à la viande pour le dîner et ils sont sans doute de retour. Vous êtes invité, bien sûr.

— Je serais très honoré... d'accepter, répondit-il aussi cérémonieusement que si elle était la reine en personne.

Lily s'apprêtait à rebrousser chemin quand elle s'aperçut qu'ils se trouvaient dans une partie du parc qu'elle ne connaissait pas.

— Où sommes-nous ?

— Au cœur, dit-il d'une voix rugueuse. Au cœur même... de mon futur jardin. Au centre du labyrinthe.

Elle frissonna. Cet endroit ne lui semblait pas différent du reste du parc, mais le cœur d'un jardin pouvait sans doute, à l'instar de celui des humains, se camoufler.

— Je ne vois rien, avoua-t-elle.

Caliban la fit pivoter et lui plaqua le dos contre son torse afin qu'elle regarde dans la même direction que lui.

— Ici, sous vos pieds, se dressera une... folie quelconque. Une fontaine... une petite cascade... ou une statue. Autour, des bancs accueilleront les amoureux... qui pourront s'embrasser. L'entrée sera là, fit-il en indiquant la droite, et le labyrinthe... s'enroulera tout autour de nous... comme une étreinte de verdure.

Lily tourna avec lui tandis qu'il traçait du bras les circonvolutions de son labyrinthe imaginaire.

— Vous y croyez tellement, murmura-t-elle.

Elle le sentit hausser les épaules.

— Tout est déjà là... attendant la bonne personne... pour le ramener à la vie. Un labyrinthe... est éternel.

Lily frissonna de nouveau. Se libérant, elle pivota pour lui faire face et lui sourit.

— Indio doit attendre le dîner avec impatience.

Caliban hochla la tête, mais ne lui rendit pas son sourire.

— Je m'en doute.

— Je n'arrive pas à comprendre comment vous pouvez voir autant de choses dans ce qui n'est pour l'instant qu'un champ de ruines, dit-elle, alors qu'ils reprenaient la direction du théâtre.

Elle prenait garde de ne pas le frôler, car elle avait peur qu'une étincelle ne jaillisse au moindre contact. Elle était tendue, à fleur de peau, incroyablement consciente de chacun des mouvements de Caliban.

— Je les vois en esprit. Dans ma tête, le jardin est achevé... et magnifique. Il suffira de planter et de déplacer... pour révéler les trésors... qu'il recèle déjà.

Glissant à la jeune femme un regard empreint de tendresse, il ajouta :

— Vous savez, il n'y a vraiment rien... de mystérieux là-dedans.

Lily eut l'intuition qu'il ne parlait pas seulement du parc.

Il toussa un peu rudement.

— Comment va votre gorge ? s'inquiéta-t-elle aussitôt.

— Elle est douloureuse. Mais c'était prévisible... après avoir passé tant de temps sans fonctionner.

— Je suis très contente que vous puissiez parler de nouveau.

Il lui sourit et la conversation s'arrêta là : ils étaient arrivés au théâtre.

Daffodil accourut à leur rencontre, suivie de près par Indio qui les informa que Maude avait acheté deux grandes tourtes et qu'ils devaient se laver tout de suite les mains s'ils voulaient les manger chaudes.

Lily et Caliban s'exécutèrent. Ils se lavèrent les mains à la barrique d'eau près de la porte.

— Tu sais, maman, dit Indio, alors qu'ils prenaient place autour de la table, le passeur n'avait plus que *deux* dents dans la bouche, et pourtant il pouvait cracher très loin.

Et il se mit en devoir de narrer en détail le talent peu ragoûtant du passeur.

Caliban manifesta l'intérêt qui convenait au sujet et Lily se réjouit de la complicité qui liait les deux représentants de la gent masculine. Même Maude baissa un peu la garde le temps de donner son sentiment sur la longueur des crachats et le nombre moyen de dents que comptabilisaient les passeurs de la Tamise.

Lily en avait presque oublié sa nervosité. Mais celle-ci réapparut aussitôt le repas terminé, quand Maude entreprit de débarrasser la table avec l'aide d'Indio.

Caliban entraîna la jeune femme dehors et referma la porte derrière eux.

— Vous voyez ? dit-il, pointant du doigt l'étoile polaire. Dans un an... deux tout au plus... vous ne pourrez plus voir les étoiles dans le jardin. Les lampions... et la lumière des feux d'artifice les renverront à leur obscurité.

— Alors j'ai intérêt à chérir la sauvagerie des lieux pendant qu'il en est encore temps ? s'amusa Lily.

— Peut-être, murmura-t-il en l'attirant à lui. Vous pourriez aussi simplement profiter de l'instant... Après tout... la plupart des Londoniens ne bénéficient pas... de cette vision du ciel nocturne. Elle n'est que pour nous deux.

— Comme si nous avions un monde à nous.

Il sourit, juste avant de l'embrasser, et Lily sut qu'il ressentait la même chose qu'elle. Ils étaient séparés du monde. Adam et Eve, dans un jardin qui n'était pas tout à fait celui d'Éden.

Puis elle ne pensa plus à rien, laissa le baiser de Caliban la consumer tout entière sous la voûte étoilée.

Quand il s'écarta finalement, elle ressentit un vertige, perdit presque l'équilibre, comme si la terre s'était légèrement inclinée sur son axe.

Caliban recula lentement dans l'ombre.

— Demain... j'aimerais vous montrer... mon île secrète. Au milieu de l'étang.

— Si vous voulez, répondit-elle d'une voix chevrotante qui trahissait son émotion.
La dernière chose qu'elle entendit avant qu'il ne soit avalé par l'obscurité fut son rire.

L'aube n'était pas encore levée quand Apollon se réveilla, le lendemain matin, mais il sut tout de suite qu'il était déjà trop tard.

Des gens arpentaient le jardin.

— Il a parlé du kiosque à musique, lança une voix masculine.

Un oiseau, dérangé dans son sommeil, lança un trille mécontent avant de s'envoler.

Un homme poussa un juron.

Ils se rapprochaient dangereusement.

Apollon se leva de sa paillasse, se félicitant d'avoir eu la bonne idée de dormir tout habillé. Il attrapa ses chaussures et son couteau. Sa « chambre » n'avait en guise de porte que la toile goudronnée qu'il avait accrochée pour se protéger du vent et de la pluie. Il se faufila discrètement dehors, pieds nus, et longea le kiosque.

Il distingua un groupe d'hommes dans la lumière gris-rose du petit matin. Ils venaient dans sa direction.

Des soldats. Veste rouge et baïonnette au fusil.

Le souffle court, Apollon s'obligea à refouler la vague de panique qui le submergeait.

Il pivota sur sa droite... et découvrit un autre soldat – un gamin dont les yeux bleus étaient écarquillés de frayeur.

Ce dernier pointa sa baïonnette dans sa direction. En réponse, Apollon balança vivement son bras armé du couteau en une feinte habile.

Affolé, son adversaire cria et recula en titubant.

— Par ici ! hurla quelqu'un.

— Regardez ! lança un autre. C'est lui ! C'est l'assassin !

Non. Non. Non.

Apollon ne voulait pas retourner à Bedlam. Jamais. Il préférait se trancher lui-même la gorge.

Alors il prit ses jambes à son cou.

Il courut à perdre haleine à travers le jardin calciné qu'il avait rêvé de ressusciter, comme s'il avait une armée de démons à ses trousses.

11

Ariane regarda pensivement Thésée disparaître. Puis, dévidant la laine rouge enroulée autour du fuseau de la reine, elle tourna à gauche et s'enfonça à son tour dans le labyrinthe. Ce dernier était froid et silencieux. Ses murs étaient faits de vieilles pierres usées, car la légende racontait qu'il se dressait sur l'île bien avant que les hommes ne la découvrent. Le vent n'y soufflait pas. Aucun oiseau n'y chantait. Comme si tout avait plongé dans le sommeil sous l'effet d'un étrange sortilège...

Des coups frappés à la porte du théâtre réveillèrent Lily en sursaut. Elle s'assit dans son lit, regarda autour d'elle, tandis que Daffodil aboyait comme une folle.

Secouant la tête pour s'ébrouer, la jeune femme se leva, attrapa son châle et sortit de la chambre en criant :

— Qui est là ?

Elle s'attendait plus ou moins à entendre Edwin – bien qu'il se levât rarement avant midi –, mais ce fut une tout autre voix qui lui répondit :

— Ouvrez, au nom du roi !

Lily s'immobilisa, interdite, et fixa la porte d'un regard incrédule.

Comme les coups redoublaient, Daffodil se remit à aboyer frénétiquement.

Lily jeta un regard à Maude, qui s'était levée, elle aussi, et se tenait près d'Indio, une main rassurante posée sur l'épaule de ce dernier, qui semblait à la fois excité et un peu effrayé.

— Attrape la chienne et tiens-la, ordonna Lily à Maude. Il ne faudrait pas qu'elle morde un soldat. Puis elle alla à la porte, qu'elle ouvrit en affichant son plus charmant sourire.

— Oui ?

Elle découvrit un officier en uniforme. Il avait les traits tirés, le menton ombré d'une barbe naissante, et parut surpris de la voir.

— Un homme s'est-il réfugié chez vous ? demanda-t-il. Un homme très costaud.

Dieu tout-puissant ! Ils en avaient après Caliban. Lily pria le ciel pour qu'Indio ne se montre pas trop bavard.

— Non, répondit-elle d'une voix douce. Nous dormions jusqu'à ce que vous veniez nous réveiller, major.

L'homme rougit.

— Je ne suis que sergent, madame. Le sergent Green. Nous recherchons cet homme et nous avons besoin de fouiller votre... euh... maison.

Lily ouvrit grand la porte.

— C'est un théâtre, sergent Green. Et les soldats du roi ont bien sûr ma permission pour l'inspecter.

Le sergent hocha brièvement la tête, et aussitôt trois soldats s'engouffrèrent à l'intérieur, souillant

de boue le plancher lessivé par Maude.

La vieille femme pinça les lèvres, mais s'abstint de tout commentaire.

— Puis-je vous offrir du thé, sergent ? s'enquit Lily.

— C'est très aimable à vous, madame, mais j'ai peur que nous manquions de temps, répliqua le sergent Green.

Ses hommes en étaient en train de fouiller la chambre, allant même jusqu'à retourner la literie.

— Quelqu'un d'autre habite-t-il dans ce... euh... théâtre ? reprit Green.

— Non. Juste ma servante, mon fils et moi, répondit Lily.

Daffodil choisit ce moment pour grogner après le sergent et tenter de s'échapper des bras de Maude.

— Bien, fit le militaire, qui jeta un coup d'œil agacé à la chienne. Et vous êtes... ?

— Mlle Robin Goodfellow, répondit Lily avec modestie.

L'un des soldats trébucha.

— La comédienne ? dit le sergent Green, l'air impressionné.

— Vous avez entendu parler de moi, sergent ? demanda Lily en ouvrant de grands yeux, la main pressée sur la poitrine. Comme c'est flatteur.

— Je vous ai vue dans cette pièce où vous portiez...

Le sergent s'empourpra de nouveau, et lâcha dans un souffle :

— ... *un pantalon*. Vous étiez grandiose, madame. Grandiose.

— Oh, merci ! murmura Lily, feignant d'être confuse. Pourriez-vous me dire qui vos hommes recherchent exactement ?

— Un repris de justice. C'est un homme très dangereux. Y a-t-il d'autres pièces dans le théâtre, madame ?

— Pas vraiment. Les coulisses sont encore en partie debout et ont été étayées pour des raisons de sécurité.

Naturellement, le sergent envoya deux de ses hommes fureter là-bas. Le troisième fouilla le coffre de Maude, ce qui n'avait aucun sens ; celui-ci était trop petit pour contenir une personne de taille normale, alors Caliban...

Lily luttait pour garder son calme alors même que son esprit battait la campagne. D'autres soldats avaient-ils investi le parc ou n'y avait-il que ces quatre-là ? Existait-il un moyen d'avertir Caliban de leur présence ?

Cela dit, il devait probablement être déjà au courant de leur présence, car les soldats n'étaient pas discrets.

Au bout de quelques minutes, un fracas et des bordées de jurons leur parvinrent. Les deux soldats dépêchés dans la partie étayée du théâtre réapparurent couverts de suie et de poussière. L'un des deux claudiquait.

Lily sourit, s'efforçant de ne pas montrer combien elle était impatiente que ces hommes débarrassent le plancher.

— Si vous en avez terminé, sergent, j'aimerais préparer le petit-déjeuner de mon fils.

— Merci de votre accueil, mademoiselle Goodfellow. Si vous apercevez un grand gaillard dans les parages, avertissez immédiatement les autorités.

— Je n'y manquerai pas, assura Lily, des trémolos dans la voix. Mais pouvez-vous me dire ce qu'on lui reproche ?

— Il est recherché pour meurtre, répondit le sergent Green d'un air sinistre. Le vicomte Kilbourne s'est échappé voici neuf mois de l'asile de Bedlam, où il était enfermé pour avoir assassiné

sauvagement trois de ses amis. Sans raison apparente.

Lily le fixa du regard, muette de saisissement. Il parut satisfait par sa réaction.

— Soyez prudente, mademoiselle Goodfellow. Ainsi que votre fils et votre servante. Kilbourne est aussi dangereux qu'un fauve.

Là-dessus, il s'inclina et quitta le théâtre avec ses hommes.

Dans le silence qui suivit, Lily se tourna vers Maude.

— Oh, mon Dieu !

— Mais il n'est que 9 heures, marmonna la jeune blonde quand Asa Makepeace la poussa vers la porte, ce matin-là.

Un ruban bleu pendait de sa chevelure à moitié défaits.

— On aurait pu au moins se faire un petit câlin avant que je parte.

— La prochaine fois, chérie, assura Makepeace, et il se pencha pour lui murmurer quelques mots salaces à l'oreille.

Apollon prenait bien garde de leur tourner le dos. Il contemplait une boîte de pâtes d'amande ouverte sur une pile de papiers – les petites friandises étaient découpées en forme d'oranges ou de citrons. Il voulait éviter d'entendre ce que Makepeace susurrerait à sa maîtresse, mais aussi empêcher celle-ci de voir son visage.

Il lui avait fallu trois heures pour atteindre la porte de Makepeace. Il avait d'abord dû fausser compagnie aux soldats qui avaient investi le parc, puis s'assurer qu'il n'était pas suivi. Après quoi il avait passé un moment à épier l'immeuble où résidait Makepeace, au cas où les soldats auraient décidé de le fouiller aussi. Mais ils ne s'étaient pas montrés, ce qui signifiait : soit qu'ils ne viendraient que plus tard, soit qu'ils n'avaient pas encore établi de lien entre eux.

Quoi qu'il en soit, Apollon ne pouvait s'éterniser ici.

La porte se referma sur la fille et Makepeace se retourna vers lui. Il arborait une expression très sérieuse, ce qui ne lui ressemblait guère.

— Depuis quand diable as-tu retrouvé ta voix ?

— Cela ne date que de quelques jours.

Makepeace alla se planter devant la cheminée.

— Personne ne me dit jamais rien, grommela-t-il.

— Je ne suis pas venu ici pour te parler de ma voix, s'impacienta Apollon.

— Alors pourquoi ?

— Une douzaine de soldats... au moins... ont investi le parc. Ils savaient qui j'étais... et où je logeais.

— Quelqu'un t'a trahi.

Makepeace tisonna le feu avant de suspendre une bouilloire pleine d'eau à la crémaillère.

— Tu peux rester ici jusqu'à ce que...

— Non, je ne peux pas, coupa Apollon, qui remarqua distraitemment qu'une poule avait rejoint la collection d'automates de Makepeace.

Une petite clé sur le côté permettait de la faire fonctionner. Probablement devait-elle pondre des œufs lorsque le mécanisme était remonté. Dieu seul savait où Makepeace avait pu dénicher une curiosité pareille.

— S'ils en savent si... long à mon sujet, reprit-il, ce n'est qu'une question... de temps avant qu'ils ne découvrent nos liens d'amitié. Et ils viendront ici. Je dois quitter Londres.

Ce qui l'obligerait à laisser Lily derrière lui. Reverrait-il un jour la jeune femme ? Voudrait-elle seulement le revoir quand elle apprendrait *pourquoi* les soldats le recherchaient ? Apollon se passa les mains dans les cheveux. Sa frustration n'avait d'égale que son désespoir.

— Mais, le jardin... se désola Makepeace.

Il se laissa lourdement tomber sur une chaise, sans se soucier des livres qu'il fit ainsi tomber sur le sol.

— Bon sang, Apollon, personne d'autre que toi n'est capable de redonner vie à ce parc. Sans ta vision poétique, ce ne sera qu'un enchaînement géométrique de haies et de bosquets.

Apollon grimaça.

— Je pourrais t'adresser des notes... que tu transmettrais à mon successeur.

L'unique chaise étant occupée, il se laissa choir sur le lit. Ce parc aurait pu être son chef-d'œuvre. Un lieu d'agrément entièrement conçu selon ses idées. Mais cela aussi, il devrait l'abandonner derrière lui.

— Mon carnet ! s'exclama-t-il soudain. Je l'ai oublié là-bas. Je n'ai eu que le temps de... prendre mes chaussures... et mon couteau.

— Bon sang de bois !

Apollon haussa les épaules.

— Heureusement, j'ai presque tout... dans la tête.

Il soupira. Certes, il lui serait facile de refaire les plans. Mais le carnet contenait aussi toutes ses conversations depuis sa fuite de Bedlam. Ainsi que les réflexions qu'il notait au jour le jour. Cette perte lui était comme une blessure.

Il ferma les yeux, tarauté soudain par une autre angoisse.

— Lily. Crois-tu qu'ils vont... l'importuner ? Les soldats ?

— Non, répondit Makepeace. Ils n'ont aucune raison de penser qu'elle te connaît... N'est-ce pas ?

Apollon haussa les épaules, soudain affreusement las.

— Son frère est... venu la voir hier. Il s'est montré... rude avec elle... et je l'ai rossé.

— Rossé ? répéta Makepeace.

— Enfin, pas vraiment, corrigea Apollon, avant de se souvenir qu'il avait envoyé Edwin bouler dans la poussière. Disons que je ne lui ai pas... fait mal. Mais il m'a adressé des menaces.

— Qu'il a apparemment mises à exécution, observa Makepeace avec flegme.

Il bondit de son siège comme la bouilloire commençait de siffler.

— Qui d'autre savait que tu habitais le parc ?

Apollon compta sur ses doigts.

— Ma sœur... son mari, bien sûr... toi, Montgomery... et James Trevillion.

Makepeace avait décroché la bouilloire de la crémaillère.

— Qui est James Trevillion ?

— L'homme qui m'a arrêté... le lendemain des meurtres.

— Et tu n'as pas songé à m'en parler plus tôt ? s'exclama Makepeace, outré. Le voilà, celui qui t'a trahi. Inutile de chercher plus loin.

Apollon secoua la tête.

— Non. Il a compris... qu'il avait commis une erreur en m'arrêtant. Il s'est même mis en tête... de découvrir le véritable meurtrier.

Makepeace posa la bouilloire et jeta des feuilles de thé dans une théière.

— C'est ce qu'il t'a dit. Comment as-tu pu être aussi naïf ?

— Je ne suis pas naïf, se défendit Apollon.

— Il t'a leurré, le temps d'avertir les autorités.

— Je l'ai vu pas plus tard qu'hier.

— C'est bien la preuve que j'ai raison !

Makepeace remplit la théière et raccrocha d'un geste brusque la bouilloire au-dessus du feu, faisant jaillir quelques gouttes d'eau qui s'évaporèrent en grésillant.

— Il t'a trahi, Apollon, reprit-il.

— Non...

On frappa à la porte et les deux hommes se turent. Apollon échangea un regard avec Makepeace et s'empara du couteau accroché à sa ceinture.

Il ne retournerait pas à Bedlam.

Makepeace alla ouvrir la porte. Apollon se cacha derrière le battant.

— Monsieur Harte ? fit une voix familière.

Apollon risqua un regard. Trevillion, appuyé sur sa canne, se tenait sur le palier. Il était seul.

— Entrez, murmura Apollon, avec un signe de la main.

— Qui est-ce ? siffla Makepeace alors que Trevillion pénétrait à l'intérieur.

— Trevillion. L'homme dont... je te parlais justement.

— Quoi ? Celui qui t'a trahi ?

— Je ne l'ai pas trahi, répliqua Trevillion avec une dignité empreinte de raideur.

— Vraiment ? rétorqua Makepeace, sarcastique. Alors, expliquez-moi pourquoi vous débarquez ici juste après qu'Apollon a été obligé de s'enfuir des Folies Harte ? Du reste, comment savez-vous où j'habite, alors que je n'avais jamais entendu votre nom avant ce matin ?

— Ce n'est pas ma faute si vous êtes mal informé, répliqua Trevillion avec un sourire narquois.

Apollon faillit se frapper la tête contre le mur. *Évidemment*, Trevillion préférait se disputer avec Makepeace plutôt que de s'expliquer.

La suite, cependant, lui montra qu'il se trompait.

— Quant à votre première question, enchaîna Trevillion, je suis ici parce qu'un soldat qui était sous mes ordres il y a quatre ans, lorsque j'ai arrêté lord Kilbourne, m'a informé qu'une descente avait eu lieu à l'aube aux Folies Harte, mais que lord Kilbourne avait réussi à s'échapper. Je me suis présenté à votre porte dans l'espoir que vous sauriez où il s'était réfugié. Et, ma foi, j'ai eu raison !

— Autrement dit, vous êtes revenu l'arrêter, s'emporta Makepeace.

— Si j'avais voulu l'arrêter, il croupirait déjà derrière des barreaux, répliqua sèchement Trevillion.

La porte se rouvrit à cet instant et le duc de Montgomery entra d'un pas nonchalant, comme s'il se rendait à un concert privé.

— Je vous interromps, messieurs ? demanda-t-il, non sans ironie.

— Non, aboya Makepeace. Mais vous débarquez chez moi sans y avoir été invité.

Le duc soupira.

— C'est tellement ennuyeux d'attendre d'être invité. D'autant que les invitations arrivent rarement quand vous les désirez. C'est pourquoi je préfère passer outre aux formalités. Dites-moi, vous n'avez pas de sièges à offrir à vos hôtes dans ce capharnaüm ?

— Les hôtes *invités* peuvent volontiers s'asseoir sur le lit, répondit Makepeace. Ceux qui ne sont pas invités...

— Que faites-vous... ici, Votre Grâce ? s'empressa de demander Apollon, avant que Makepeace termine sa phrase – qui risquait d'être insultante pour le duc.

Montgomery se tourna vers lui.

— Vous avez retrouvé l’usage de votre voix, lord Kilbourne.

Apollon hocha impatiemment la tête.

— C’est fascinant, reprit Montgomery, comme si Apollon était quelque animal exotique qu’il découvrait pour la première fois.

— Vous n’avez pas... répondu à ma question.

Montgomery écarta les mains.

— J’ai appris que vous aviez des ennuis et, bien sûr, je suis là pour vous aider.

— Vous... voulez m’aider, répéta Apollon, interloqué.

— Quoi de plus normal ? Vous êtes le génie qui dessine mon futur parc d’agrément.

— *Mon* parc d’agrément, rectifia Makepeace.

Montgomery lui adressa un regard amusé avant de reporter son attention sur Apollon.

— Vous aider équivaut donc à me rendre service, ajouta-t-il.

— Si je puis me permettre, Votre Grâce, intervint Trevillion, comment avez-vous su que lord Kilbourne avait des ennuis ?

— Les nouvelles circulent vite, murmura Montgomery, qui s’était penché pour observer la poule automate.

— Surtout lorsque l’on dispose d’informateurs rétribués, fit valoir Trevillion.

— C’est pratique, en effet, reconnut Montgomery.

Il se redressa et sourit.

— À présent, reprit-il, si nous en avons fini avec les amabilités, je suggère que nous discussions de la manière de prouver que lord Kilbourne est innocent afin qu’il puisse retourner travailler. Je tiens absolument à ce que mon jardin rouvre au printemps prochain. Or, ce... contretemps risque de tout différer de plusieurs mois. Et il n’en est pas question, conclut-il, avec une moue fâchée.

— *Mon* jardin, marmonna Makepeace, mais le cœur n’y était plus.

Il alla récupérer la théière, puis distribua les places :

— Trevillion, asseyez-vous là, fit-il en lui indiquant le siège qu’il venait de libérer. Et *vous*, dit-il au duc, vous pouvez vous asseoir, ou pas, sur le lit. Maintenant, qui veut du thé ?

Quelques minutes plus tard, ils avaient tous une tasse fumante à la main – des tasses dépareillées, bien sûr – pour le thé le moins mondain auquel ait jamais assisté Apollon.

— Nous vous écoutons, lança Makepeace au duc. Quel est votre plan ?

Montgomery huma prudemment son thé, en goûta une petite gorgée, avant de reposer en hâte sa tasse sur une pile de livres.

— À l’évidence, nous devons démasquer le véritable meurtrier.

— À l’évidence, répéta Makepeace d’un ton railleur.

Le duc l’ignora.

— Dois-je déduire de la présence du capitaine Trevillion que vous avez déjà commencé une enquête ?

Apollon échangea un regard avec Trevillion et l’autorisa à répondre d’un signe de tête.

— Oui, Votre Grâce. Je me suis livré à quelques investigations, expliqua le capitaine. Il semblerait que l’oncle de lord Kilbourne, William Greaves, soit très endetté auprès du comte, le grand-père de lord Kilbourne.

— Magnifique ! s’écria Montgomery. Voilà un excellent candidat de substitution. Il ne nous reste plus qu’à alerter les autorités au moyen d’allusions bien placées...

— Quel genre d’allusions ? l’interrompit Makepeace. Pour l’instant, nous n’avons pas la plus petite preuve de la culpabilité de l’oncle d’Apollon.

— Oh, les preuves se fabriquent facilement ! répliqua le duc.

Il s'empara d'une pâte d'amande, la laissa tomber dans son thé et la regarda couler avec un grand intérêt.

Un silence stupéfait avait accueilli sa suggestion.

Le duc parut se rendre compte que quelque chose clochait. Il haussa les sourcils d'un air innocent.

— Y aurait-il un problème ?

Ce fut Trevillion qui se chargea de répondre.

— J'ai peur que nous ne puissions « fabriquer » des preuves, Votre Grâce, dit-il d'un ton calme, mais ferme. Nous devons les découvrir naturellement.

Le duc fit la moue.

— Dieu que c'est assommant ! Ma méthode est beaucoup plus rapide.

— Bon sang ! explosa Makepeace, et Apollon craignit un instant qu'il ne soit obligé de le maîtriser physiquement. Ces fausses preuves sont censées conduire un homme à la potence !

— Ne soyez pas hypocrite, monsieur Harte, rétorqua le duc. Vous croyez Greaves aussi coupable que moi, vous cherchez simplement à ménager votre conscience avec de vraies preuves. Le résultat sera pourtant le même : un homme sera arrêté et lord Kilbourne échappera à Bedlam.

— Quoi qu'il en soit, décréta Trevillion, sans hausser la voix mais avec autorité, nous procéderons à *notre* manière, Votre Grâce.

Le soldat et l'aristocrate se fusillèrent du regard. Puis le duc heurta sa tasse de thé, dont le contenu se répandit sur des papiers.

— Oh, très bien ! dit-il avec humeur alors que Makepeace poussait des cris d'orfraie. Puisque je n'ai aucune chance de vous faire changer d'avis, nous allons donc devoir nous rendre dans la maison de campagne de William Greaves, près de Bath, pour tenter de dénicher des documents compromettants.

Ses trois compagnons le regardèrent avec stupéfaction.

— Quoi encore ? s'agaça Montgomery.

Trevillion s'éclaircit la voix, mais Makepeace le devança.

— Comment suggérez-vous que nous nous introduisions dans la maison de campagne de Greaves ? Quatre visiteurs clandestins peuvent difficilement passer inaperçus.

— Oh, ce ne sera pas un problème ! ronronna Montgomery. Greaves a prévu de donner une partie de campagne dans quinze jours. Une représentation théâtrale sera le clou des festivités. Naturellement, je suis invité. J'arriverai donc avec mes amis : M. *Smith*, dit-il en glissant un regard entendu à Apollon, et vous deux.

— Il n'en est pas question, objecta Makepeace. Car Greaves s'empressera de faire arrêter Apollon.

— En fait, intervint ce dernier, je n'ai jamais rencontré... mon oncle.

Makepeace se tourna vivement vers lui, comme s'il s'estimait trahi.

— Comment cela, jamais ?

Apollon haussa les épaules.

— Peut-être quand... j'étais bébé ? admit-il. Sinon, je n'ai aucun souvenir de lui, ni du reste de la famille. Il ne m'a probablement... jamais vu. Lady Phoebe ne pourrait-elle pas nous obtenir des invitations à cette partie de campagne ? ajouta-t-il en se tournant vers Trevillion, qui buvait tranquillement son thé.

— Non, répondit ce dernier sans hésiter. Son frère refuse qu'elle se rende à des réceptions en dehors de celles organisées par des membres de sa famille. Et cette règle souffre très peu

d'exceptions. Toutefois... je crois savoir que Wakefield possède une maison à Bath. Cela ne devrait pas être très compliqué de suggérer que lady Phoebe aille prendre les eaux quelques jours. Et comme elle adore le théâtre, elle devrait être autorisée à se rendre à une représentation privée. Je vais m'en occuper.

Montgomery frappa dans ses mains.

— Voilà qui est réglé. Dans ces conditions, il ne nous reste plus qu'une chose à faire.

— Laquelle ? interrogea Makepeace.

Le duc fixa son regard bleu sur Apollon, qui se sentit soudain nerveux.

— Eh bien, transformer lord Kilbourne en aristocrate – ce qu'il est, au demeurant.

12

Ariane suivit les couloirs sinueux du labyrinthe pendant deux jours et deux nuits. Elle mangeait le pain et le fromage que sa mère avait dissimulés dans les plis de sa robe et buvait la rosée qu'elle récupérait dans les crevasses des murs. Parfois, elle entendait un rugissement animal ou ce qui ressemblait à un cri humain, mais la plupart du temps, tout était silencieux. Le troisième jour, elle découvrit son premier squelette...

Deux semaines plus tard, Lily contemplait la façade de la maison de campagne de William Greaves en songeant qu'elle aurait dû ressentir davantage d'excitation.

C'était sa première occasion qu'il lui était donné depuis des mois de remonter sur scène. Et dans l'une de ses propres pièces, qui plus est. Au prix d'un effort surhumain, elle avait réussi à terminer d'écrire *Les Remords d'un panier percé* dans les délais et avait fait porter le manuscrit à Edwin, en dépit de ses doutes. Après tout, son frère avait déjà un acheteur, et tous deux avaient un besoin pressant d'argent.

Lily n'avait pas franchement été surprise quand le duc de Montgomery l'avait présentée aux autres acteurs et qu'elle avait appris qu'elle jouerait dans la pièce qu'elle venait d'achever. William Greaves était cet ami du duc qui avait commandité *Les Remords d'un panier percé*, et elle interpréterait le rôle vedette de Cecily Wastrel.

L'un dans l'autre, les événements tournaient à son avantage, et, en toute logique, elle aurait dû être impatiente de monter sur scène.

Au lieu de cela, elle ressentait une mélancolie persistante. Caliban – *lord Kilbourne* – avait de toute évidence échappé aux soldats, mais elle ignorait où il s'était réfugié. Indio avait passé la semaine à arpenter le parc en se lamentant sur la disparition de son ami. Même Maude, qui aurait dû se réjouir que ses mises en garde concernant Caliban se soient révélées vraies, gardait le silence. Après le départ des soldats, Lily s'était rendue dans l'ancien kiosque à musique. Caliban n'avait laissé derrière lui que quelques vêtements, un morceau de pain et son carnet. Elle avait emporté ce dernier comme quelque souvenir pathétique – de quoi, elle n'aurait su le dire précisément.

Aussi, c'est avec un sourire de pure façade qu'elle pénétra dans le vestibule de Greaves House. C'était une vieille demeure aux pièces étroites et assez sombres. Lily regarda autour d'elle, s'inquiétant déjà de l'endroit où ils pourraient dresser la scène.

— Ah, voilà nos acteurs ! s'exclama William Greaves avec emphase.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, qui avait dû être séduisant dans sa jeunesse, mais que le temps n'avait guère épargné. Son teint gris, ses traits affaissés, les poches sous ses yeux trahissaient l'abus d'alcool et une nourriture trop riche.

— Je suppose que vous êtes Mlle Goodfellow ? dit-il à Lily.

La jeune femme s'inclina.

— Vous avez parfaitement deviné, monsieur, répondit-elle, avant de désigner d'un geste les autres comédiens. Puis-je vous présenter M. Stanford Hume ?

Stanford, les cheveux grisonnants et le visage rubicond, s'inclina en retenant une grimace. Le malheureux souffrait d'un lumbago.

— Mlle Moll Bennet ?

Moll exécuta une révérence qui incita M. Greaves à plonger les yeux dans son décolleté.

— Et M. John Hampstead ?

John sourit et s'autorisa un salut théâtral. Il était grand, mince et n'avait pas de préférence s'agissant du sexe de ses partenaires de lit.

Ces quatre-là étaient les acteurs principaux. Le reste de la troupe était essentiellement composé de figurants.

— Bienvenue à Greaves House, déclara M. Greaves avec chaleur, avant de ruiner son effet en se montrant très terre à terre : Mon majordome a fait préparer vos chambres, je crois. Je compte sur vous pour vous joindre à nous au dîner. La compagnie sera charmante. Ah, j'aperçois mon fils et sa femme. Si vous voulez bien m'excuser ?

Et ils furent abandonnés au majordome.

Lequel, bien sûr, se montra dédaigneux.

— Lake, dit-il, claquant dans ses doigts à l'intention d'un valet, montrez leurs chambres à ces personnes.

— Merci, chéri, lança John, tout sourire, au majordome.

Et ils emboîtèrent le pas au valet.

— Au moins, nous sommes logés dans la maison du maître, commenta Moll avec philosophie, tandis qu'ils gravissaient l'escalier. La dernière fois que j'ai participé à une représentation privée, ils voulaient nous héberger dans les écuries, comme des bohémiens ! J'ai protesté, bien sûr. Soit on m'offrait au moins une chambre de service, soit je rentrais à Londres. Ils ont râlé, mais j'ai fini par l'emporter. C'était pour une représentation de *Richard II* dans le Cambridgeshire, vous vous souvenez, Stanford ?

— Je m'en souviens, confirma ce dernier de son ton un peu précieux. C'était d'un déprimant.

— Je ne sais pas ce qui leur était passé par la tête, acquiesça Moll. Une pièce *historique* pour une partie de campagne ! Vous imaginez ?

Le valet qui, contrairement au majordome, les considérait avec respect, les conduisit jusqu'à deux chambres. Après l'histoire de Moll, Lily appréhendait un peu de découvrir ce qu'on leur avait réservé. Mais en dehors du fait que les chambres se trouvaient à l'extrémité d'un long couloir, il n'y avait rien à redire.

— Apparemment, nous allons devoir partager le même lit, constata Moll en entrant. Je ne ronfle pas, ça ne devrait donc pas poser de problème. Dépêchons-nous de nous préparer et de redescendre. J'ai comme l'impression que nous serons l'attraction de la soirée.

C'était souvent le cas, songea Lily, alors qu'elles se succédaient à la table de toilette, avant de troquer leurs vêtements de voyage pour une toilette plus appropriée. Les acteurs recrutés pour une représentation privée étaient généralement considérés comme des invités « professionnels » par leurs hôtes, qui attendaient d'eux qu'ils mettent de l'animation.

Moll avait revêtu une tenue brun foncé et mauve, tandis que Lily avait opté pour l'une de ses tenues préférées, une robe cramoisie au décolleté plongeant, au corsage et aux manches ornés de dentelle blanche.

— Allons-y, dit Moll en sortant dans le couloir, où John et Stanford les attendaient déjà.

— Mesdames, les salua John en s'inclinant exagérément.

Stanford offrit le bras à Moll. Lily prit celui de John, et ils rejoignirent l'escalier.

La jeune femme avait déjà travaillé avec Moll et John par le passé, et elle pressentait que Stanford remplirait son rôle à merveille. En d'autres circonstances, elle se serait réjouie : une belle demeure à la campagne, une fête, des collègues pleins d'esprit et la perspective de bien manger pendant quelques jours.

Ce soir, toutefois, elle ne voyait dans cette réception qu'une épreuve à endurer.

Ils furent dirigés vers un grand salon, au premier étage. Lily en évalua mentalement les dimensions afin de savoir s'il conviendrait à leur pièce. La luminosité n'était pas excellente – il n'y avait que deux fenêtres –, mais dans la mesure où la représentation aurait lieu le soir, des chandelles généreusement disposées devaient faire l'affaire.

Elle accrocha le regard de Stanford, et lorsqu'il lui adressa un clin d'œil, elle sut qu'il pensait la même chose qu'elle.

Puis leur hôte fit son entrée et, avec lui, le reste des invités.

Pour commencer, George Greaves, le fils de William Greaves, et sa femme. Leur hôte étant veuf, Lily soupçonnait sa belle-fille d'avoir en partie organisé la réception. C'était une femme d'environ trente ans, assez banale et plutôt effacée, dont le regard brillait d'intelligence. Par contraste, son mari avait une voix qui portait et qui aurait fait merveille au théâtre. George Greaves était plutôt massif, mais bel homme, comme son père avait dû l'être autrefois.

Derrière eux suivait un jeune couple, M. et Mme Phillip Warner. Mariés depuis peu, ils étaient visiblement très épris l'un de l'autre. Ils étaient l'un et l'autre d'une beauté saisissante, qui laissait présager de ravissants enfants à venir.

Mlle Hippolyta Royle, une brune séduisante, était accompagnée de son père, sir George Royle, qui avait fait fortune en Inde et avait été anobli en récompense de ses services à la nation.

Outre Mlle Royle, deux autres femmes seules avaient été conviées : Mme Jellett, une veuve de bonne famille, dont le regard trahissait le goût des ragots, et lady Herrick, la riche – et belle – veuve d'un baronet.

Lily se faisait la réflexion que les femmes étaient en surnombre, quand leur hôte s'exclama :

— Ah, Votre Grâce, vous voilà enfin !

Elle se retourna et vit entrer le duc de Montgomery, Malcom MacLeish...

Et Caliban.

Sauf qu'il n'était plus Caliban, mais le vicomte Kilbourne. Les cheveux sévèrement tirés en arrière et attachés en catogan, il portait une veste bleu sombre rebrodée d'or et d'écarlate, un gilet crème, et avait tout du parfait aristocrate.

Lily portait une robe cramoisie qui révélait le renflement pâle de ses seins ravissants, et fort tentants.

Apollon avait l'impression d'avoir été frappé entre les deux yeux.

— Vous ne m'aviez pas dit que Mlle Goodfellow serait là, souffla-t-il à l'oreille de Montgomery.

— Ah, non ? répliqua le duc. J'aurais dû ? La précision était d'importance ?

Oh, pour cela, Montgomery savait pertinemment que la précision était « d'importance ». Durant ces deux semaines pendant lesquelles Apollon s'était préparé dans la perspective de cette partie de campagne, il avait passé une grande partie de son temps en compagnie du duc. Ce dernier était redoutablement intelligent, versatile, d'un égoïsme sans nom et doté d'un sens de l'humour espiègle

qui le faisait rire lorsque les autres se trouvaient dans des situations fâcheuses. Un peu comme un gamin qui adorerait organiser des batailles entre insectes. À ceci près que le duc était beaucoup plus puissant qu'un petit garçon.

Il était donc difficile de savoir si Montgomery avait caché la présence de Lily à Apollon parce que cela l'amusait, ou pour quelque autre raison plus vile.

Non pas qu'Apollon s'en souciât pour le moment.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis qu'il avait vu la jeune femme. Deux semaines pendant lesquelles il s'était couché chaque soir en se demandant comment elle allait ou ce qu'elle faisait, et réveillé, chaque matin en pensant à elle.

Lily, qui avait écarquillé imperceptiblement les yeux à son entrée, se reprit très vite et afficha un sourire poli qu'Apollon détesta d'emblée.

Son oncle, William Greaves, faisait les présentations, mais il n'avait d'yeux que pour la jeune femme.

Elle fit une révérence.

— Monsieur Smith, murmura-t-elle, car c'était ce pseudonyme qu'il avait été décidé d'employer, et c'était donc sous ce nom que le duc l'avait présenté à Greaves.

Apollon ne put se retenir. Cela faisait trop longtemps, et il ignorait ce que Lily pensait à présent de lui. Si elle le détestait ou si – Dieu l'en préserve – elle le prenait pour un assassin sanguinaire.

Il s'empara de sa main et s'inclina pour la porter à ses lèvres ainsi qu'il avait appris à le faire enfant, et réappris au cours de ces deux dernières semaines.

— Mademoiselle Goodfellow.

Dans un véritable baisemain, on était supposé embrasser l'air au-dessus de la main de la dame, mais Apollon frôla les doigts de la jeune femme de ses lèvres. Il n'était pas question qu'elle oublie ce qu'ils avaient partagé.

Lorsqu'il se redressa, il surprit une étincelle irritée dans son regard et en fut ravi. Il préférait encore susciter de la colère plutôt que de l'indifférence.

Ils furent vite séparés, car leur hôte avait d'autres invités à présenter.

— N'était-ce pas intéressant ? gazouilla Montgomery tandis qu'il acceptait un verre de vin offert par un valet.

— Quelqu'un finira par vous assassiner dans votre sommeil, un de ces jours, marmonna Apollon, qui congédia le valet sans se servir, parce qu'il voulait garder les idées claires pour la soirée à venir.

— À condition que le quelqu'un en question parvienne à déjouer les pièges posés sur son chemin, répliqua le duc d'un air absent.

Il plaisantait probablement, encore que... Montgomery pouvait très bien dormir avec des pièges disposés autour de sa chambre. Il avait des manières de potentat oriental.

— Pourquoi m'avez-vous emmené ? demanda soudain Malcolm MacLeish.

L'Écossais paraissait agacé et, pour la première fois, Apollon se dit qu'il n'était peut-être pas le seul misérable insecte avec lequel le duc comptait s'amuser.

— Sans doute pour vous rappeler vos obligations, répliqua Montgomery. Et aussi pour le plaisir, bien sûr.

Apollon se demanda de quel « plaisir » il s'agissait, mais il soupçonnait le duc de ne se référer jamais qu'à son propre plaisir.

Il tourna les yeux du côté de William Greaves, leur hôte et la raison principale de sa présence ici. Son oncle n'avait rien d'extraordinaire physiquement, un rien pompeux, il avait la bouche un peu

molle. Était-il capable d'ordonner le meurtre de trois hommes, uniquement pour piéger son neveu ? Cela semblait peu plausible, mais si ce n'était pas lui, alors qui ?

Si Apollon n'avait pas décelé la moindre trace de ressemblance entre son oncle et lui, il n'en allait pas de même de son cousin George. Celui-ci était aussi grand que lui, large d'épaules, les cheveux châtain. Ses traits étaient mieux dessinés que les siens, cependant, les similitudes entre eux étaient telles qu'Apollon avait, en le regardant, l'impression d'observer son propre reflet dans un miroir.

Il en était là de ses réflexions quand Montgomery murmura :

— S'il vous plaît, n'essayez pas trop d'apparaître comme le héros tragique d'un sombre mélodrame. Nous sommes à une *fête*.

Sur ces mots, le duc se dirigea d'un pas désinvolte vers lady Herrick, qui n'était pas seulement belle, mais possédait en outre une jolie fortune.

Tout à fait le genre de Montgomery, songea Apollon. La malheureuse.

— Il collectionne les gens, commenta l'architecte. Comme une araignée collectionne les mouches dans sa toile. Il les attire dans ses pièges, les entortille dans des fils de soie et il les garde jusqu'à ce qu'il en ait l'usage.

Et, tournant vers Apollon un regard un peu trop cynique pour quelqu'un de si jeune, MacLeish demanda :

— Vous aussi, il vous a ajouté à sa collection ?

— Non, répondit Apollon, qui observait de nouveau Lily.

La jeune femme riait à quelque chose que racontait Philip Warner. Sa gorge était d'un blanc crémeux et Apollon mourait d'envie de la lécher jusqu'à ce qu'elle cesse de rire aux plaisanteries des autres hommes.

— Il le croit peut-être, enchaîna-t-il, mais il découvrira qu'il s'est trompé.

— C'était ce que je pensais, moi aussi, murmura MacLeish, qui suivait son regard. Et finalement, c'est moi qui me suis trompé.

Apollon lui jeta un coup d'œil, puis s'éloigna sans mot dire. Il ignorait ce qui se passait entre Montgomery et son architecte, et n'avait pas de temps à perdre avec cela.

Ses yeux étaient rivés sur Lily.

Caliban – *non, lord Kilbourne* – se dirigeait vers elle et Lily ne savait trop quoi faire. Depuis le début de la soirée, elle n'avait cessé de sentir son regard sur elle, épiant chacun de ses gestes. Ce n'était pas juste : après tout, c'était *lui* qui s'était volatilisé sans une explication, sans même lui envoyer un mot pour lui dire qu'il allait bien. Et voilà qu'il réapparaissait brusquement, usant toujours de ce pseudonyme ridicule. M. Smith. Avait-il seulement songé à inventer un prénom approprié ? Une terrible pensée traversa soudain l'esprit de Lily. Dieu du ciel ! Elle ne connaissait même pas son vrai prénom ! Elle s'était laissé embrasser par un homme dont elle ignorait jusqu'au prénom !

— Quel est votre vrai nom ? lui demanda-t-elle sans détour lorsqu'il s'immobilisa devant elle.

Elle avait les yeux humides et cilla en se persuadant que c'étaient là des larmes de *colère*.

Il regarda autour de lui, probablement pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre. Par chance, M. Philip Warner était allé rejoindre sa femme et personne d'autre ne se trouvait à portée d'oreille.

— Apollon Greaves, vicomte Kilbourne, murmura-t-il.

Apollon ? *Apollon* ? Lily faillit glousser.

En tout cas, il ne pourrait pas utiliser Apollon avec Smith – l'effet serait parfaitement ridicule. Caliban ne convenait d'ailleurs pas davantage, tout bien réfléchi. Mais Apollon... Quelle mère regarderait son nouveau-né en pensant au *dieu de la lumière* ? C'était un prénom d'autant plus lourd à porter qu'il avait une sœur jumelle...

Le flot de pensées de Lily s'arrêta brutalement. Elle venait de faire le rapprochement entre la sœur jumelle du dieu Apollon, et la probable sœur jumelle de l'homme Apollon.

— Votre sœur est Artémis Batten, duchesse de Wakefield, siffla-t-elle.

— Chuut !

— Votre sœur est *duchesse* !

Il haussa un sourcil.

— Oui, et alors ? répliqua-t-il, comme si tout le monde avait une sœur duchesse.

— Ce qui signifie que le duc est votre beau-frère.

— C'est surtout un crétin, si cela peut faire une différence pour vous.

— Non, cela n'en fait aucune. Et je me demande pourquoi vous m'adressez seulement la parole ? Je ne suis qu'une modeste employée.

— Vous ne l'êtes pas et vous le savez très bien, répliqua-t-il, agacé. Il faut que je vous parle. Que je vous explique...

— Je suis *payée* pour être ici, l'interrompit Lily avec autant de dignité que le lui permettaient les circonstances. Alors que vous êtes né au milieu de tout cela, poursuivit-elle en désignant d'un grand geste le salon au plafond décoré à la feuille d'or. Vous et moi n'avons absolument rien en commun. J'ignore pourquoi vous êtes venu à cette réception, mais je vous serais reconnaissante de garder vos distances avec moi.

Elle plaqua un sourire sur son visage et s'éloigna d'une démarche délibérément gracieuse. Elle ne voyait pas l'intérêt de faire une scène sous prétexte qu'elle avait le cœur brisé. Ce serait ridicule. Lorsque Caliban n'était qu'un jardinier sans le sou, pauvrement vêtu et muet, il n'était pas hors d'atteinte. Maintenant qu'il arborait de beaux atours – son gilet, à lui seul, devait coûter plus cher que ce qu'elle gagnait en six mois –, il était à peu près aussi hors de sa portée que le soleil.

Apollon, rien que cela. Son prénom ne lui allait peut-être pas si mal.

S'il était le dieu Apollon, elle n'était qu'une humble bergère, ou à peine plus. Sa place était sur terre, pas au ciel. Dans la mythologie, les bergères convolaient avec les dieux, mais l'aventure se finissait généralement très mal pour les pauvres mortels.

Et Lily était bien placée pour savoir que c'était la même chose dans ce monde-ci.

Le majordome entra sur ces entrefaites pour annoncer que le dîner était servi. Ils passèrent dans une autre pièce, guère mieux éclairée, étroite et toute en longueur comme si sa seule fonction était de loger une interminable table en acajou. Lily se retrouva assise entre le duc de Montgomery et le charmant M. Warner. George Greaves était en face d'elle, avec Mme Jellett à sa gauche et Mme Warner à sa droite.

Ils avaient à peine commencé de manger que Mme Jellett, une femme d'âge mûr, arborant une robe d'un jaune-vert saisissant, se pencha vers son voisin et lui demanda d'une voix forte :

— Avez-vous des nouvelles de votre cousin dément, monsieur Greaves ? Je crois savoir qu'il a échappé de peu à la capture dans les ruines des Folies Harte.

À la façon dont William Greaves pinça les lèvres, il n'était pas difficile de deviner qu'il ne tenait pas à ce que l'on aborde ce sujet. Ce qui, bien sûr, ne dissuada pas ses invités.

— On raconte qu'il a tué trois personnes avec un énorme poignard, assura Mme Warner en réprimant un frisson mélodramatique. L'idée qu'un fou qui est aussi un assassin soit en liberté donne envie de se cacher sous son lit.

— Ou *dans* le lit ? murmura le duc de Montgomery.

— Offririez-vous la protection de votre chambre, Votre Grâce ? s'enquit lady Herrick d'une voix languide.

Le duc s'inclina.

— Pour vous, madame, je serais prêt à faire ce sacrifice.

— Quel courage, commenta Moll. Cela devrait suffire à envoyer une femme au septième ciel.

Sa remarque fit glousser les dames.

Lily contemplait son assiette, se forçant à n'éprouver aucune sympathie pour Caliban – *Apollon* –, mais c'était difficile. Les autres parlaient de lui comme s'il n'était qu'une bête à abattre. Aurait-elle pensé la même chose si elle avait entendu les histoires le concernant avant de le connaître ? L'aurait-elle condamné d'emblée, sans autre forme de procès ?

Probablement. La peur avait tendance à vous faire oublier ce qu'il y avait de civilisé en vous.

— Dites-moi, monsieur Greaves, votre cousin est-il fou depuis toujours ? insista Mme Jellett en se tournant vers George. Se livrait-il déjà à des activités bizarres ou cruelles lorsqu'il était enfant ?

Depuis le haut bout de la table, William Greaves se mêla à la conversation.

— Je crains, madame, que ce côté de notre famille n'ait toujours souffert de bizarreries, déclara-t-il d'un air sombre. Mon frère était sujet à des crises d'excitation suivies par des périodes d'intense mélancolie dont il peinait souvent à se relever.

Il but une gorgée de vin avant d'ajouter :

— C'est fort dommage qu'étant l'aîné, il ait hérité du titre.

— Il serait préférable pour toutes les grandes familles anglaises, renchérit son fils, que les titres puissent être retirés aux héritiers qui, en raison d'une maladie ou d'une déficience mentale, affaiblissent les lignées de l'aristocratie.

— Si cette mesure était appliquée, commenta le duc de Montgomery d'un ton narquois, la moitié des titres anglais devraient changer de mains. Mon grand-père, par exemple, aimait se prendre pour un vacher.

— Vraiment, Votre Grâce ? fit John, qui se pencha en avant pour voir le duc à l'autre bout de la table. Un vacher ? Pas un berger ? Ou un chevrier ?

— L'obsession de mon grand-père était paraît-il très spécifique. Seules les vaches l'intéressaient. Certains prétendaient que son affection était la conséquence d'un mal que je ne mentionnerai pas ici, car il s'oppose à la bienséance.

— Et cependant, d'une certaine manière, vous l'avez déjà mentionné, Votre Grâce, remarqua Mlle Royle.

— Touché, madame, répliqua le duc, un rien irrité.

Mlle Royle haussa les épaules.

— Personnellement, je n'ai jamais trouvé la folie amusante, soupira-t-elle, fût-elle de naissance ou causée par une maladie.

— Mon cousin n'a même pas l'excuse de la maladie, assura George Greaves d'un ton dur. Il est né l'esprit dérangé. Et trois braves garçons – ses propres amis – en sont morts. Je regrette qu'il ait été interné à Bedlam au lieu d'être envoyé devant les juges, comme il le méritait.

— Enfin il s'agissait d'un gentleman titré ! lui rappela son père. Un tel procès aurait mis en danger la structure même de notre grande nation.

— Dans ce cas, il fallait confier son sort à la Chambre des lords, répliqua George. Je préfère un lord accusé de meurtre et châtié en conséquence, plutôt qu'un fou qui bat la campagne, et dont les gens murmurent qu'il n'est libre qu'en raison de son rang. Cela pourrait donner à réfléchir au peuple, et personne, ici, ne le souhaite.

— Tu as peut-être raison, admit son père, que l'argument semblait ébranler.

— Je sais que j'ai raison, riposta George. Pensez à l'ignominie qu'il a déjà attirée sur notre famille. Qu'arrivera-t-il s'il assassine d'autres innocents ?

L'humeur autour de la table s'était soudain assombrie à cette perspective. Mais le duc se chargea de détendre l'atmosphère.

— L'ignominie ne sera certainement pas plus grande que celle attirée sur notre famille par mon grand-oncle lorsqu'il se mit en tête d'avoir des relations... euh, maritales, avec une jument.

Après ce commentaire, la conversation reprit un tour plus badin.

Lily coula un regard discret à Apollon. Il dégustait son repas sans trahir la moindre émotion. Il devait pourtant bien ressentir quelque chose, à entendre son histoire ainsi exposée à toute la tablée ? Son oncle et son cousin étaient sa *famille*, et cependant, non seulement ils le considéraient comme coupable des crimes dont il avait été accusé, mais ils feraient tout pour qu'il soit emprisonné ou pendu si on lui mettait la main dessus.

Alors que diable faisait-il ici ?

Lily s'aperçut soudain que le duc l'observait. Elle se souvint qu'elle avait un rôle à jouer – et que le duc, pour une fois, n'était peut-être pas la personne la plus dangereuse de l'assemblée.

Aussi se mêla-t-elle à la conversation en veillant à ne plus regarder du côté d'Apollon. De toute façon, quoi qu'il manigançât, cela ne la regardait en rien, elle la simple comédienne.

Lorsque, quelques heures plus tard, elle reprit le chemin de la chambre qu'elle partageait avec Moll, Lily était exténuée d'avoir dû jouer toute la soirée les jeunes femmes insouciantes et spirituelles.

Qu'il lui serait doux de baisser enfin la garde, seule avec Moll.

Mais à peine eut-elle poussé sa porte qu'elle comprit son erreur. Moll n'était pas là.

En revanche, le vicomte Kilbourne était allongé sur le lit.

13

Petit, enveloppé de lambeaux de tissu bleu, le squelette offrait une vision d'une infinie tristesse. Des perles de verre roses étaient disséminées tout autour. La jeune fille sacrifiée au labyrinthe l'année précédente portait un collier de perles de la même couleur. Ariane s'agenouilla à côté du squelette et récita une prière pour les défunts que sa mère lui avait apprise tout en répandant de la poussière sur les restes. Puis elle se releva, et poursuivit son chemin dans le labyrinthe...

Lily se figea sur le seuil, avant de reculer d'un pas.

Apollon tourna la tête dans sa direction. La journée, longue et harassante, avait eu raison de sa patience.

— Si vous partez, je vous suivrai et nous aurons cette discussion dans le couloir, où tout le monde pourra l'entendre.

Lily le fusilla du regard, mais n'en pénétra pas moins dans la chambre. Elle referma la porte derrière elle.

— De quoi voulez-vous parler ?

— De nous.

— Il n'y a rien à en dire

— Ce n'est pas mon avis.

Elle détourna un instant le regard, puis reporta son attention sur lui.

— Votre voix s'est améliorée.

Il hocha la tête. Sa gorge était encore un peu douloureuse à l'occasion, et sa voix, toujours rouillée, mais il n'avait plus autant de difficultés à s'exprimer.

— Cela fait quinze jours, dit-il. Où est Indio ?

La jeune femme enroula ses bras autour de sa taille.

— Je l'ai laissé avec Maude.

— Dans le parc ?

— Non, ils sont allés rendre visite à la nièce de Maude, à la campagne, le temps de mon séjour ici.

Et vous, pourquoi êtes-vous là ?

Il s'étira et croisa les mains sous sa nuque.

— Vous m'avez faussé compagnie, tout à l'heure, quand j'ai voulu vous parler. J'en ai conclu que puisque vous ne vouliez pas venir à moi, je n'avais pas d'autre choix que de venir à vous.

— Moll ne va pas tarder à arriver.

— Non. Je lui ai donné assez d'argent pour la convaincre de rester à l'écart.

Lily ouvrit de grands yeux.

— Vous ne pouvez pas faire une chose pareille ! s'indigna-t-elle. Où va-t-elle dormir ? Elle était impatiente de profiter d'un bon lit.

— Si vous voulez tout savoir, je lui ai offert le mien.

La jeune femme pinça les lèvres, refusant de se laisser attendrir.

— Peu importe, rétorqua-t-elle. Il n'est pas question que vous passiez la nuit ici. Et, ajouta-t-elle avant qu'il puisse objecter, vous n'avez pas compris ma question : que faites-vous *ici*, chez M. Greaves ?

— Je cherche à démasquer le véritable meurtrier, dit-il d'une voix lasse.

Après n'avoir cessé de parler du sujet avec le duc et Trevillion ces deux dernières semaines, il commençait à en avoir assez.

— Pourquoi ne pas vous asseoir ? dit-il en lui indiquant une chaise.

— Parce que ce ne serait pas convenable.

Apollon se demanda si elle le pensait réellement, ou si elle usait simplement du prétexte de l'étiquette pour mettre de la distance entre eux.

— Comment comptez-vous démasquer un assassin dans une partie de campagne ? reprit-elle.

— Nous pensons qu'il s'agit de mon oncle, avoua-t-il, puis, la regardant avec intérêt, il ajouta : Vous devez être épuisée.

Elle redressa le menton.

— *Nous ?*

— Montgomery, Trevillion et Harte – enfin, Makepeace.

Lily le dévisagea avec incrédulité.

— Vous avez révélé votre secret au duc de Montgomery ? articula-t-elle. Vous avez perdu la tête ?

— Non. J'étais juste désespéré. De toute façon, je n'ai pas eu à le lui dire : il l'avait découvert par ses propres moyens.

Il prit une inspiration, puis :

— Lily, je n'ai pas envie de parler de cela maintenant. Je...

Il s'assit dans le lit, se passa la main dans les cheveux.

— Savez-vous de quoi je suis accusé ?

— Si je ne l'avais pas su avant d'arriver ici, je l'aurais appris au cours du dîner, répondit-elle aigrement.

Il la regarda d'un air grave.

— Je veux que vous sachiez que je n'ai pas commis ces meurtres.

— Vraiment ?

— Lily...

— Vous êtes parti sans un mot.

— Ils surveillaient le parc. Je ne pouvais pas vous faire parvenir un message sans prendre le risque que les soldats découvrent que vous me connaissiez.

— J'ai du mal à vous croire, répliqua-t-elle durement. Vous auriez très bien pu faire passer un message à Maude quand elle faisait les courses, ou à un jardinier, ou trouver mille autres moyens de m'avertir.

Apollon se contenta de la regarder. Peut-être avait-elle raison. Peut-être n'avait-il pas assez essayé. À sa décharge, il avait été terriblement occupé par la préparation de ce plan censé l'aider à se disculper parce qu'il savait que tant qu'il n'aurait pas obtenu sa réhabilitation, il n'aurait rien à offrir à Lily.

Elle prit apparemment son silence pour une réponse.

— Si vous vous étiez soucié un tant soit peu de nous, vous vous seriez débrouillé pour nous faire savoir que vous étiez en vie.

— Je me soucie énormément de vous.

— Vraiment ? Pourtant, vous nous avez abandonnés – vous m’avez abandonnée – sans un mot ni un avertissement.

— Lily...

— Je pensais que nous étions amis.

Il se leva d’un mouvement fluide.

— Je pensais que nous étions plus que de simples amis, répliqua-t-il en s’avançant vers elle.

Elle écarquilla les yeux et recula spontanément, jusqu’à ce que son dos heurte la porte.

Il aurait dû se montrer plus doux, l’approcher avec davantage de précautions. Après tout, il se pouvait qu’elle ait peur vu ce qu’on avait raconté sur lui au dîner. Mais il était fatigué – tellement fatigué – qu’on l’ait dépossédé de tout ce à quoi il tenait.

Il n’entendait pas la perdre, elle aussi. Pas s’il pouvait empêcher que cela arrive.

Il s’arrêta à quelques centimètres de la jeune femme.

— Ne le sommes-nous pas, Lily ? Plus que des amis ?

Ses lèvres s’entrouvrirent tandis que son souffle s’accélérait, mais elle ne semblait pas le moins du monde avoir peur.

— Vous savez très bien que nous l’étions, murmura-t-elle.

— Cela n’a pas changé.

Elle éclata d’un rire perplexe.

— Êtes-vous fou ?

— C’est ce dont on m’accuse.

— Ne vous cachez pas derrière les railleries, répliqua-t-elle, agacée. *Tout* a changé. À commencer par vous. Vous... vous êtes un aristocrate. Un vicomte – et un jour, vous serez comte. Je suis la bâtarde d’une comédienne alcoolique et d’un homme à tout faire illettré.

Apollon la prit aux épaules. Il dut se retenir de la secouer.

— Je suis le même homme que lorsque je travaillais dans le parc. Le même homme que celui avec qui vous étiez si gentille quand j’étais muet.

— Non ! répliqua-t-elle, sa poitrine se soulevant tant sa colère était grande. Cet homme était du même monde que moi. Il était simple et... et attentionné. Et ce n’était pas un maudit *aristocrate* ! acheva-t-elle en frappant du poing le torse d’Apollon.

— Vous ne savez pas qui je suis réellement.

— Eh bien dites-le-moi !

Apollon plongea son regard dans les beaux yeux verts et sentit quelque chose se briser en lui.

Quatre années de tourments et de solitude.

Quatre années à s’entendre dire ce qu’il était et ce qu’il n’était pas.

Quatre années d’abandon presque total, passés à croupir dans une cellule sordide.

Mais il n’était pas mort. Et il refusait désormais de gaspiller un seul instant de sa vie.

— Je suis tout ce que vous pensiez de moi, murmura-t-il. Le jardinier, l’aristocrate et le fou. Ce que j’ai enduré à Bedlam a mis mon âme à l’épreuve, brûlant celui que j’étais pour le refaçonner. Je n’aurais pas survécu si je ne m’étais pas laissé remodeler.

Apollon se tut et contempla Lily, au désespoir. Elle lui rendit son regard, les yeux humides.

Il appuya le front contre celui de la jeune femme.

— En vérité, je ne sais plus quelle sorte d’homme je suis. C’est comme si j’avais été fraîchement démoulé et que j’étais encore trop brûlant pour évaluer ma consistance. Mais je sais une chose :

quelle que soit la créature que je suis devenue, je suis à vous. Aidez-moi, Lily. Donnez-moi la forme que vous souhaitez et ranimez le souffle de vie en moi.

Apollon avait épuisé les mots pour la convaincre, aussi fit-il ce qu'il rêvait de faire depuis qu'il avait posé les yeux sur elle, ce soir : il captura ses lèvres.

Son baiser était si doux, si tendre que, l'espace d'un instant, Lily fut incapable d'aligner deux pensées cohérentes. Elle ne pouvait que ressentir – la chaleur de sa bouche, son souffle tiède sur sa joue, ses mains qui encadraient son visage. Sa langue caressa la sienne et elle en conçut un bonheur infini.

Elle glissa les mains dans ses cheveux, les libéra de ce catogan si austère. Libéra Caliban de lord Kilbourne.

Elle se rendit compte alors que quel que soit le nom qu'il se donnât, elle lui en voulait encore. S'arrachant à ses lèvres, elle murmura :

— Je suis toujours furieuse contre vous.

— C'est vrai ? souffla-t-il avant de l'embrasser dans le cou.

— Oui.

Elle lui tira les cheveux pour souligner son propos. Il gronda un peu, mais cela ne l'empêcha pas de s'emparer à nouveau de ses lèvres.

— Je vais voir ce que je peux faire pour rentrer dans vos bonnes grâces, murmura-t-il.

Et avant qu'elle ait compris ce qu'il se passait, il la souleva de terre comme si elle n'était pas plus lourde qu'un chaton, pivota sur lui-même et se dirigea vers le lit. Une seconde plus tard, Lily était allongée sur le dos, Apollon sur elle.

Il se hissa sur les coudes pour ne pas l'écraser, mais ses jambes et son bassin la plaquaient fermement sur le matelas.

— Et comment ceci est-il censé arranger votre cas ? demanda-t-elle avec dignité.

— Pour commencer, vous ne pouvez plus bouger, fit-il remarquer en lui caressant la tempe.

Comme Lily haussait les sourcils, il sourit et expliqua en ôtant l'une des épingles qui retenaient son chignon :

— Cela me laisse au moins le temps de plaider ma cause.

Levant les mains en un geste moqueur de capitulation, elle répondit :

— Je vous écoute.

— Êtes-vous d'accord pour convenir que nous nous entendions singulièrement bien, dans le jardin ?

Il lui retira une autre épingle.

— À l'époque, j'ignorais qui vous étiez, objecta-t-elle.

Il la gratifia d'un regard sévère.

— Ce n'était pas ce que je demandais. Êtes-vous d'accord, oui ou non ?

Elle laissa échapper un soupir contrarié.

— Je suis d'accord pour reconnaître que je m'entendais singulièrement bien avec l'homme que je croyais que vous étiez. Mais...

— Ah, ah ! s'esclaffa-t-il, tendant le bras pour déposer les épingles sur la table de chevet. Donc, nous sommes tous les deux d'accord pour reconnaître que nous avons développé une relation particulière. Le problème, c'est que vous êtes persuadée que je ne suis plus l'homme que j'étais alors. Je ne sais peut-être pas très bien quel homme je suis devenu depuis mon séjour à Bedlam, en revanche

je peux vous certifier que celui que vous avez connu dans le parc est rigoureusement le même que celui que vous avez devant vous, nouveaux vêtements ou pas.

— Non ! répliqua Lily.

Elle écarta les jambes pour plus de confort, tout en s'en voulant de se sentir aussi bien dans cette position.

— Non ? répéta-t-il en lui caressant les cheveux. En quoi suis-je différent ?

Lily devait lutter pour garder les yeux ouverts. Les doigts de Caliban qui lui massaient doucement le crâne étaient un délice.

— Votre nom n'est plus le même, pour commencer.

— Quelle importance, un nom ? chuchota-t-il avant de déposer un baiser à cet endroit sensible, juste sous l'oreille. Vous m'appeliez Caliban, mais si vous m'aviez appelé Roméo, n'aurais-je pas été le même ? Ma mère m'a donné le nom d'un dieu réputé pour sa beauté. Cela fait-il de moi un bel homme ? Mon miroir me rappelle chaque jour que non.

Il y avait une faille dans son raisonnement, Lily en était sûre, et si elle avait réussi à se concentrer pour *réfléchir*, elle l'aurait trouvée.

— Tricheur, l'accusa-t-elle, d'une voix qu'elle aurait voulue plus assurée.

Il se redressa et elle vit le sourire qui ourlait ses lèvres.

— Tentatrice, répliqua-t-il.

Et il l'embrassa de nouveau.

— Mes baisers sont-ils différents ? demanda-t-il tout contre sa bouche. Ont-ils changé en même temps que mon nom ?

— Je ne saurais le dire. Vous devriez peut-être me faire une autre démonstration.

Il lui lécha le coin de la bouche.

— Vous souhaitez vous livrer à une expérience scientifique, c'est cela ?

— Oui, admit-elle.

— Comme il vous plaira.

Il lui frôla les paupières de ses lèvres avant de capturer de nouveau sa bouche, étouffant son gémissement. Son torse lui écrasait la poitrine, et elle rêvait d'arracher leurs vêtements pour sentir sa peau contre la sienne. Elle se cambra sous lui. Elle avait envie de frotter ses seins contre son torse, mais son corset l'en empêchait, ne lui offrant même pas l'illusion d'une caresse.

Elle se laissa retomber sur le matelas avec un soupir de frustration.

Il s'agenouilla alors, la contempla avec un sourire arrogant qu'elle aurait volontiers fait disparaître d'une gifle si elle n'avait pas eu autant envie de lui.

— Alors ? Je suis le même ? s'enquit-il.

Sa voix était un peu plus rauque. Au moins n'était-elle pas la seule à être troublée. Ce qui était une piètre consolation.

— Je suppose, répondit-elle d'un ton qui se voulait désinvolte, mais auquel il ne crut guère à en juger par son grand sourire.

— Je suis le même homme que celui du jardin, déclara-t-il, son sourire cédant la place à une expression solennelle, presque sévère. Je me déplace de la même façon, mes poumons se remplissent pareillement d'air, mon cœur...

Il s'interrompit comme pour déglutir, puis continua à voix plus basse :

— Mon cœur bat au même rythme. Et si vous ne devez croire qu'une seule chose, Lily Stump, croyez celle-ci : mon cœur n'a pas changé depuis le jardin.

Lily le dévisagea. C'était là de belles paroles, mais elle avait grandi avec l'idée qu'on ne pouvait pas faire confiance aux nobles. Et elle n'allait pas faire table rase du passé en quelques minutes.

Il ôta sa veste.

— Aviez-vous peur de Caliban ?

Elle secoua la tête.

Il déboutonna son somptueux gilet.

— Caliban et Apollon ne font qu'un.

— Non. Caliban est mort.

— Le croyez-vous vraiment ? demanda-t-il, presque avec indulgence. Je suis Caliban et je suis Apollon. Un seul et même homme.

— Non.

Il se débarrassa de son gilet.

— Si.

— En fait, il n'y a jamais eu de Caliban.

Elle éprouvait de la tristesse, comme si elle pleurait la perte du gentil géant, du muet énigmatique, qu'elle avait apparemment forgé de toutes pièces.

Il s'esclaffa, le gremlin.

— Pensiez-vous que je faisais semblant de creuser des trous et de planter des arbres ? Je suis Caliban, Apollon et Smith.

Il retira sa chemise. Il était à présent torse nu.

— N'est-ce pas le même corps que celui que vous avez vu émerger de l'étang ?

Lily ne put se retenir. Elle fit ce qu'elle n'avait pas pu faire ce jour-là : elle lui caressa la poitrine.

— C'est ici que bat mon cœur, dit-il en lui prenant la main pour la presser contre son torse. Le même cœur, les mêmes battements que dans le jardin.

Il la lâcha, mais Lily laissa sa main là où elle était quelques instants. Puis elle traça du doigt le contour de son mamelon. La pointe durcit à son contact et elle éprouva un désir soudain de le sentir sous sa langue. Au lieu de cela, elle leva son autre main et prodigua la même caresse à l'autre mamelon, fascinée de le voir répondre pareillement à ses attentions. Ce n'est qu'en entendant Apollon inhaler brièvement qu'elle leva les yeux et comprit la torture qu'elle lui infligeait.

Il avait renversé la tête en arrière, sa pomme d'Adam montait et descendait, et ses épaules si larges étaient secouées d'un léger tremblement.

Qu'elle puisse détenir un tel pouvoir sur un homme aussi puissant la stupéfiait.

— Caliban, murmura-t-elle. Vous permettez que je vous appelle ainsi ?

Il plongea son regard dans le sien.

— Caliban, Apollon, Smith ou même Roméo, peu m'importe. Je serai toujours le même.

Lily hocha la tête, car elle était au moins d'accord sur une chose : le nom qu'elle lui donnait importait peu.

— Laissez-moi vous montrer, dit-il.

Il descendit du lit, ôta ses chaussures, ses chaussettes, son pantalon et son caleçon. Une fois entièrement nu, il écarta les bras et se tint devant elle.

— Je suis tel que Dieu m'a fait, ni plus ni moins. Prenez-moi comme je suis.

Il pivota sur lui-même, et Lily ne put s'empêcher d'aimer ce qu'elle voyait. Il était grand et bien fait, la taille mince, les cuisses musclées. Les poils sombres qui partaient de son nombril formaient une ligne fine qui descendait jusqu'à son pubis, où son sexe se dressait à demi.

Il était terriblement viril. Attrayant. Et, débarrassé de ses vêtements, il était redevenu l'homme qu'elle avait rencontré dans le jardin.

Elle tendit la main.

— Caliban, Apollon, Smith, Roméo, *toi*. Viens à moi, qui que tu sois.

Il s'empara de sa main tendue, mais plutôt que de la rejoindre sur le lit, il l'attira à lui, l'obligeant à se lever à son tour.

— Pour commencer, lui murmura-t-il à l'oreille, je veux que tu sois aussi nue que moi. Ainsi, nous serons vraiment égaux.

Il délaça, dénoua, déboutonna patiemment, ses doigts s'attaquant avec habileté aux rubans et tissus délicats. Avec respect, il la débarrassa de sa robe, de ses jupons, de son corset et sa camisole. Puis il mit un genou au sol, posa le pied droit de Lily sur sa cuisse après lui avoir ôté son soulier et roula son bas sur sa jambe. Elle avait emporté ses plus beaux bas, mais ils étaient quand même reprisés aux talons. Caliban l'enroula aussi précautionneusement que s'il était en dentelle, ne s'interrompant que pour lui effleurer le mollet de ses lèvres. Il procéda de même avec son autre jambe.

S'appuyant de la main sur son épaule, Lily le regardait faire, troublée de voir ses cheveux sombres frôler presque le triangle de sa féminité.

Lorsqu'il en eut terminé avec le deuxième bas, elle laissa sa main remonter le long de son cou, s'enfouir dans ses cheveux, qu'elle empoigna comme il faisait lentement courir sa bouche sur sa cuisse. Lorsqu'elle sentit son souffle caresser sa chair intime, elle vacilla et faillit perdre l'équilibre

Apollon la prit alors aux hanches et l'assit au bord du lit. Puis il s'agenouilla devant elle, lui souleva les jambes, qu'il cala sur ses épaules avant de s'incliner pour l'embrasser.

Là. Bouche ouverte, sa langue fouaillant les replis de son sexe.

Lily poussa un petit cri, le souffle coupé. Plus rien n'existait que ce point sensible au creux de ses cuisses, qu'Apollon léchait consciencieusement, l'entraînant dans une spirale de sensations inouïes.

Elle sursauta violemment lorsqu'il referma les lèvres sur la petite crête charnue, qu'il se mit à sucer délicatement, sans relâche, jusqu'à ce qu'elle perde pied.

Elle se mordit le poing et arquait les reins au moment où ses cuisses se raidissaient sur les épaules de Caliban. Un spasme la secoua et elle gémit contre son poing tandis que sa vision s'assombrissait et que la jouissance la submergeait. Et pendant tout ce temps, la langue d'Apollon continua de s'activer jusqu'à ce que Lily soit obligée d'appuyer sur ses épaules pour le faire cesser.

Il releva la tête, s'essuya la bouche d'un revers de main, avant d'allonger la jeune femme sur le lit. Il s'étendit sur elle, la tête à la hauteur de ses seins.

— Si jolis, murmura-t-il.

Puis il aspira la pointe d'un sein entre ses lèvres, arrachant à Lily un nouveau gémissement tandis qu'il pinçait doucement son autre téton entre ses doigts. Le désir l'envahit de nouveau, presque douloureux, alors même qu'elle venait de jouir. Il devait arborer une belle érection, à présent, n'est-ce pas ? Être prêt à la posséder ?

Cependant, il ne semblait pas pressé, passant tranquillement d'un sein à l'autre, léchant, mordillant, suçant. Et quand il pinça le téton qu'il venait d'abandonner, elle faillit crier.

— S'il te plaît, gémit-elle en lui agrippant les cheveux dans l'espoir qu'il redresse la tête. *S'il te plaît...*

Il leva les yeux.

— Qui suis-je, à présent ?

Lily secoua la tête en se tortillant, au bord du gouffre, son corps le réclamant si fort que son entre-cuisse était trempé.

— Cela n’a aucune importance.

Un petit sourire suffisant aux lèvres, il se hissa au-dessus d’elle.

Lily le regarda empoigner son pénis érigé, en approcher l’extrémité de sa fente et l’y frotter doucement, l’enrobant de son miel intime.

Elle enroula les jambes autour de ses hanches.

— Maintenant, le pressa-t-elle. Maintenant.

Il la regarda. Son sourire avait disparu. Il fléchit légèrement les hanches, et entra en elle.

Tout était imposant, chez lui. Son sexe, comme le reste de sa personne.

Lily tressaillit, écarta grand les cuisses pour l’accueillir.

Il avait fermé les yeux et son expression évoquait la souffrance.

Ou un plaisir indicible.

Il donna un puissant coup de reins, la pénétrant jusqu’à la garde.

Elle émit un bruit de gorge.

Il rouvrit les yeux et la regarda d’un air inquiet.

— Ça va ?

Il l’emplissait délicieusement, l’écartelait. Elle noua les bras autour de son cou et souffla :

— Oui. *Bouge*.

Et c’est ce qu’il fit.

Il se mit à aller et venir en elle, se retirant presque entièrement avant de s’enfoncer de nouveau, un peu plus vite chaque fois et un peu plus fort, jusqu’à ce qu’il la pilonne littéralement.

Lily caressait son dos humide de sueur, y enfonçait les ongles, lui faisant probablement mal et ne s’en souciant pas. Elle empoigna ses fesses musclées pour le retenir davantage en elle.

Il prit appui sur ses coudes et ses coups de reins gagnèrent en puissance. Les yeux rivés à ceux de Lily, il repoussa tendrement une mèche de son front, puis inclina la tête et couvrit ses lèvres des siennes.

Elle gémit dans sa bouche.

Peu importait son nom.

C’était cet homme-là, qu’elle désirait.

La jouissance explosa en elle, si violente qu’elle renversa la tête en arrière en criant. Il plongea une dernière fois en elle, puis se retira et répandit sa semence sur son ventre dans un long gémissement.

Une seconde giclée tomba sur la cuisse de Lily, et Apollon se laissa aller sur elle de tout son poids.

Elle n’eut pas la force de le repousser.

Lorsque Apollon se réveilla, il sentit une chair douce sous sa paume. Sa main remonta avec précaution, se referma sur un sein, et il sourit sans même ouvrir les yeux.

Si le paradis existait, il devait ressembler à cela.

— Merci, fit une petite voix, et il se rendit compte que Lily était également réveillée.

Il ouvrit les yeux. La chambre dans laquelle il se trouvait était minuscule. La chandelle brûlait encore sur la table de nuit, projetant sa lumière vacillante sur le profil de la jeune femme.

— C’est moi, qui devrais te remercier.

Elle tourna la tête vers lui.

— Non, pas pour cela. Je voulais te remercier de n’avoir pas joui en moi.

Ses joues s'étaient colorées.

Apollon se souvint d'Indio. De toute évidence, un homme, autrefois, n'avait pas pris la peine de se retirer à temps.

Apollon lui embrassa l'épaule, puis attrapa un coin du drap et entreprit de lui nettoyer délicatement l'abdomen et la cuisse.

— Je peux rester ?

Elle soupira.

— Oui. À moins que Moll ne revienne avant demain matin. Je... j'aimerais que tu restes.

Il sourit. Il se sentait ridiculement heureux.

Elle lui caressa les cheveux.

— Alors, ces gens font partie de ta famille ?

Il n'était pas sûr d'avoir envie d'aborder ce sujet pour le moment – son sang bleu paraissait la plonger dans un certain désarroi.

— Oui.

— Tu n'as personne d'autre ?

— À part ma sœur, non, dit-il en appuyant la tête contre son épaule.

— Elle savait que tu te cachais dans le parc ?

Il lui jeta un coup d'œil. Elle fronçait légèrement les sourcils.

— Artemis ? Bien sûr. Elle m'apportait des vêtements et des vivres. C'est par elle que Trevillion m'a retrouvé.

— T'a *retrouvé* ?

Apollon soupira.

— Trevillion me cherchait. Il savait qu'Artemis était ma sœur. Il l'a suivie et elle l'a conduit un jour au parc. Ce fameux jour où tu nous as vus nous battre.

Son froncement de sourcils s'était accentué.

— Mais... pourquoi te cherchait-il ?

Apollon frissonna soudain. Le feu était presque éteint. Il se leva et se dirigea vers la cheminée.

— Apollon ?

Il ferma les yeux. Lily ne l'appelait plus Caliban et cela lui déplaisait. Il ne voulait pas que son passé se dresse entre eux.

Il jeta un regard par-dessus son épaule. La jeune femme s'était assise dans le lit et avait remonté le drap et les couvertures sur sa poitrine, comme pour ériger une barrière entre eux. Impossible de faire autrement – tout le ramenait toujours à cette fatale nuit où sa vie avait basculé.

— C'est Trevillion qui m'avait arrêté pour meurtre.

14

Les jours suivants, Ariane trouva d'autres squelettes. Elle s'arrêtait devant chacun, récitait une prière et répandait de la poussière. Alors qu'elle approchait du centre du labyrinthe, elle se demanda quelles horreurs l'y attendaient. Mais quand, au septième jour, les hauts murs de pierre en révélèrent le cœur, elle découvrit quelque chose d'entièrement inattendu...

Lily observait Apollo. Accroupi, nu, devant la cheminée, il ranimait le feu. Son corps musclé se découpait sur fond de braises rougeoyantes. Rien d'étonnant qu'on l'ait pris pour un assassin : sa carrure impressionnante avait de quoi effrayer.

Mais que s'était-il passé, exactement ? Apollon s'était montré peu loquace, et ce qu'elle savait, elle l'avait appris grâce aux ragots, ou par ce qu'elle avait lu dans les journaux à l'époque du drame. Le capitaine Trevillion l'avait arrêté, et voilà soudain qu'il se démenait pour prouver son innocence. Lily avait du mal à comprendre ce retournement de situation, et elle était lasse de ne recueillir que des informations de seconde main.

Elle se racla la gorge, rompant le silence.

— Peux-tu me raconter ce qui s'est passé cette fameuse nuit ?

Apollon s'apprêtait à ajouter une bûche dans le feu. Il suspendit une seconde son geste, avant de continuer. Puis il se redressa et s'essuya les mains. Les flammes renaissantes jetaient des lueurs dorées sur sa peau. Il était tourné, n'offrant que son profil à la jeune femme.

— Il faut que tu saches une chose, commença-t-il calmement. J'étais jeune. À peine vingt-quatre ans. Cela peut ne pas te paraître si jeune que cela, mais j'avais passé la majeure partie de mon existence à l'école. D'abord à Harrow, où mon grand-père m'avait inscrit et payait ma scolarité, et ensuite, à Oxford. Quand je suis arrivé à Londres, je touchais une petite pension de mon grand-père. Je la dépensais principalement en alcool et en catins.

Il pivota enfin face à Lily, mais elle ne distinguait toujours pas ses traits.

— C'est ainsi que vivent la plupart des jeunes aristocrates, reprit-il. Ils s'enivrent et dépensent bêtement leur argent. Ils ne travaillent pas – même si leur famille manque de tout.

— Ta famille était-elle dans le besoin ?

Il secoua la tête sans hésiter.

— Non. Mais ce n'était pas non plus la prospérité. Mon père avait épuisé pratiquement tout l'argent dont il disposait et le comte refusait de lui en donner davantage. Ma mère et ma sœur vivaient donc à la campagne, très simplement. Artemis n'avait pas de dot. Elle n'a même pas eu droit à une saison mondaine.

Il revint vers le lit.

— Mais je commençais à me lasser de mon oisiveté. Mon existence se bornait à attendre la mort du vieux comte pour toucher ma partie de l'héritage.

Lily ne pouvait l'imaginer, lui, si actif physiquement et mentalement, patientant en se croisant les bras.

Il s'allongea près d'elle, le dos contre la tête de lit, et l'attira à lui, le bras enroulé autour de ses épaules.

— À Oxford, j'avais rencontré des gens qui professaient de nouvelles théories en matière de jardinage. Ils voulaient rompre avec cette vieille idée médiévale des lignes droites et des plantations ordonnées. Ces gens pensaient en termes de paysage, de panorama. Une fois installé à Londres, j'ai commencé à correspondre avec eux, à échanger des idées et des plans. Puis j'ai été embauché pour travailler sur un domaine de campagne, tout près d'Oxford, justement.

Il resserra son étreinte et Lily lui embrassa la main pour l'encourager à poursuivre.

— C'était une occasion unique de mettre enfin mes théories en pratique, reprit-il d'une voix empreinte de mélancolie. La réalisation de ce jardin réclama une année entière de travail. Aussitôt après, je fus recommandé auprès d'un autre employeur. C'est alors que mon grand-père découvrit mes activités.

— En quoi cela le concernait-il ? s'étonna Lily.

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit tout à l'heure, murmura-t-il en pressant la joue contre sa tempe. Les aristocrates ne travaillent pas. Jamais. Quand mon grand-père l'a appris, il m'a coupé les vivres. Il considérait mon désir de réaliser des jardins comme le signe d'une aliénation mentale semblable à celle qui avait frappé mon père. Il croyait toute la lignée atteinte.

— Oh mon Dieu, Apollon !

Lily n'avait pas beaucoup de famille, mais être jugé aussi durement parce qu'on s'était trouvé un intérêt dans l'existence était odieux et ridicule.

— Ce jour-là, reprit-il, je me trouvais à Londres. Je suis tombé, par hasard, sur deux anciens camarades de collège que je n'avais pas revus depuis longtemps. Ils étaient accompagnés d'un ami à eux. Nous avons décidé de passer la soirée ensemble. Nous avons réservé un petit salon dans une taverne de Whitechapel, et nous avons commandé du vin et de la nourriture.

— Pourquoi vous rendre dans l'un des quartiers les plus sinistres de Londres ?

— Parce que nous n'avions pas beaucoup d'argent. La taverne était bon marché.

— Et que s'est-il passé ?

Il prit une profonde inspiration.

— Je n'en sais rien. Nous avons partagé une première bouteille, et après, c'est le noir complet. Je me suis réveillé le lendemain matin avec une migraine atroce. Dès que j'ai bougé, j'ai vomi. Et puis j'ai vu mes mains.

— Apollon ?

Elle voulut tourner la tête pour le regarder, mais il l'en empêcha.

— J'avais déjà été ivre, par le passé, continua-t-il, mais cela n'avait rien à voir. C'était comme si je rêvais et que je n'arrivais pas à me réveiller. Mes mains étaient couvertes de sang. Je tenais un poignard dans la main droite. Et mes amis...

Lily étreignit la main qui reposait sur son épaule. Elle connaissait déjà le sort de ses amis. La scène du meurtre avait été abondamment racontée par tous les journaux, et peu importait de savoir si les détails étaient vrais ou pas.

Ils avaient été assassinés. Sauvagement.

— Je suis désolée, chuchota-t-elle. Tellement désolée.

— Une patrouille est arrivée, dit-il d'une voix sans timbre. Ils se sont empressés de me mettre des chaînes aux poignets, aux chevilles et autour du cou. Ils avaient peur de moi. J'ai été enfermé à Newgate, dans l'attente de mon procès. Pendant plusieurs jours, j'ai été malade, j'ai vomi encore et encore, et j'étais incapable d'avoir les idées claires. Je n'ai pas gardé beaucoup de souvenirs de Newgate. En revanche, je me souviens très bien de Bedlam.

Lily lui embrassa la main pour se retenir de lui dire qu'il n'avait pas besoin de lui raconter Bedlam. Car elle pressentait qu'il lui *fallait* en parler – non pas tant pour l'informer, elle, que pour se délivrer d'un poids.

— Cela...

Il suffoqua un instant avant de débiter d'une traite :

— L'odeur. Elle était pestilentielle. Comme dans une écurie mal entretenue, sauf que là, l'odeur de fumier venait d'*êtres humains* et pas de chevaux. Ils m'avaient enchaîné, car les premiers jours j'étais hors de moi, de peur et de désespoir. Après, la faim et la soif m'avaient rendu trop faible pour me battre.

Lily laissa échapper un sanglot. Elle ne supportait pas d'entendre qu'un tel homme, aussi fort et aussi bon, ait pu être ravalé plus bas que terre. Enchaîné comme une bête. Elle s'agenouilla sur le lit et enlaça Apollon, attirant son visage contre sa poitrine. C'est alors qu'elle sentit que ses joues étaient mouillées de larmes.

Il l'embrassa entre les seins, avant de reprendre :

— Artemis venait aussi souvent qu'elle le pouvait. Elle m'apportait de la nourriture et elle soudoyait mes geôliers pour qu'ils ne me battent pas à mort. Mon père était décédé un an avant les meurtres et notre mère rendit l'âme quelques mois après mon internement à Bedlam. Il ne fait aucun doute que ce drame avait hâté sa fin. Ma sœur, si fière et si courageuse, fut obligée de travailler comme dame de compagnie chez une de nos cousines.

Sa voix se brisa. Lily lui caressa doucement les cheveux dans l'espoir de le consoler, même si elle savait que c'était impossible.

— Au moins, Artemis avait un toit et suffisamment à manger, poursuivit-il. J'ai passé des nuits blanches après avoir appris la mort de notre mère. Je craignais qu'Artemis ne se retrouve à la rue. Et je ne pouvais rien faire pour elle. Strictement rien. Alors que j'aurais dû être là pour la protéger. Je n'étais même plus un homme digne de ce nom.

— Chuut, murmura Lily, incapable de retenir ses larmes.

Ce qu'avait enduré Apollon était d'une injustice innommable.

— Les sévices qu'ils nous infligeaient là-bas... reprit-il d'une voix hachée. Il y avait une femme. Une malheureuse qui avait complètement perdu l'esprit, mais chantait d'une si jolie voix. Un soir, les gardes ont voulu s'en prendre à elle... Je les ai interpellés, je les ai nargués. Et c'est à moi qu'ils s'en sont pris.

Lily en avait la gorge nouée. Son Apollon si courageux, qui n'avait pas craint d'attirer sur lui la colère de ses geôliers !

— Ils m'ont frappé jusqu'à ce que je perde connaissance. C'est à cette occasion que j'ai perdu ma voix. Après – après que j'ai été secouru par le duc de Wakefield –, je suis resté alité le temps de recouvrer des forces, mais je n'ai pas cessé de penser à cette femme. Une nuit, je suis retourné à Bedlam en cachette, mais elle était morte. Une mauvaise fièvre l'avait emportée. C'était sans doute mieux ainsi.

Lilly s'aperçut qu'il avait fermé les yeux.

— Mais j'ai fait en sorte que le garde qui avait voulu s'en prendre à elle et s'en était pris à moi ne puisse plus jamais sévir. Je l'ai sorti de Bedlam pour le livrer à une bande de malfrats. J'ignore ce qu'il est devenu. Jamais je n'aurais fait une chose pareille avant. Bedlam m'a changé.

Bedlam aurait surtout pu le briser définitivement, songea Lily. S'il n'avait eu la force de résister. En dépit de son chagrin, elle était fascinée, émerveillée.

Elle prit le visage d'Apollon entre ses mains et plongea son regard dans le sien.

— Tu as survécu. Tu as enduré l'enfer, et tu as survécu ;

Il eut un sourire amer.

— Je n'avais pas le choix.

Elle secoua la tête.

— On a toujours le choix. Tu aurais pu renoncer, baisser les bras, mais tu ne l'as pas fait. Tu as tenu bon. Je pense que tu es l'homme le plus courageux que j'aie jamais rencontré.

— Dans ce cas, je crois que tu n'as pas rencontré beaucoup d'hommes, trouva-t-il la force d'ironiser.

Son ton était léger, mais ses traits marqués par le souvenir de ce qu'il avait vécu.

— Tais-toi !

Elle l'embrassa, pas comme une amante, mais presque platoniquement. D'abord sur le front, puis les joues et enfin, la bouche. Avec une infinie douceur.

— Il faut dormir, à présent, souffla-t-elle, et elle l'aida à s'allonger.

Après avoir arrangé les couvertures, elle posa sa tête sur le torse d'Apollon, à l'écoute de son cœur qui battait sourdement.

Et c'est ainsi qu'elle s'endormit.

Apollon se réveilla avec l'impression d'avoir trop dormi. Quand il travaillait dans le jardin, il se levait en même temps que les premiers chants d'oiseaux qui annonçaient l'aurore. Mais, ici, dans un lit moelleux, avec une femme entre ses bras, il avait du mal à s'extirper des tentacules du sommeil.

— Quoi ? marmonna Lily lorsqu'il repoussa son bras qui reposait sur son ventre.

Il aurait aimé rester encore un peu, bien sûr. La réveiller avec des baisers et lui faire l'amour. Mais les domestiques allaient bientôt se lever. Et plus il s'attarderait, plus il courrait le risque de croiser d'autres invités dans les couloirs.

Il se leva donc et s'habilla, tandis que Lily soupirait et roulait sur la place toute chaude qu'il venait de libérer.

Il ramassa sa veste, jeta un regard circulaire avant de s'incliner pour déposer un baiser sur les lèvres de la jeune femme.

Elle fronça les sourcils et ouvrit les yeux.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

Il sourit. À l'évidence elle n'était pas du genre à se réveiller rapidement.

— Je te verrai tout à l'heure.

Pour toute réponse, elle émit un grognement peu féminin avant de se couvrir la tête de son oreiller.

Apollon souriait encore quand il referma la porte derrière lui.

Surprenant un mouvement du coin de l'œil, il tourna vivement la tête. Quelqu'un ne venait-il pas de disparaître à l'angle du couloir ? Ou avait-il été victime de son imagination ?

Il étrécit les yeux, puis décida après réflexion que même s'il avait réellement vu quelqu'un, c'était très certainement un domestique, vu l'heure.

Il pivota dans l'autre direction... pour s'apercevoir que le duc de Montgomery l'observait.

Il fit un effort pour être poli.

— J'ignorais que vous étiez un lève-tôt, Votre Grâce.

Montgomery arqua un sourcil.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai dormi ?

Apollon l'examina avec attention. Le duc portait un costume pourpre sans un faux pli, et ses cheveux étaient impeccablement attachés en un élégant catogan.

— Avez-vous dormi ? demanda-t-il, histoire d'en avoir le cœur net.

Un sourire énigmatique incurva les lèvres du duc.

— Je trouve le sommeil assommant. Surtout lorsque je peux passer la nuit à des activités plus... plaisantes.

— Je vois.

Apollon emboîta le pas au duc, sans savoir où celui-ci comptait se rendre. Pour sa part, il cherchait la salle du petit-déjeuner, car il ressentait le besoin urgent de boire un café corsé.

Il espérait que son oncle avait prévu d'en servir à ses invités.

— Le matin est le meilleur moment pour découvrir quels habitants d'une maisonnée n'ont pas dormi dans la chambre qui leur était réservée, commenta le duc d'un ton de parfaite innocence. En vous voyant sortir de celle de Mlle Goodfellow, je comprends mieux votre colère d'hier, lorsque vous avez découvert qu'elle était présente à la fête.

Apollon le fusilla du regard.

— Je vous serais reconnaissant de garder ce que vous avez vu pour vous.

— Pourquoi irais-je en parler ? répliqua Montgomery, qui semblait sincèrement étonné par sa requête. Que vaut une information si elle est partagée par tout le monde ?

Apollon comprit que, quoi qu'il pût répondre, il apporterait de l'eau au moulin du duc, aussi préféra-t-il changer de sujet.

— Avez-vous découvert quelque chose d'intéressant en furetant dans la maison, Votre Grâce ?

Montgomery renifla avec dédain.

— « Fureter » est un terme bien trivial.

Apollon se contenta de le regarder.

Le duc leva les bras au ciel.

— Bon, très bien ! Ne vous énervez pas. De toute façon, je ne pourrais pas lutter contre vos poings. J'ai découvert que Mme Jellett emploie un très séduisant et très *jeune* valet qu'elle emmène partout avec elle, que l'un des valets de M. William Greaves a passé une partie de sa jeunesse à Newgate, que M. et Mme Warner, bien que mariés depuis peu, font chambre à part – ce dont je me doutais – et que lady Herrick a une marque de naissance en forme de papillon sur la fesse gauche. Ah, je précise que cette marque prend une jolie teinte lavande quand elle reçoit une tape !

Apollon s'arrêta au milieu du couloir et dévisagea le duc.

— Quoi ? fit ce dernier, vaguement irrité. Je défie n'importe quel homme de ne pas saisir l'occasion, lorsqu'elle se présente, de fesser un joli derrière.

Apollon soupira et se remit en marche.

— Rien d'autre ?

Le duc fronça un moment les sourcils avant d'ajouter :

— Mlle Royle semble nourrir une certaine aversion à mon endroit.

Apollon retint un sourire.

— J'aurais pensé que nombre de jeunes femmes partageaient cette aversion.

— C'est vrai, concéda le duc avec désinvolture. Mais cela m'affecte. Ce qui est assez fascinant, je dois dire.

Apollon leva les yeux au ciel. La vanité du duc était sans limites.

— Vous avez glané quantité d'informations, Votre Grâce, mais aucune n'est utile à ma cause.

— On ne sait jamais, répliqua le duc. Une information en apparence anodine peut se révéler primordiale le moment venu. C'est pourquoi je m'astreins à collectionner toutes sortes de renseignements, aussi triviaux puissent-ils paraître de prime abord. Mais ne vous inquiétez pas : nous ne sommes ici que depuis moins de vingt-quatre heures. J'ai bien l'intention d'en découvrir davantage aujourd'hui.

Apollon plissa les yeux.

— Pourquoi aujourd'hui ?

— Vous n'êtes pas au courant ? répliqua Montgomery, avec cette expression amusée qu'Apollon commençait à détester. De nouveaux invités sont arrivés durant la nuit.

Sur ce, il ouvrit grand la porte de la salle du petit-déjeuner, révélant un Edwin Stump occupé à manger un toast.

Ce ne fut pourtant pas Edwin qu'Apollon fixa du regard, mais les deux autres personnes présentes. Une femme assez banale au visage avenant, et un homme de haute taille au teint olivâtre, dont les yeux étaient de couleur différente : l'un bleu, l'autre vert.

Montgomery, qui s'était un instant figé, murmura d'un ton ravi, tel un enfant qui se verrait offrir un énorme sac de bonbons :

— Voilà qui est merveilleux !

Un peu plus tard dans la matinée, Lily, assise sur une chaise, observait Stanford prendre la pose pour déclamer sa tirade :

— Et si jamais je surprends de nouveau ma fille dans une position aussi délicate, soyez assurés, messieurs que je...

Il lança un regard de détresse à Lily, qui n'avait pas besoin de consulter les pages qu'elle tenait à la main. Après tout, elle était l'auteur des *Remords d'un panier percé*.

— J'étriperai le coupable, souffla-t-elle.

— J'étriperai le coupable, marmonna Stanford pour lui-même, avant de reprendre à voix haute : J'étriperai le coupable pour qu'il ne puisse plus jamais réitérer son forfait.

Elle grimaça. Ce n'était pas ce qu'elle avait écrit de mieux comme dialogues, mais elle avait une excuse : elle avait achevé la seconde moitié de la pièce en moins d'une semaine. Sa première pièce lui avait réclamé une année entière de travail.

Et pourtant, elle avait brûlé son manuscrit aussitôt terminé.

— Bonjour, mes chéris !

La jeune femme se retourna et n'en crut pas ses yeux. Tout de bleu ciel vêtu, Edwin se tenait sur le seuil, les bras écartés.

Il s'attendait de toute évidence à recevoir un accueil aussi chaleureux que d'ordinaire, et il ne fut pas déçu. Moll et les autres comédiennes se ruèrent vers lui. Stanford et John s'approchèrent également, quoique d'un pas plus tranquille, mais ils admiraient tout autant Edwin, à leur manière.

Ce qui pouvait, hélas, s'expliquer ! Tous ignoraient que Lily était le véritable auteur de la pièce.

Elle laissa Edwin l’embrasser sur les joues, avant de lui demander avec un sourire suave :

— Pourrais-je profiter de quelques minutes de ton temps si précieux, mon cher frère ?

— Naturellement, acquiesça-t-il d’une voix forte afin de montrer aux autres combien il était un frère attentionné.

— En privé, précisa Lily.

Edwin parut deviner soudain que quelque chose clochait peut-être.

— Euh... bien sûr.

Elle se leva, posa son manuscrit sur une table et conduisit son frère dans une antichambre, dont elle referma soigneusement la porte.

— Que se... commença Edwin, mais Lily le coupa net en lui assenant une gifle magistrale.

— Lily ! s’écria-t-il en portant la main à sa joue.

Son regard exprimait sa stupéfaction et son désarroi.

Les poings sur les hanches, sa sœur répliqua :

— N’essaie surtout pas de me prendre par les sentiments, Edwin Stump ! l’avertit-elle.

Et elle le gifla de nouveau.

— Tu as dénoncé Apollon aux autorités. Ils auraient pu le ramener à Bedlam. Ou l’envoyer à l’échafaud. Tout cela parce que tu étais vexé qu’il t’ait jeté dehors.

— Je n’étais pas vexé, corrigea-t-il, remettant d’aplomb sa perruque. Je m’inquiétais pour ta sécurité.

— Ma sécurité ? répéta Lily, éberluée – c’était à croire que son frère la prenait pour une demeurée. Tu as perdu l’esprit ?

— Moi, non, mais lui, si. C’est un fou dangereux. Tout le monde est au courant de ses crimes.

— Ce n’est ni un fou ni un assassin. Tu le sais pertinemment. Tu t’es montré malveillant et tu m’as blessée.

Il parut étonné.

— Je t’ai *blessée* ?

— Tu m’as blessée, oui, répéta Lily, s’obligeant à la patience. J’apprécie beaucoup lord Kilbourne et je trouve ta cruauté envers lui – et envers moi – impardonnable. Il est ici, à cette fête.

— Je l’ai croisé dans la salle du petit-déjeuner, fit Edwin d’un air boudeur. Il a pris un pseudonyme ridicule. Smith.

— Il est ici pour tenter de démasquer le véritable meurtrier. Ne songe même pas à le dénoncer une deuxième fois, c’est compris ?

— Je... balbutia-t-il. Mais Lily...

— Pas même *accidentellement*, Edwin.

Il baissa les yeux.

— Très bien, murmura-t-il.

— Parfait.

Lily tourna les talons de crainte de dire quelque chose qui pourrait nuire à sa relation avec son frère, mais celui-ci la retint par le bras.

— Lily...

Il s’éclaircit la voix. Il semblait très nerveux.

— Je crois que je dois te prévenir.

Lily s’affola. Avait-il déjà parlé d’Apollon à quelqu’un ?

— Richard Perry, le baron Ross, est ici.

15

Au cœur du labyrinthe se trouvait un jardin magnifique, quoique à l'état sauvage. Des vignes vierges montaient à l'assaut d'amas de vieilles pierres entre lesquelles poussaient des arbres aux branches noueuses et aux feuilles couleur émeraude. Au centre d'une petite clairière miroitait un étang aux eaux cristallines. Des petites fleurs jaunes et blanches poussaient sur ses berges moussues. Mais le monstre se trouvait également là, à demi immergé dans l'eau qu'il rougissait de son sang...

Apollon se rendit dans le salon où les comédiens avaient décidé de répéter leur pièce. Dès qu'il entra, Moll Bennett, qui récitait une tirade, lui adressa un clin d'œil et désigna du menton une petite porte sur le côté de la pièce.

Apollon hocha la tête et se dirigea vers ladite porte. Il s'était lié d'amitié avec Moll la veille au soir lorsqu'il l'avait convaincue de lui abandonner la chambre qu'elle partageait avec Lily.

Alors qu'il s'approchait de la porte, il entendit des voix.

— ... Indio... dit Lily, qui semblait très émue.

Apollon ouvrit le battant d'un geste si brusque qu'Edwin faillit lui tomber dans les bras. Il le poussa à l'intérieur, entra à son tour et referma la porte.

Lily, très pâle, se tenait dans un coin, mais il garda les yeux rivés sur Edwin.

— Dites un mot sur moi ou mon passé et vous...

Edwin leva les mains en signe de capitulation.

— Inutile d'en rajouter, ma sœur m'a déjà menacé du pire.

— Vraiment ? répliqua Apollon en faisant un pas vers lui.

La pâleur de Lily l'inquiétait. Qu'avait donc pu lui raconter son frère pour la mettre dans cet état ?

— Quoi qu'elle vous ait dit, reprit-il, sachez ceci : je ne vous aime pas. Si vous vous en prenez à elle ou à moi, vous le regretterez jusqu'à la fin de vos jours. C'est clair ?

La pomme d'Adam d'Edwin joua au yo-yo.

— Je... euh, oui... c'est tout à fait clair.

Il jeta un coup d'œil à sa sœur et, pour la première fois, Apollon discerna une lueur de regret dans ses prunelles.

— Mais je vous assure que je ne ferais jamais le moindre mal à ma sœur.

— Tiens donc ?

Edwin baissa la tête et déclara :

— Il y a une chose que vous devez savoir.

Apollon étrécit les yeux. Il n'avait pas le moins du monde confiance en Edwin Stump.

— Lily m'a expliqué que vous cherchiez l'homme qui a tué vos amis. Si tant est que ce ne soit pas vous.

— Ce n'est pas moi.

Edwin cilla à plusieurs reprises et recula.

— Non, bien sûr. Nous le savons tous, n'est-ce pas, Lily ?

La jeune femme soupira.

— Il n'a tué personne, Edwin.

Il fronça les sourcils comme si la tranquille assurance de sa sœur le troublait.

— Très bien, très bien. Mais, vous comprenez, comme je viens juste de vous voir en compagnie du duc de Montgomery...

— Et alors ? répliqua Apollon. Sa Grâce m'apporte son concours.

Edwin haussa les épaules, l'air sournois.

— Vraiment ?

— Que veux-tu dire ? le pressa Lily. Exprime-toi sans détour, s'il te plaît.

— J'essaie ! rétorqua-t-il, l'air bizarrement blessé par le ton de sa sœur. Le duc adore collecter des informations de toutes sortes – des informations que les gens préféreraient garder secrètes.

— Insinueriez-vous que c'est un maître chanteur ? demanda Apollon.

Edwin grimaça.

— Je n'irais pas jusque-là. Disons plutôt que c'est un manipulateur. Mais il n'est jamais bon de laisser tomber ses secrets entre ses mains.

— Vous pensez que je l'ignore ? lâcha Apollon avec flegme.

— Je pense que vous ne vous êtes pas rendu compte que vous étiez déjà sous sa coupe, rétorqua Edwin. Il sait que vous êtes un assassin en fuite...

Lily ouvrant la bouche pour protester, il rectifia :

— Bon, d'accord, un assassin *préssumé* en fuite. Pourquoi, dans ces conditions, aurait-il accepté de vous aider ?

— Je n'ai pas d'argent, fit valoir Apollon. Il ne peut rien espérer gagner de ma part.

— N'allez pas vous imaginer que vous n'avez que de l'argent à perdre. Certaines choses de valeur n'ont pas de prix.

Un frisson glacial vrilla l'échine d'Apollon. Il se tourna spontanément du côté de Lily. Le visage fermé, elle ne quittait pas son frère des yeux.

— Je vous aurai mis en garde, reprit ce dernier.

Apollon se contenta de le regarder sans mot dire.

— Bien, fit Edwin en se redressant dignement, si vous en avez fini avec moi...

Apollon lui désigna la porte. La main sur la poignée, Edwin se retourna.

— Lily, je...

— Va-t'en, Edwin, lui lança-t-elle.

Il hocha la tête et sortit.

À peine eut-il disparu qu'Apollon demanda :

— Qui est lord Ross ?

C'était la première fois que Lily se retrouvait confrontée à ce choix. Jusqu'à présent, Indio était toujours passé, *naturellement*, en premier. Avant Edwin, avant Maude. Ce n'était qu'un enfant – son enfant – et, par conséquent, le plus vulnérable d'entre tous.

Mais était-ce encore vrai ?

Elle examina Apollon. Il avait remis ses vêtements de la veille et avait pris le temps, au cours de la matinée, de s'attacher ses cheveux.

Pour être franche, elle le préférait sans son catogan.

Apollon comptait beaucoup pour elle, c'était indéniable. Elle avait couché avec lui – c'était la première fois qu'elle prenait un amant depuis qu'elle était mère. Même en cet instant, alors qu'il l'interrogeait en la fixant d'un regard empli de compassion elle était consciente de sa présence physique. C'était injuste : il avait abattu avec une facilité déconcertante, sans même essayer, lui semblait-il, les barrières qu'elle avait érigées pour se protéger.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, pour conserver un peu de distance avec lui. Si elle n'y prenait garde, il serait capable de lui faire oublier le plus important et ce qui était en jeu.

Indio.

Indio, qui était vulnérable et qu'elle se devait de protéger.

— Richard Perry, lord Ross, est un homme fortuné. Un aristocrate, comme toi.

Apollon ouvrit la bouche comme pour réfuter la comparaison, mais c'était évidemment impossible.

— Il est marié et père de famille, poursuivit Lily. Je crois qu'il a deux fils, mais je n'en suis pas certaine. Je ne l'ai pas revu depuis des années.

Et elle ne songeait pas à s'en plaindre.

Apollon fit un pas vers elle et malgré ses bras croisés, elle sentit sa présence physique la submerger.

— Il a les mêmes yeux qu'Indio, dit-il. Un bleu et l'autre vert.

Lily prit une lente inspiration.

— Oui. C'est le père d'Indio.

Il fronça les sourcils. Non pour la condamner, mais parce qu'il semblait déconcerté.

— Lily, je...

— Ross n'est pas au courant, coupa-t-elle.

Il l'interrogea du regard.

— Je ne lui ai pas dit. Il est *très* important qu'il ignore l'existence d'Indio.

— Mais...

Lily n'eut pas la force de garder plus longtemps ses distances. Le danger était trop proche. Elle agrippa le bras d'Apollon des deux mains.

— S'il te plaît... *s'il te plaît*, promets-moi de ne pas parler d'Indio à Richard ni même de laisser entendre que j'ai un fils.

Il hocha la tête.

— Bien sûr, dit-il, puis, baissant les yeux sur les mains de la jeune femme, il les prit dans les siennes. T'a-t-il fait du mal ? Parce que si c'est le cas, je...

— Non !

Elle faillit rire, quoique rien de tout cela ne l'amusât.

— Inutile de t'instituer mon protecteur. En fait, je te serais très reconnaissante de ne rien dire du tout à Richard à mon sujet.

— Il a été ton amant.

Lily voulut se libérer, mais il refusait de la lâcher.

— Alors, c'est de cela qu'il s'agit ? Tu es jaloux ? Seigneur je ne peux pas croire...

Sa réaction la surprit, et la laissa muette de saisissement : il éclata de rire. Un rire amer et tourmenté.

— J'aimerais que ce soit quelque chose d'aussi simple que de la jalousie, avoua-t-il en l'attirant dans ses bras. Mais c'est bien plus terrible.

Sa bouche s'écrasa sur la sienne en un baiser ardent. Son souffle était brûlant et il sentait le café. Il en avait sans doute bu au petit-déjeuner, et Lily regretta soudain de ne pas avoir été auprès de lui à ce moment-là. Elle souhaitait tout partager avec cet homme, se rendait-elle compte : ses repas, son lit, ses rêves. Elle voulait le regarder se raser le matin. Elle voulait... Dieu du ciel ! Elle voulait vraiment tout. Elle le voulait *lui*.

Au point qu'elle en oublia ses bonnes résolutions.

Elle lui rendit son baiser avec fièvre, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des années, laissant échapper un petit gémissement plaintif.

— Chuut, murmura-t-il en lui caressant le visage.

Il y avait des gens dans la pièce d'à côté, Lily le savait et n'en avait cure. Elle se cramponna aux épaules Apollon, rêvant de le sentir nu contre elle, et qu'il redevienne Caliban l'espace de quelques instants.

C'est alors qu'il la souleva et l'assit sur une petite table qui vacilla sous son poids. Il lâcha un juron, puis lui retroussa ses jupes et glissa la main entre ses cuisses. Il alla droit au but, glissa les doigts entre les pétales de son sexe sans autre préambule, comme s'il avait tous les droits.

Lily gémit de nouveau.

— Chut ! l'admonesta-t-il.

Mais déjà son pouce entamait un lent mouvement circulaire sur son clitoris.

Lily lui mordit l'épaule pour ne pas crier.

Il s'inclina pour lui lécher la gorge.

Et, sans prévenir, il retira sa main.

Lily poussa un grognement qui lui arracha un rire sensuel tandis qu'il déboutonnait son pantalon. Il se positionna entre ses cuisses, les lui écarta davantage.

— Arrête, siffla Lily. La table va se briser.

Il se contenta de la regarder, sourit et... la pénétra d'une seule poussée. Une invasion si délicieuse qu'elle faillit crier.

— Un jour, haleta-t-il, je te prendrai dans un endroit où tu pourras gémir et crier tout son soûl. Et crois-moi, je te ferai crier !

Qu'il demeure ainsi immobile alors que son sexe était logé profondément en elle, la rendait folle.

— Bouge ! le supplia-t-elle.

Alors il plaqua la main contre le mur et commença de la pilonner. C'était merveilleux, mais à chaque coup de reins, la table heurtait le mur, et Lily s'affola un peu. Le bruit risquait d'attirer quelqu'un. Oh, Seigneur ! elle n'avait aucune envie d'arrêter...

— Enroule les jambes autour de moi, lui dit-il à l'oreille.

— Ils vont nous entendre.

— Lily, ma chérie. S'il te plaît.

À peine eut-elle fait ce qu'il lui demandait qu'il lui empoigna les fesses et la souleva. Empalée sur son pénis, elle se cramponna à lui. La position était d'une telle obscénité qu'elle aurait dû s'évanouir de honte.

Or, elle faillit jouir.

Apollon s'était adossé au mur, les yeux fermés, et la faisait aller et venir sur sa virilité avec autorité, l'utilisant comme un instrument de plaisir.

C'était d'une volupté telle qu'elle n'était pas sûre de pouvoir se retenir de crier.

Probablement perçut-il le danger, car il rouvrit les yeux et murmura :

— Embrasse-moi.

Lily approcha ses lèvres des siennes. Elle avait l'impression d'être une poupée entre ses bras puissants. Son baiser fut très sage, d'abord. Presque chaste. Il contrastait en tout cas bizarrement avec la sauvagerie de leur étreinte. Cependant, Lily en voulait davantage. Elle aurait aimé que cela dure à jamais, qu'Apollon la possède encore et encore et encore...

Cependant, la magie ne pouvait pas être éternelle.

Lorsqu'il ralentit le rythme, Lily glissa la main entre eux et titilla son clitoris avec deux doigts.

Il arqua un sourcil.

— Que... que fais-tu... ? haleta-t-il.

— Je me caresse pendant que tu me baisses.

Il serra les mâchoires, et Lily sentit sa semence l'inonder.

Et lorsqu'elle jouit à son tour, elle lui mordit le cou.

Greaves House était une demeure sinistre.

Trevillion contemplait le sombre édifice tout en aidant lady Phoebe et sa vieille cousine, Mlle Bathilda Picklewood, à descendre de voiture. Une seule lanterne éclairait le perron – soit parce que leur hôte était radin, soit parce qu'il n'était pas particulièrement hospitalier.

— L'écrin n'est guère accueillant, commenta Mlle Picklewood en posant le pied sur l'allée de gravier. J'espère au moins que la pièce sera bonne.

— C'est très gentil à M. Greaves de nous inviter, la gronda lady Phoebe. Il ne nous connaît même pas et je suis sûre qu'il n'a fait cela que par courtoisie envers Hippolyta. En fait, c'est par pur hasard s'il a appris que nous résidions à Bath.

Mlle Picklewood lança un regard à Trevillion avant de prendre le bras de lady Phoebe.

— Oui, un *pur* hasard.

Le capitaine s'abstint de répondre et suivit les deux femmes. Mlle Picklewood était douée d'une perspicacité déroutante. Et il était convaincu qu'elle pouvait se montrer redoutable quand les circonstances l'exigeaient.

La porte leur fut ouverte par un majordome obséquieux, qui prit les châles de ces dames avant de les conduire dans un salon, au premier étage. Cette pièce, au moins, était brillamment éclairée par des dizaines de bougies fixées sur des candélabres dispersés un peu partout. L'une des extrémités du salon avait été débarrassée de ses meubles, pour servir de scène, et un trio de musiciens était installé dans un coin. Plusieurs rangées de sièges faisaient face à ce dispositif. Une douzaine d'invités avaient déjà pris place et conversaient en attendant que la pièce commence.

Un homme d'une soixantaine d'années se porta à leur rencontre.

— Ah, lady Phoebe, je présume ?

Il parlait fort et s'adressait à Mlle Picklewood.

Lady Phoebe eut un sourire contraint.

— Oui, c'est moi. Et vous êtes monsieur William Greaves ?

— En effet, milady, acquiesça-t-il d'une voix toujours aussi sonore.

— Puis-je vous présenter ma cousine, Mlle Bathilda Picklewood ? Et voici le capitaine Trevillion.

Trevillion nota non sans amusement qu'elle n'avait pas pris la peine de justifier sa présence. Leur hôte salua Mlle Picklewood, puis se tourna vers lui. Il écarquilla les yeux en découvrant les pistolets attachés sur son torse.

— Oh... euh... bienvenue.

— Merci, monsieur, répondit Trevillion.

— Il y aura un petit bal après la représentation. J'espère que vous y assisterez, lady Phoebe ?

— Lady Phoebe rentrera chez elle aussitôt la pièce terminée, répondit Trevillion à sa place, ce qui lui valut un froncement de sourcils courroucé de la part de sa protégée.

Tant pis. Assister à une représentation théâtrale où tout le monde était assis c'était une chose, participer à un bal en était une tout autre. Trevillion savait que Wakefield n'aimerait pas que sa sœur reste pour le bal. Et c'était Wakefield qui payait ses gages.

— Bon, eh bien, laissez-moi vous montrer vos sièges, reprit Greaves, qui leur indiqua deux chaises vides au premier rang. Mlle Royle m'a dit qu'elle était votre amie, lady Phoebe ?

— En effet, confirma celle-ci avec un sourire.

Une femme brune assise à côté des deux chaises vides se retourna et leur fit signe.

— J'ignorais cependant... balbutia Greaves. Je vais demander à un valet d'apporter un autre siège.

— Ce ne sera pas nécessaire, déclara Trevillion. Laissons ces dames entre elles. Je me trouverai un siège.

Greaves acquiesça avec gratitude et escorta les deux femmes jusqu'à leurs places.

Ce qui laissa Trevillion libre d'aller s'installer près de Kilbourne, au dernier rang.

— Je vois que vous avez trouvé le moyen de venir, chuchota le vicomte.

— C'était facile, répondit Trevillion. Lady Phoebe adore le théâtre sous toutes ses formes.

— Et si cela n'avait pas été le cas ?

— Je me serais débrouillé autrement. Je ne l'aurais pas forcée à assister à un spectacle qu'elle n'aime pas. Avez-vous découvert quelque chose ?

Kilbourne hésita, puis secoua la tête.

— Non, pas encore. J'espérais fouiller le bureau de mon oncle, mais l'occasion ne s'est pas encore présentée.

— Un grand nombre d'invités suppose des domestiques en extra, commenta Trevillion. Mais vous avez hésité avant de me répondre, milord.

Kilbourne grimaça.

— Ce n'est rien, sans doute. Le duc m'a appris ce matin qu'un valet de mon oncle avait séjourné à Newgate. Curieux pour un domestique, admettez-le.

Trevillion haussa les épaules. De telles histoires n'étaient pas rares, à Londres, où il était facile pour un homme de se refaire.

— En outre, le frère de Mlle Goodfellow m'a mis en garde contre Montgomery, ajouta Kilbourne. À l'en croire, nous ne devrions pas lui faire confiance.

Trevillion ricana.

— Voilà qui n'est pas nouveau, milord.

— Non, en effet. Mais, à présent, je me demande si Montgomery ne travaille pas contre nous.

— Quel serait son intérêt ?

Kilbourne le gratifia d'un regard sardonique.

— Quel est son intérêt de travailler pour *nous* ?

— Il tient à ce que vous terminiez le jardin, lui rappela Trevillion. Cela dit, je suis d'accord avec vous.

— Avez-vous trouvé quelque chose sur mon cousin ? Ne pourrait-il pas être le commanditaire des meurtres, plutôt que mon oncle ?

— Je n'ai rien trouvé. Il vit assez parcimonieusement, en fait. Seul son père a des dettes.

Kilbourne secoua la tête.

— Qui dois-je croire ? Le frère de Mlle Goodfellow ? Montgomery ? Ou ni l'un ni l'autre ?

— Hmm. Montrez-moi le frère.

Kilbourne jeta un regard circulaire.

— Là. Il vient juste de franchir la porte avec Montgomery.

Trevillion tourna discrètement la tête et vit un homme sec en perruque blanche, un pas derrière le duc. Lequel était flanqué par l'architecte écossais qu'ils avaient rencontré dans le parc – MacLeish.

— Je trouve étrange qu'il vous mette en garde contre le duc et qu'en même temps il recherche sa compagnie.

— Mmm, acquiesça Kilbourne dans un murmure. J'aimerais bien savoir ce que Montgomery a derrière la tête.

— Vous ne croyez pas qu'il a besoin de vous pour le jardin ?

Kilbourne haussa les épaules.

— Si, c'est possible. Mais je ne suis pas le seul jardinier qu'il pouvait recruter. Il doit y avoir une autre raison.

— C'est le genre d'homme à vouloir multiplier les avantages par deux, commenta Trevillion

Il se raidit en voyant Montgomery s'approcher de lady Phoebe.

— Bon sang.

— Qu'y a-t-il ?

L'étiquette. Il avait oublié l'étiquette. Lady Phoebe, en tant que fille et sœur d'un duc, occupait le plus haut rang de l'assistance féminine. Et puisque Montgomery était duc, il était le gentleman de plus haut rang. Il devait donc s'asseoir à côté d'elle.

— Je n'aime pas le savoir si près de ma protégée, marmonna Trevillion.

— Je ne le vois pas tenter quoi que ce soit dans une pièce bondée, observa Kilbourne. Et puis, elle est avec son chaperon. Celle qui ressemble à un guerrier tartare.

Trevillion n'était pas satisfait pour autant. Il n'appréciait pas de devoir abandonner la protection de lady Phoebe à une vieille femme, aussi redoutable soit-elle.

Les musiciens commencèrent à jouer, et le silence se fit. Puis un comédien et Mlle Goodfellow entrèrent en scène en se disputant à propos d'une soubrette que le personnage masculin – apparemment le frère jumeau de Mlle Goodfellow dans la pièce – voulait séduire.

Une comédie. Trevillion n'aimait que très modérément le théâtre, et assez peu les comédies. Aussi préféra-t-il observer sa protégée. À sa grande surprise, il constata que Montgomery avait échangé sa place avec l'architecte, qui se trouvait maintenant assis à côté de lady Phoebe.

Trevillion se rembrunit et se tourna vers Kilbourne. Mais c'était peine perdue.

Le vicomte n'avait d'yeux que pour Mlle Goodfellow.

16

Ariane pensa d'abord s'enfuir, mais le monstre demeurait immobile et silencieux. Finalement, rassemblant son courage, elle s'approcha de lui. Il était allongé, face contre terre, entièrement nu, ses bras massifs étendus sur les fleurs, tandis que ses membres inférieurs restaient dans l'eau. Du sang coulait d'une multiplicité de coupures sur ses jambes et son torse. Sa tête de taureau était tournée sur le côté. Et alors qu'Ariane le fixait, il ouvrit un œil...

Il lui avait fait l'amour et, pourtant, il ne l'avait jamais véritablement *vue*, songea Apollon en observant Lily sur scène. Elle avait troqué la robe dans laquelle elle était apparue à la première scène pour un pantalon et une veste d'homme, et dissimulé ses cheveux sous une perruque masculine. Il était évident au premier coup d'œil qu'il s'agissait d'une femme déguisée en homme. Le propos n'était toutefois pas de duper le public, mais de l'amuser et de le séduire.

Et donc elle le séduisait.

Elle était tout bonnement... fascinante. Apollon n'avait pas de mots pour décrire le charme qui émanait d'elle. Elle irradiait littéralement et il se surprit à se pencher en avant comme pour capter un peu de cette lumière qu'elle semblait prodiguer. Il aurait voulu qu'elle ne s'adresse qu'à lui, retenir son attention comme elle retenait la sienne.

L'ennui, c'est qu'il n'était pas le seul. Tout le monde, dans la salle, voulait sa part de Robin Goodfellow. Son jeu avait quelque chose d'hypnotisant et Apollon se demandait comment il avait pu posséder cette femme la veille et réagir à présent comme s'il ignorait tout d'elle.

Elle s'approcha de son partenaire tout en débitant sa tirade et lui décocha une œillade langoureuse. Apollon était à la fois admiratif et outré qu'elle puisse regarder un autre homme que lui de cette façon.

Tous les hommes dans cette pièce devaient avoir une érection.

Il s'efforça de s'adosser de nouveau à son siège pour tenter d'échapper à ce sortilège. En vain.

Il était une brute mal dégrossie, il le savait depuis l'année de ses quinze ans, quand il avait commencé à dépasser son père en taille. Comment une créature aussi délicate pouvait-elle accepter d'avoir quoi que ce soit à voir avec lui ? C'était pourtant le cas. Elle l'avait laissé la caresser intimement. Et la prendre.

Apollon décida soudain que, si ridicule que leur couple apparaisse, il ne permettrait pas à Lily de changer d'avis. Elle était sienne, désormais, et s'il avait son mot à dire, elle le resterait à jamais.

La représentation s'était très bien passée, songeait Lily avec satisfaction, alors qu'elle achevait de se démaquiller. Certes, Stanford avait oublié une tirade entière dans le troisième acte et le jeune homme interprétant le beau valet avait un peu trop tendance à tirer la couverture à lui. Mais Moll

s'était acquittée de son rôle avec un charmant mélange d'humour et de paillardise. Quant à John, il était si beau et si chevaleresque que Lily avait bien failli tomber amoureuse de lui pour de vrai.

Oui, on pouvait parler d'un beau succès.

— Tu as fini, chérie ? s'enquit Moll, détournant les yeux de son miroir à main. J'ai l'intention de danser avec le beau duc. Et de boire un ou deux verres du vin de M. Greaves. J'espère qu'il est bon, mais même s'il ne l'est pas, cela ne m'empêchera de m'enivrer !

Lily s'esclaffa.

— Ne m'attends pas, il faut que je me recoiffe.

Après s'être inspectée une dernière fois, Moll s'en alla.

Lily sourit à son reflet dans son propre miroir. C'était un peu ridicule, mais elle voulait se faire belle pour Apollon. Il ne l'avait encore jamais vue jouer sur scène et elle appréhendait son verdict. Avait-il aimé la pièce ?

Elle fronça le nez. Si elle ne se dépêchait pas, elle manquerait le bal et se serait pomponnée pour rien.

Dans le silence du petit boudoir qui servait de loge aux comédiens d'un soir, elle entendit des pas s'approcher dans le couloir. Elle s'empressa de piquer une dernière épingle dans ses cheveux, puis se leva, tout sourire, alors que la porte s'ouvrait déjà.

Son sourire se figea quand elle découvrit qui entrait.

Lord Ross n'avait pas beaucoup changé en sept ans et demi. Il affichait toujours cette posture un peu raide, très martiale, et portait toujours une perruque soigneusement bouclée et poudrée. Il avait également gardé un ventre plat. Et des yeux vairons.

En revanche, les rides au coin de ses yeux s'étaient creusées et sa bouche affichait en permanence une moue désabusée.

Peut-être que la cruauté finissait par s'imprimer sur un visage à la longue.

— Lily Stump, lança-t-il d'une voix veloutée.

La voix d'Apollon ne ressemblerait jamais à cela, elle le savait. Même si sa gorge guérissait complètement, il garderait un timbre un peu rugueux.

Et elle en était ravie.

— Richard, répondit-elle d'un ton égal.

— Lord Ross, je vous prie.

Il n'avait pas élevé la voix, mais Lily vit qu'il serrait les poings.

Elle hocha la tête.

— Très bien, milord. En quoi puis-je vous être utile ?

Il entra dans la pièce.

— Vous pouvez l'être en restant hors de mon chemin et en gardant le silence.

Lily pivota pour qu'il ne puisse pas l'acculer dans un coin. Le boudoir ne contenait que deux petites tables, une chaise, sa boîte à maquillage et les costumes. Mais il y avait les miroirs à main. S'il le fallait, elle en briserait un et utiliserait les éclats pour se défendre.

— Très bien, répéta-t-elle.

Il s'avança d'un pas.

— Jurez-le-moi.

Elle le contourna habilement, empoigna ses jupes et profita de ce que la porte était restée ouverte pour prendre ses jambes à son cou.

— Lily Stump ! rugit-il dans son dos.

Mais il aurait fallu être folle pour s'arrêter.

Et elle ne l'était pas.

Elle bifurqua à l'angle du couloir et faillit entrer en collision avec un valet.

— Mademoiselle ? fit-il, surpris.

— Pardonnez-moi, dit-elle.

Elle n'était pas censée s'excuser auprès d'un domestique, elle le savait, mais au diable les convenances. Affichant un sourire, elle demanda :

— Savez-vous où se tient le bal ?

Le valet lui désigna l'escalier.

— Au rez-de-chaussée. Voulez-vous que je vous y conduise ?

— Ce serait très gentil à vous.

Elle le suivit dans l'escalier sans un regard en arrière. Maintenant qu'elle ne courait plus et que le sang ne lui rugissait plus aux tympans, elle entendait la musique.

Le valet s'inclina devant la porte de la salle de bal. Lily le gratifia d'un autre sourire avant d'entrer.

Une profusion de chandelles illuminait la pièce. L'odeur de cire, conjuguée à celle des fleurs disposées un peu partout, saturait l'atmosphère, la rendant presque irrespirable. Il faisait affreusement chaud et Lily regretta de ne pas avoir d'éventail. À en juger par la salle bondée, M. Greaves devait avoir invité quantité de voisins, devina-t-elle. Elle avait à peine fait un pas qu'elle fut abordée par M. Warner, qui lui réclama une danse.

Elle était déçue – elle espérait qu'Apollon serait présent –, mais elle se garda bien de le montrer. Son rôle ne se limitait pas à sa prestation sur la scène : elle était aussi là pour divertir les invités.

Aussi dansa-t-elle avec M. Warner, puis avec M. MacLeish. Lorsqu'elle aperçut Richard près de la porte, qui affichait une expression furieuse, elle décida de s'éloigner dans la direction opposée – en l'occurrence, les portes-fenêtres qui ouvraient sur le jardin. D'un coup d'œil par-dessus son épaule, elle s'assurait que Richard ne la suivait pas quand une main se referma sur son poignet.

Elle se retrouva entraînée sans cérémonie dans l'escalier qui menait au jardin plongé dans la pénombre,

Avant de reconnaître Apollon.

— Oh ! fut tout ce qu'elle trouva à dire.

— Tu as l'air effrayée, murmura-t-il. Pourquoi ?

Elle lissa ses jupes.

— Il y a de quoi ! Tu m'as quasiment enlevée !

À la lumière qui filtrait par les portes-fenêtres elle crut voir Apollon esquisser un sourire.

— Si j'avais voulu t'enlever, je t'aurais chargée sur mon épaule.

— Parce que tu t'imagines que je t'aurais laissé faire ? répliqua-t-elle redressant l'échine.

— Oh que oui !

— Tu es bien sûr de toi.

— Mmm.

Entremêlant ses doigts aux siens, il la tira doucement dans le jardin, avant d'ajouter :

— J'ai aimé ta pièce.

— Merci, souffla Lily, qui se sentit rougir comme une gamine.

Il sourit de nouveau.

Bien que les portes-fenêtres aient été ouvertes, les invités n'étaient pas supposés se promener dans le jardin, aucune lanterne n'avait donc été allumée. Tandis qu'ils s'enfonçaient dans le jardin, la

lumière venue de la salle de bal s'estompa, jusqu'à ce que Lily ait l'impression d'être pratiquement aveugle.

— Où allons-nous ?

— Cet après-midi, j'ai découvert quelque chose que je voudrais te montrer.

La nuit était fraîche, et si Lily n'avait pas couru et dansé, elle aurait eu froid. Elle ferma les paupières quelques instants, et quand elle les rouvrit, elle leva les yeux vers le ciel étoilé.

— Que c'est beau ! murmura-t-elle.

Apollon, dont elle voyait la silhouette maintenant que sa vision s'était accoutumée à l'obscurité, leva à son tour la tête.

— C'est une belle nuit, reconnut-il.

Ils marchèrent un moment en silence, des bribes de musique leur parvenant par intermittence, puis une espèce de mur surgit soudain devant eux.

— Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Lily.

Il s'immobilisa, et elle sut – elle n'aurait pu expliquer comment –, elle sut qu'il souriait.

— Un labyrinthe.

Apollon se demanda s'il n'était pas fou d'emmener une femme dans un labyrinthe en pleine nuit, mais l'idée s'était imposée d'elle-même.

— Viens, dit-il.

Lily le suivit sans rechigner, mais sa voix était mal assurée lorsqu'elle fit remarquer.

— Nous risquons de nous perdre.

— Non. Je l'ai exploré cet après-midi. Il n'est pas très compliqué.

— Même dans le noir ?

— Même dans le noir, assura-t-il. Cela dit, il ne fait pas complètement nuit, ajouta-t-il en indiquant les étoiles et le croissant de lune.

— Hum, fit-elle, à demi rassurée, mais sans s'arrêter pour autant.

Le labyrinthe était ancien si bien que les haies étaient très hautes. Par endroits, la végétation menaçait même d'envahir les allées et ils étaient obligés de marcher l'un derrière l'autre, Apollon ouvrant alors le chemin. Même lorsque la jeune femme se trouvait dans son dos, il entendait le bruissement de ses jupes, sa respiration, son délicieux parfum – orange et clou de girofle.

Quand ils tournèrent au dernier angle, il bandait tout à fait.

— Où sommes-nous ? s'enquit-elle d'une voix presque respectueuse, comme si elle devinait l'importance du lieu, et le pourquoi de sa présence ici.

Il y avait devant eux un bassin de pierre peu profond, bordé de bancs, également en pierre. Une statue se dressait au centre. Ç'avait dû être une fontaine autrefois, mais l'eau ne coulait plus, le bassin était vide à l'exception de quelques feuilles mortes qui pourrissaient sur les bords.

— Nous sommes au cœur du labyrinthe, répondit Apollon, la gorge serrée.

Lily s'approcha du bassin, contempla la statue, puis se tourna vers lui.

— Au cœur du labyrinthe ? répéta-t-elle.

Il croisa son regard, qui reflétait le ciel nocturne et, au-delà, l'univers entier, et hocha la tête.

— Oui.

Elle demeura immobile un moment et Apollon n'aurait su dire à quoi elle pensait. Puis, finalement, désignant la statue, elle rit doucement.

— Un minotaure. C'est approprié, j'imagine.

Apollon contempla à son tour la statue tout en cornes et épaules massives.

— Le monstre du labyrinthe ?

— Oui. T'ai-je dit qu'au début, Indio pensait que tu étais un monstre ?

— Et ? Suis-je toujours un monstre à tes yeux ?

— Non. Tu ne l'es pas... Tu ne l'as jamais été.

Et elle attira sa tête à elle pour lui donner un baiser. Un baiser passionné, qui exprimait son désir sans détour. Apollon lutta pour ne pas l'étreindre avec force tant il craignait de lui faire mal. Il se retint, et la laissa prendre les rênes, explorer sa bouche tout son souïl.

— Apollon, souffla-t-elle en agrippant les revers de sa veste, fais-moi l'amour.

C'était le signal qu'il attendait. Il reprit sa bouche mais, cette fois, c'était lui qui menait la danse. Tout en l'embrassant avec fièvre, il suivit du bout des doigts le bord de son décolleté, les glissa entre ses seins. C'était tiède et moite à cet endroit, et il fut pris d'une furieuse envie de goûter à sa peau. Inclinant la tête, il fit courir sa langue sur le renflement de ses seins.

— Apollon, gémit-elle. Je t'en prie...

Il déposa une pluie de baisers le long de son cou, lui mordilla la naissance de l'épaule.

Il sentit les mains de Lily s'activer fébrilement entre eux et se rendit compte qu'elle essayait de lui déboutonner son pantalon. Il voulut l'aider, mais elle était déjà parvenue à ses fins. La seconde d'après, sa main se refermait sur son sexe en érection et il se figea. Ses doigts minces, qui le caressaient sans vergogne, s'immobilisèrent un instant là où perlait une goutte de liquide nacré.

Et dans un rayon de lune, Apollon la vit porter la main à ses lèvres et se lécher les doigts.

C'en fut trop.

Se débarrassant vivement de sa veste, il la jeta sur le sol devant l'un des bancs qui entouraient le bassin.

— Mets-toi à genoux, ordonna-t-il d'une voix si gutturale qu'il en tressaillit.

Elle obéit, les bras en appui sur le banc, comme si elle s'offrait en sacrifice à quelque monstre mythologique.

— Comme cela ? demanda-t-elle, en lui glissant un regard par-dessus son épaule qui le fit durcir encore davantage, si une telle chose était possible.

— Exactement comme cela, oui.

Il s'agenouilla derrière elle, releva ses jupes avec déférence, comme s'il dévoilait une œuvre d'art. Ses bas blancs apparurent d'abord, puis ses cuisses, que la lune paraît d'un éclat argenté. Et enfin ses fesses. Ses fesses si joliment rebondies. S'il devait mourir maintenant, il emporterait à jamais la vision des fesses de Lily – il ne pouvait rêver mieux.

— Écarte les jambes, lui ordonna-t-il encore.

Elle s'exécuta docilement, révélant un peu plus de son anatomie, que la pénombre auréolait d'une pudeur très excitante.

Il glissa les doigts jusqu'à sa fente tout humide.

— Apollon... gémit-elle en se trémoussant légèrement.

— Tu aimes cela ? demanda-t-il d'une voix pâteuse, comme ivre de son odeur féminine.

— Tu le sais très bien, répliqua-t-elle, cambrant les reins telle une jument qui se présenterait à l'étalon.

Dieu qu'il la désirait !

Apollon prit sa virilité à pleine main et s'insinua entre les cuisses de Lily, qui gémit de plus belle en s'arquant davantage contre lui.

Il n'était plus en état de penser, n'était plus que sensations et désir à l'état pur. Empoignant la jeune femme aux hanches, il plongea en elle, la tête renversée en arrière. Elle était brûlante et douce à la fois, et tellement étroite qu'il en aurait pleuré d'émotion. Ce qui ne l'empêcha pas de se mettre en mouvement avec une belle énergie, leurs deux corps soudés l'un à l'autre comme s'ils ne formaient plus qu'une seule chair avant qu'il ne se retire presque complètement.

Le visage reposant sur ses bras repliés, Lily gémissait de bonheur. Il s'inclina sur elle pour la protéger et pour la faire sienne.

— Que veux-tu, mon ange ? chuchota-t-il avant de lui lécher la nuque ? Dis-le-moi.

— Toi... souffla-t-elle. Je veux ton sexe en moi, qui m'emplit tout entière... je veux que tu me prennes encore et encore jusqu'à ce que j'en oublie mon propre nom.

Ses paroles l'affolèrent et lui firent perdre tout contrôle. Il se cabra, se retira pour s'enfoncer en elle avec une vigueur renouvelée, l'homme ayant cédé la place à l'animal. Les doigts pressés sur la chair tendre de ses hanches, il la labourait follement, et ses muscles intimes se refermaient comme un poing sur son sexe si dur que c'en était douloureux.

Elle bascula dans l'extase en gémissant sourdement, et il l'y rejoignit en laissant échapper un rugissement de bête fauve.

Les étoiles tournoyant au-dessus de leurs têtes, Apollon s'affala sur elle, le souffle coupé, se demandant s'il recouvrerait son humanité.

Ou s'il l'avait perdue à jamais pour cette femme.

17

Si sa tête était bien celle d'un taureau, l'œil que la paupière avait dévoilé était magnifique. D'un brun doux, humide et empli de souffrance. Dans l'instant elle oublia sa peur pour ne plus ressentir que de la pitié. Et plutôt que de s'enfuir, elle s'agenouilla près de la bête et entreprit de laver ses plaies. Cependant, elle se demandait ce qu'il était advenu de Thésée, car elle était convaincue que c'était lui qui avait infligé ces blessures au monstre...

Lily se réveilla tard, le lendemain matin, en proie à un curieux mélange d'allégresse et d'appréhension. Elle allait revoir Apollon, mais elle savait à présent que leur liaison serait nécessairement courte. Leurs deux mondes étaient trop différents, le fossé social bien trop profond. Même s'il tenait à elle, Apollon devrait, tôt ou tard épouser une femme de son rang. Et elle n'imaginait pas se contenter d'être sa maîtresse. Mais puisque le temps leur était désormais compté, elle entendait profiter de chaque instant.

Si elle se réjouissait de revoir Apollon, elle n'en éprouvait pas moins une certaine inquiétude à l'idée qu'elle ne pourrait pas éviter éternellement Richard.

S'efforçant de chasser ses craintes, elle descendit déjeuner en compagnie de Moll.

Tous les invités étaient déjà rassemblés dans la salle à manger, car il était tard – presque 1 heure de l'après-midi. L'heure du petit-déjeuner était depuis longtemps passée pour les gens qui travaillaient, mais, bien sûr, ces derniers ne dansaient pas jusqu'à l'aube.

Trois grandes tables avaient été dressées pour servir tout le monde et plusieurs valets s'affairaient pour les garnir en café chaud, assiettes de viande froide, œufs durs et petits pains craquants. Lily repéra Apollon presque tout de suite et échangea un sourire entendu avec lui. Puis elle vit Richard, assis à côté d'une jolie femme qui devait être son épouse.

Lily n'éprouvait rien d'autre que de la pitié pour elle.

Moll et elle se dirigèrent résolument jusqu'à la table où se trouvaient John, les Warner et aussi, hélas, son frère. Cette table étant la plus éloignée de celle de Richard, ceci compensait cela. Elle risqua un autre regard en direction d'Apollon, et découvrit qu'il observait Richard d'un air pensif.

Bon sang. Ce diable d'homme était beaucoup trop perspicace.

— Bonjour, mademoiselle Bennet, lança M. Warner lorsque Moll et elle approchèrent.

Il se leva aussitôt, imité, quoique plus lentement, par John et Edwin.

— Et bonjour Mlle Goodfellow, ajouta-t-il. Votre prestation d'hier soir était splendide. Mme Warner et moi-même avons beaucoup apprécié. J'imagine que vous devez être très fière de votre frère, car j'ai cru comprendre qu'il était l'auteur.

Il adressa un grand sourire à Edwin qui, pour une fois, semblait un peu déstabilisé par le compliment.

— À vrai dire, intervint John, M. Stump est réputé, parmi les gens de théâtre, pour l'intelligence

et la vivacité de ses créations. J'ai moi-même déjà joué dans deux de ses pièces.

— Vous avez beaucoup de talent, monsieur Stump, renchérit Mme Warner.

Lily aurait dû être habituée à ce que son frère reçoive des louanges qui auraient dû lui revenir, cependant, elle ne pouvait pas s'empêcher de ressentir chaque fois un petit pincement au cœur.

Une expression étrange se peignit sur les traits d'Edwin, qui écarta soudain les bras.

— Messieurs, mesdames ! Puis-je avoir votre attention une minute ?

Les autres invités tournèrent vers lui des regards étonnés ou curieux.

Edwin était dans son élément dès lors qu'il avait un public. Il s'inclina, puis gagna le centre de la salle.

— J'ai reçu beaucoup d'éloges pour la pièce à laquelle vous avez assisté hier soir, mais le moment est venu que je vous révèle le nom du véritable auteur des *Remords d'un panier percé*.

Edwin marqua une pause toute théâtrale, avant de se tourner vers Lily et de la saluer bien bas.

— Il s'agit de ma propre sœur, Mlle Robin Goodfellow !

Elle avait beau savoir ce qu'il allait dire, Lily n'en fut pas moins prise de court. L'espace d'un instant, elle se contenta de le regarder, les yeux écarquillés. Le sourire aux lèvres, il la rejoignit, lui prit la main et l'emmena au milieu de la pièce.

Les invités applaudirent et Lily n'eut d'autre choix que de saluer, et encore saluer.

Pendant ce temps, un valet s'était approché de M. William Greaves pour lui chuchoter quelques mots à l'oreille. M. Greaves quitta aussitôt la salle à manger.

Dans le brouhaha des applaudissements, Lily demanda à son frère :

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules, l'air penaud. Lily se demanda s'il ne regrettait pas déjà sa révélation.

— Il était temps, lui murmura-t-il à l'oreille, car les applaudissements semblaient ne pas vouloir cesser. Et en dépit de mon égoïsme et de ma mesquinerie, je t'aime, petite sœur.

Alors que, les larmes aux yeux, Lily enlaçait son frère, elle vit Apollon qui applaudissait à tout rompre, lui aussi, le regard empli de fierté.

Apollon regardait Lily rougir et sourire alors qu'on la reconnaissait enfin comme l'auteur de ses pièces. Il aurait voulu la prendre dans ses bras pour la féliciter, mais ils n'en étaient pas au point où il pouvait l'êtreindre en public – pas encore. Aussi, après avoir applaudi, profita-t-il du remue-ménage pour s'esquiver.

Dans le couloir, les valets qui allaient et venaient ne lui prêtèrent pas la moindre attention. Il se dirigea vers le bureau de son oncle, qui se trouvait également au rez-de-chaussée, mais dans la partie de la maison réservée à la famille.

Il était presque arrivé à la porte quand une voix le héla.

— Monsieur Smith ?

Il se retourna, et découvrit son oncle qui le considérait d'un œil perplexe.

— Puis-je vous aider, monsieur Smith ? J'ai peur que vous ne trouviez rien d'intéressant par ici, à part mon bureau.

— Pardonnez-moi, dit Apollon sans trahir le moindre embarras. J'ai dû m'égarer.

— Apparemment, acquiesça Greaves, dont le regard se fit plus aigu. Dites-moi, monsieur Smith, j'avais une question à vous poser : nous sommes-nous déjà rencontrés ?

— Je ne crois pas, monsieur.

C'était la vérité, du reste : il n'avait aucun souvenir d'une visite d'un quelconque membre de la famille lorsqu'il était enfant. Sauf le jour où son grand-père était venu lui annoncer qu'il entrait à Harrow.

— C'est étrange, murmura Greaves alors qu'ils rebroussaient chemin ensemble. Votre tête me dit vaguement quelque chose. J'ai l'impression de vous avoir déjà vu quelque part.

Apollon aurait voulu presser le pas, mais il s'obligea à calquer sa démarche sur celle, très lente, de son oncle.

— Mon père, le comte, est un homme imposant, reprit Greaves. J'avais peur de lui quand j'étais enfant. Ses épaules massives, ses grandes mains...

Il semblait perdu dans des souvenirs peu plaisants, cependant il continua :

— Mon frère et moi n'avons pas hérité de sa morphologie, mais je me suis laissé dire que mon neveu avait la même carrure que lui. Mon fils George lui ressemble aussi un peu.

Il regarda Apollon et il y avait dans ses yeux une interrogation qui paraissait le troubler au plus haut point, voire l'effrayer.

— Monsieur Greaves, appela un valet dans son dos.

Greaves se retourna.

— Ah, Vance, vous voilà ! s'exclama-t-il. Si vous voulez bien m'excuser, monsieur Smith ? ajouta-t-il à l'adresse d'Apollon.

— Mais je vous en prie.

Il suivit son oncle du regard tandis qu'il rejoignait le domestique.

— J'espère que vous avez l'affaire bien en main, lança Greaves.

— Oui, monsieur, mais si je peux me...

Le valet tourna la tête pour chuchoter à l'oreille de Greaves, révélant ainsi la tache de vin qui lui couvrait presque toute la joue gauche.

Apollon recula dans l'ombre, le cœur battant à tout rompre. Il avait déjà vu ce visage.

Quatre ans plus tôt. Dans une taverne de Whitechapel.

Il attendit que les deux hommes aient disparu dans le bureau avant de regagner la salle à manger. Que son oncle emploie un valet qui s'était trouvé dans l'auberge la nuit du crime ne pouvait être une simple coïncidence. Était-ce lui l'assassin ? Greaves l'avait-il envoyé faire le sale boulot ?

Les invités étaient toujours à table. Apollon se faufila jusqu'à son siège, à côté du duc de Montgomery.

— Avez-vous découvert quelque chose ? s'enquit ce dernier tout en beurrant un toast.

— J'étais aux toilettes, mentit Apollon.

— Allons, allons, répliqua le duc. Ne jouez pas au plus fin avec le vieux renard que je suis.

Il mordit dans son toast, et Apollon soupira. Il n'avait pas grande confiance en Montgomery mais pour l'heure, c'était son seul allié.

— L'un des valets de William Greaves se trouvait à la taverne, le soir des meurtres.

Montgomery cessa de mastiquer.

— Vous êtes sûr ?

— Il a une tache de vin sur la joue gauche.

— Bien, fit le duc avant d'avaler sa bouchée. Dans ce cas, il nous faut découvrir depuis combien de temps le valet en question est au service de Greaves.

— Comment... ?

Mais Apollon n'avait pas terminé de formuler sa question que Montgomery se penchait par-dessus la table.

— Dites-moi, George, depuis combien de temps votre père emploie-t-il ce valet avec une tache de vin ?

— Trois ans, répondit prudemment George en regardant tour à tour le duc et Apollon. Montgomery n'était bien sûr pas le moins du monde troublé.

— C'est curieux, dit-il. J'ai vu un homme qui arborait la même marque de naissance, il y a deux ans, à Chypre.

À Chypre ? Apollon jeta un coup d'œil à George Greaves, se demandant s'il allait gober cette histoire ridicule.

Apparemment pas, à en juger par sa mine suspicieuse.

Il soupira tandis que les invités autour d'eux continuaient de discuter.

— À quoi jouez-vous ? siffla-t-il.

— Ce n'était qu'une simple question, se défendit le duc en recouvrant un autre toast de marmelade d'orange.

— Vous vouliez l'alerter à dessein ?

— Oui et non. Je commence à me lasser que rien ne se passe. Parfois, il n'est pas mauvais d'envoyer le renard dans le poulailler, histoire de voir si un serpent ne s'y cache pas.

Apollon le fusilla du regard.

— Vous ne connaissez rien aux poulaillers.

Le duc lui offrit son plus charmant sourire.

— Croyez-vous ?

Apollon avala une gorgée de café. Tout le dilemme était là : devait-il oui ou non faire confiance au duc ?

Il observa de nouveau son cousin, qui buvait tranquillement son thé. Il avait répondu que Vance n'était au service de son père que depuis trois ans. Ce qui ne voulait pas dire que William ne le connaissait pas à l'époque des meurtres. Et puis, George avait pu mentir. Le père et le fils étaient peut-être complices depuis le début. Après tout, George avait autant intérêt que William à ce qu'il disparaisse du paysage.

Si seulement il disposait de la moindre preuve contre son oncle...

Cette considération emporta sa décision.

Il tenterait une deuxième expédition dans le bureau. Cette nuit.

Ce soir-là, quand Lily regagna sa chambre, Apollon s'y trouvait de nouveau. Elle aurait dû s'offusquer de son arrogance, mais n'éprouva qu'une immense joie teintée de tristesse.

Elle doutait fort que leur relation se poursuive après la partie de campagne. Une fois qu'il aurait démasqué le meurtrier, Apollon retrouverait son existence d'avant. Il était calme et déterminé, et il savait ce qu'il voulait. Il était né pour être comte et le serait un jour.

Une comédienne n'avait pas sa place dans sa vie.

— Tu sembles pensive, remarqua-t-il en lui tendant la main.

Adossé à la tête de lit, il ne portait que sa chemise et son pantalon.

Lily s'approcha sans hésiter. À quoi bon faire des manières alors que le temps leur était compté ?

Il l'attira dans ses bras, le dos pressé contre son torse, et commença d'ôter les épingles qui retenaient sa coiffure.

— T'ai-je déjà dit combien j'admire tes cheveux ?

— Il sont pourtant d'un châtain très ordinaire.

— D'un très joli châtain, rectifia-t-il en enfouissant le nez dans une mèche qu'il venait de libérer.

— Es-tu en train de sentir mes cheveux ?

— Oui.

— Tu es idiot !

— Non, amoureux. Je t'ai beaucoup observée, aujourd'hui.

Lily lui jeta un regard par-dessus son épaule.

— Pendant que tu te promenais avec Mlle Royle dans le jardin ?

— Oui. J'aurais préféré être avec toi, mais cela n'aurait pas été prudent.

— Que veux-tu dire ?

— Mon oncle m'a fait remarquer qu'il lui semblait m'avoir déjà rencontré, puis il m'a parlé du physique imposant de son père, mon grand-père. Et Montgomery a posé une question risquée à mon cousin.

Lily se retourna tout à fait.

— Tu crois qu'ils ont découvert qui tu étais ?

Il haussa les épaules.

— Peut-être. Ou peut-être pas. Je pense que mon oncle a des soupçons, mais, pour l'instant, cela ne va pas plus loin. Quant à mon cousin... franchement, je n'en sais rien.

Lily posa la main sur son torse.

— Tu dois te montrer prudent. Ton oncle a tué pour t'empêcher d'obtenir le titre. Rien ne l'empêchera de recommencer.

— Je sais me protéger, assura Apollon, en la gratifiant d'un sourire indulgent.

— Ne sois pas stupide. Aucun homme ne peut arrêter une balle.

Son sourire s'envola.

— Tu as raison, reconnut-il, et après avoir déposé un baiser sur son front, il demanda : À présent explique-moi pourquoi Ross te trouble.

Lily ne s'attendait pas à une attaque aussi frontale.

— Il ne me trouble pas. Je...

— Lily, je tiens à toi. Et je te protégerai si je le peux. Dis-moi tout, je t'en prie.

Elle ouvrit la bouche, la referma. Ils se sépareraient sous peu et ne se reverraient sans doute jamais. Lui devait-elle quoi que ce soit ?

Mais pour l'heure – avant que la vie ne les sépare –, ils étaient proches. Si les choses avaient été différentes, elle aurait pu faire de cet homme son mari. Elle aurait tenu sa maison, élevé ses enfants et dormi auprès de lui jusqu'à ce qu'ils aient des cheveux blancs.

Alors peut-être lui devait-elle la vérité.

Elle posa la tête sur le torse musclé d'Apollon et commença son récit.

— Quand j'étais petite, que je déménageais de théâtre en théâtre avec ma mère, il y avait une autre fille de mon âge. Elle s'appelait Kitty et c'était ma meilleure amie. Ses parents étaient tous deux comédiens. Kitty était une rousse aux yeux bleus, et quand elle riait, son nez se retroussait d'une manière charmante. Elle était gentille, drôle, et je l'adorais. Elle aimait les gâteaux et Maude nous organisait des thés derrière la scène pendant que nos parents répétaient.

Apollon se mit à lui caresser les cheveux sans mot dire. Lily se demandait s'il avait la moindre

idée de ce que c'était que d'avoir une amie dans ce milieu bohème où elle avait grandi. S'il devinait combien les liens tissés avec une telle amie pouvaient être forts.

— L'année de nos dix-sept ans, Kitty rencontra un homme. Il n'appartenait pas au monde du théâtre et, pour tout dire, il venait d'un autre monde. C'était un aristocrate. Il était beau et riche mais, surtout, il semblait très épris de Kitty et, à nos yeux, rien n'était plus important. Nous étions encore des gamines, et même si nous avions été élevées parmi des gens de théâtre, nous ne connaissions pas grand-chose de la vie. Il ne me serait pas venu à l'esprit de m'inquiéter. Je me souviens que Maude a déclaré un jour que le sang bleu ne se mélangeait pas facilement au sang ordinaire, mais nous n'en avons pas tenu compte. Cette histoire était tellement romantique, tu comprends ? Il venait attendre Kitty tous les soirs à l'entrée des artistes. Même lorsqu'il pleuvait ! Il disait l'aimer, et nous le croyions. L'amour ne consiste-t-il pas à offrir des fleurs et des bijoux et à attendre sous la pluie ?

Apollon l'enlaça tendrement comme si elle était encore une enfant.

— Un jour...

Lily avala sa salive, s'efforçant de raffermir sa voix.

— Un jour, j'ai remarqué un bleu sur sa joue, avant qu'elle ne le dissimule sous le maquillage et j'ai trouvé cela bizarre – on se fait rarement des bleus à la joue. Kitty m'a expliqué qu'elle s'était cognée contre une porte, et je l'ai crue. Je n'ai pas songé un seul instant à mettre en doute ce mensonge stupide.

Apollon lui embrassa la tempe.

— Elle l'a épousé, après une cour assidue qui a duré plus d'un an. Il avait vraiment le béguin. Malgré l'opposition de sa famille et de son milieu, il n'a pas hésité à épouser une *comédienne*.

Cette fois, Apollon parut vouloir réagir à ses paroles, mais Lily ne lui en laissa pas le temps.

— Je n'ai pas revu Kitty pendant près d'un an. Elle m'écrivait qu'elle était heureuse, mais que son mari n'aimait pas la partager, même avec une vieille amie comme moi. Elle me manquait terriblement, mais j'étais heureuse qu'elle ait trouvé l'amour. Lorsqu'elle a fini par me rendre visite, elle boitait, mais comme elle m'a raconté qu'elle avait trébuché sur un trottoir et s'était foulé la cheville, je n'ai pas cherché plus loin. Hélas, ses « accidents » sont devenus de plus en plus fréquents et ses visites de plus en plus rares. Un jour, alors qu'elle n'était pas mariée depuis deux ans, je l'ai croisée dans un salon de thé. Malgré son maquillage, j'ai bien vu qu'elle avait un œil au beurre noir...

Apollon lui embrassa les cheveux.

— Et qu'as-tu fait ?

— Je l'ai suppliée de le quitter, bien sûr. Elle comptait beaucoup d'amis dans le milieu du théâtre. Nous pouvions l'héberger, la cacher s'il le fallait, lui trouver du travail.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle ne supportait pas l'idée de le quitter. Le plus incroyable, c'est qu'en dépit de tout ce

qu'il lui faisait subir, elle continuait de l'aimer. Kitty considérait qu'il avait consenti un immense sacrifice en l'épousant contre l'avis de sa famille, et elle estimait qu'endurer son affreux caractère était le prix à payer.

— Un homme n'a jamais aucune excuse pour frapper une femme, quelle qu'elle soit, articula Apollon. Et encore moins s'il prétend l'aimer.

Lily garda le silence un moment, savourant son étreinte.

— Lorsque je l'ai revue, reprit-elle, elle était enceinte. Elle était si heureuse que j'ai commencé à me dire que je m'étais trompée. Que son mari avait fini par se rendre compte qu'elle était adorable et avait juré de ne plus jamais la frapper. C'est en tout cas ce qu'elle m'a assuré, et je voulais *vraiment* la croire.

Apollon s'était raidi à l'évocation de la grossesse de Kitty.

— J'étais tellement naïve, murmura Lily.

— Tu n'as rien à te reprocher, assura-t-il. Quoi qu'il ait pu arriver.

Lily secoua la tête. Si elle avait insisté davantage, si elle en avait appelé à l'instinct maternel de Kitty...

Mais, non. Elle n'avait rien fait de tout cela.

Elle prit la main d'Apollon, la serra avec force.

— Kitty a débarqué chez nous en pleine nuit. Elle nous a tous réveillés – Edwin, Maude et moi – en cognant à la porte. Ma mère était morte entre-temps, et Edwin, qui avait perdu beaucoup d'argent au jeu, était revenu habiter avec nous. C'est Maude, qui a ouvert. Quand je l'ai entendue crier, j'ai bondi de mon lit. Kitty...

Elle se mordit la lèvre en respirant bruyamment, s'efforçant de retenir ses larmes.

— Tu n'es pas obligée de me raconter, chuchota Apollon.

Lily secoua de nouveau la tête.

— Tu ne comprendrais pas tout, sinon. Elle était... couverte de sang. J'ignore comment elle a réussi à arriver jusqu'à nous, mais l'amour pour son bébé a dû la porter. Elle l'aimait déjà tellement.

— Nom de Dieu, lâcha Apollon, qui se mit à bercer doucement Lily.

— Son mari l'avait frappée sauvagement. L'un de ses yeux était complètement fermé et l'autre si enflé... Même si elle avait survécu, elle aurait gardé des marques indélébiles. Je ne suis pas sûre qu'elle aurait pu recouvrer l'usage de l'œil qui était fermé. Son nez était écrasé si bien qu'elle devait respirer par la bouche et, oh, Apollon, le sang coulait aussi entre ses jambes ! Son bébé arrivait.

Apollon pressa le visage de Lily contre sa joue et elle se rendit compte que celle-ci était humide. Il pleurait pour une femme qu'il n'avait pas connue. Il pleurait sur son supplice.

— Nous n'avions plus le temps d'appeler une sage-femme. Maude... Maude a été merveilleuse. Elle a emmené Kitty jusqu'à mon lit et est même parvenue à convaincre Edwin de nous aider. Il n'était pas censé être présent, bien sûr, mais je ne pense pas que Kitty en ait rien su. Elle s'était évanouie et Maude disait... Maude disait...

Lily enfouit le visage dans ses mains. Son chagrin, son vieux chagrin, la submergeait de nouveau. Pauvre, pauvre Kitty ! Elle était si vive et si jolie, mais tout ce dont Lily se souvenait, c'était de son visage ravagé. C'était tellement injuste.

— Chut, ma chérie, chut, lui murmurait Apollon sans cesser de la bercer comme un bébé.

— Je suis désolée, hoqueta-t-elle en s'essuyant les joues d'un revers de main.

Son nez coulait et ses yeux étaient rouges. Ce n'était pas pour voir une femme en larmes qu'Apollon était venu ce soir.

— Non, dit-il, si abruptement que Lily leva la tête.

Lui aussi avait les yeux rouges.

— Ne t'excuse pas pour les crimes de ce monstre, ni pour la détresse que tu en ressens, ajouta-t-il plus doucement.

Elle hocha la tête.

— Le bébé est né environ une heure après l'arrivée de Kitty, peu avant l'aube. Mais elle n'a pas pu le voir. Elle avait cessé de respirer lorsqu'il est venu au monde. J'ai d'abord cru qu'il ne survivrait pas non plus, il était si petit, mais Maude savait quoi faire. Elle a envoyé Edwin chercher une nourrice et a réchauffé le bébé en déposant de chaque côté de son corps des briques chaudes enveloppées dans des linges.

Lily esquissa un sourire tremblant à ce souvenir. Ce petit garçon avait été son enfant dès le début.

— Il ne pleurait même pas, figure-toi ! Il se contentait de contempler le monde qui l’entourait avec ses yeux grands. À la naissance, ils étaient bleus tous les deux. Ce n’est que plus tard que l’un a viré au vert. Et il avait un petit toupet de cheveux noirs au sommet du crâne. Edwin voulait l’appeler George, mais je trouvais ce prénom trop banal. J’ai préféré Indio.

Apollon accrocha son regard.

— Qui était le mari de Kitty, Lily ?

— Lord Ross, répondit-elle sans hésiter, alors qu’elle ne l’avait jamais dit à qui que ce soit. Nous avons tout de suite su que s’il apprenait que le bébé avait survécu, il chercherait à lui faire du mal. Parce qu’il avait dit à Kitty lorsqu’il l’avait battue à mort qu’il voulait une nouvelle épouse, qui lui donnerait des héritiers dignes de son lignage. Alors, j’ai quitté Londres quelque temps. Je jouais dans des troupes de province et nous avons voyagé à travers toute l’Angleterre avec Maude et la nourrice. Quand je suis revenue à Londres, j’ai simplement dit qu’Indio était mon fils.

— Donc, Ross n’est pas au courant.

— Non. Et il ne doit jamais l’être. Il s’est remarié et a deux petits garçons. Je n’ose penser à ce que serait sa réaction s’il découvrait qu’il a déjà un héritier... né d’une comédienne sans famille.

Apollon serra les poings.

— Mais qu’il ne soit pas puni pour son crime alors qu’il a battu une femme – *sa* femme – à mort... ce serait trop injuste.

Lily s’agenouilla pour lui faire face.

— Je ne veux pas que tu t’en mêles, Apollon. Ni que tu en parles à qui que ce soit. Tant qu’il s’imaginera que le bébé est mort avec Kitty, il ne constituera pas un danger.

Apollon plissa des yeux.

— Alors pourquoi t’observe-t-il sans cesse depuis qu’il est arrivé ?

— Je suis la dernière à avoir vu Kitty vivante. Il doit se douter qu’elle s’est réfugiée chez moi. Et donc, que je sais ce qu’il lui a fait.

— Alors il te considère comme une menace.

— Je suis une comédienne. Une personne sans importance dans les cercles où il évolue.

Apollon lui prit les mains.

— As-tu vu comment tout le monde t’a applaudi, ce matin ? Je veux bien admettre que l’aristocratie boude quelqu’un comme toi. Mais la société est un tout. Déjà, avant que tu sois reconnue comme auteure, les gens louaient tes talents de comédienne. Il a de bonnes raisons de te craindre, Lily.

— Même si tu as raison, je ne veux pas que tu racontes cette histoire à quiconque. Indio doit *absolument* être protégé.

— Chut, souffla-t-il, lui encadrant le visage de ses grandes mains. Je te promets que je ne vous exposerai pas au danger, Indio et toi.

— Merci.

Elle s’inclina pour embrasser son menton un peu râpeux et répéta :

— Merci.

— Je regrette que tu aies connu cela. Personne ne devrait être témoin des atrocités que peuvent commettre les hommes. Et surtout pas toi.

Elle esquissa un sourire amusé.

— Surtout pas moi ? Et pourquoi cela ?

Il l’attira sur ses genoux.

— Parce que tu es ma lumière et ma source de joie. Et que si tu m’y autorises, je passerai le restant de mes jours à te protéger des horreurs du monde.

— C'est une tâche impossible. Vivre, c'est affronter à la fois la beauté et la monstruosité de l'existence.

— Tu as peut-être raison. Mais cela ne m'empêcherait pas d'essayer. Je voudrais que tes yeux rayonnent de bonheur jour après jour.

— Merci, répondit-elle, émue par ce qui, hélas, n'arriverait jamais.

Elle déposa un baiser au coin de sa bouche, et quand il en profita pour s'emparer de ses lèvres, elle accueillit sa langue pour un long et langoureux baiser.

— Aide-moi, murmura-t-elle en s'agenouillant de nouveau.

Elle dégrafa son corsage tandis qu'il s'occupait de ses jupes. Puis il lui délaça son corset et l'en débarrassa avant de lui ôter sa camisole. Uniquement vêtue de ses bas, elle s'assit sur lui à califourchon.

— Tu es magnifique, dit-il d'une voix rauque, ses mains courant lentement sur ses cuisses. Je l'ai pensé d'emblée lorsque je t'ai vue pour la première fois dans le jardin. Mais là, nue... jamais je n'aurais osé rêver à un tel cadeau des dieux quand j'étais à Bedlam.

— Apollon... murmura Lily, bouleversée.

Elle lui caressa les cheveux, ne put s'empêcher de retirer le ruban qui les lui attachait sur la nuque. Il sourit comme si c'était une vieille habitude, un geste entre amants qui se connaîtraient depuis des années et non pas seulement quelques semaines.

Sentant que ses yeux la piquaient, Lily renversa la tête en arrière et attira la tête d'Apollon contre sa poitrine. Elle ne voulait pas ruiner ce beau moment d'intimité par un accès de mélancolie.

Mais il devait avoir deviné sa soudaine tristesse.

— Lily ? fit en s'écartant.

Elle fit mine de se débattre avec les boutons de sa braguette, ce qui ne l'empêcha pas d'insister :

— Lily.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle. Je... j'ai juste envie d'oublier. Peux-tu m'aider à oublier ?

Elle aurait dû se sentir coupable d'utiliser un tel faux-fuyant, mais elle ne pouvait s'y résoudre. Après tout, elle avait le droit à ces instants de bonheur, même s'ils n'étaient pas destinés à durer.

Alors elle ouvrit son pantalon et dénoua le lien qui fermait son caleçon. Son sexe jaillit orgueilleusement, et elle s'en empara, le regarda tressaillir sous ses doigts.

— Enlève cela, dit-elle, impérieuse, en indiquant sa chemise.

Il se redressa, fit passer celle-ci par-dessus sa tête avant de se radosser aux oreillers. Lily le contempla, se repaissant du spectacle pour le graver dans un coin de sa mémoire. Si elle l'avait pu, elle aurait commandé son portrait à un sculpteur, et elle savait qu'elle n'aurait pas regretté la dépense. Son regard glissa sur ses épaules aux muscles bien dessinés, sur ses biceps dont elle ne pourrait pas faire le tour avec les deux mains, sur son torse puissant dont elle suivit les reliefs du bout de l'index.

Apollon commença à s'agiter sous elle, mais elle secoua la tête.

— Non. Je n'ai pas terminé.

Il étrécit les yeux.

— Comme tu voudras, répondit-il cependant.

Elle se mordit la lèvre, se retenant de sourire, puis elle continua son exploration, s'arrêtant un instant au niveau de son nombril dont elle fit lentement le tour, avant de suivre le sillon de poils qui descendait jusqu'à son sexe érigé qu'elle examina sans vergogne.

Et soudain, sans songer à demander la permission d'Apollon, elle se pencha et le prit dans sa bouche. Elle en avait trop envie.

Il sursauta violemment. Du coin de l'œil, elle le vit approcher les mains de sa tête et hésiter, comme s'il ne savait trop quoi faire.

À vrai dire, elle ne le savait pas plus que lui, car elle n'avait encore jamais fait cela. Elle n'avait toutefois pas l'intention de laisser son manque d'expérience la priver de ce moment.

Elle commença par sucer l'extrémité engorgée de son sexe, qu'elle tenait à deux mains, promenant doucement la langue autour.

Bien qu'Apollon gémissse, elle n'était pas sûre de lui donner beaucoup de plaisir. Après tout, ses caresses n'avaient pas grand-chose à voir avec les solides coups de reins dont il la gratifiait lorsqu'ils faisaient l'amour.

Prise d'une soudaine inspiration, elle leva la tête et demanda :

— Que fais-tu quand tu es tout seul ?

Il cilla, pris de court, puis ouvrit de grands yeux.

— Quoi ?

Il ne pouvait pas ne pas savoir de quoi elle parlait. L'aurait-elle choqué ?

— Montre-moi, s'il te plaît.

Elle le lâcha et le regarda empoigner son sexe de la main droite.

Mais il s'en tint là.

Elle s'inclina alors pour déposer un baiser à l'endroit où une goutte cristalline perlait. Et, sans changer de position, elle répéta :

— S'il te plaît.

Il hocha la tête et commença à se caresser, sa main allant et venant sur toute la longueur de sa virilité plus vigoureusement et plus rapidement que Lily ne l'aurait osé. Elle contemplait ce spectacle, fascinée. Se livrait-il souvent à cette pratique ? Et à quoi pensait-il dans ces moments-là ?

À chaque mouvement, son poing venait heurter son abdomen. Mais quand elle se pencha et lui lécha le torse, il se figea.

— Non ! Ne t'arrête pas !

Se redressant, elle se positionna au-dessus de lui. De sa main libre Apollon lui agrippa la fesse pour l'attirer plus près et la pénétra d'un seul coup. Inclinée en avant pour le prendre entièrement en elle, Lily entreprit de le chevaucher avec énergie, se servant de lui pour se donner du plaisir. Il ne la quittait pas des yeux,

Elle soutint son regard jusqu'à ce qu'une myriade d'étoiles explose devant ses yeux lui arrachant un cri qui ressemblait à un sanglot de bonheur.

Apollon referma les mains sur ses hanches, ses coups de boutoir de plus en plus frénétiques avant qu'il succombe au plaisir.

Allongée contre lui quelques instants plus tard, lui caressant distraitement les cheveux, Lily se demanda si elle pourrait revenir à son existence antérieure.

Ou si Apollon ne l'avait pas emmenée dans un labyrinthe où elle se perdrait à jamais.

18

Le monstre aux beaux yeux regarda Ariane le soigner. Quand elle eut terminé, il voulut se relever, mais comme il vacillait sur ses jambes, elle lui entourra impulsivement la taille du bras pour l'aider à garder l'équilibre. Il baissa sur elle un regard intrigué, puis la conduisit à une tonnelle où il lui offrit des baies et de l'eau fraîche. Et bien qu'il ne pût parler, son regard n'en était pas moins intelligent, lui sembla-t-il...

Apollon se faufila discrètement dans le couloir menant au bureau de son oncle, si tant est qu'un homme de sa stature puisse se « faufiler discrètement ».

Minuit avait sonné depuis longtemps et, pour autant qu'il sache, tous les invités dormaient, y compris Lily. Il avait quitté à regret la douce étreinte de ses bras, mais il espérait que ce ne serait pas pour longtemps.

Il était déjà impatient de retourner auprès d'elle.

Par chance, la porte du bureau de son oncle n'était pas verrouillée, et il y pénétra sans bruit. La pièce était de dimensions modestes. Sur l'unique étagère, il crut reconnaître des livres de comptes. Une petite table et une chaise étaient disposées devant, tandis qu'un bureau et un fauteuil trônaient près de la cheminée.

Apollon se dirigea droit vers le bureau, sur lequel il y avait en tout et pour tout un buvard, un encrier et un assortiment de plumes dans un pot. Il posa sa chandelle, s'assit dans le fauteuil et essaya d'ouvrir l'un des tiroirs du bureau – celui du milieu. Il n'était pas verrouillé non plus, mais ne renfermait que quelques papiers sans importance et un petit canif.

Il s'intéressa alors au tiroir de gauche. Qui se révéla complètement vide. À l'évidence, son oncle n'était pas un homme d'affaires, ce qui expliquait sans doute qu'il se retrouvât criblé de dettes. Le tiroir de droite, en revanche, était verrouillé.

Apollon s'était penché pour examiner la serrure quand une voix retentit.

— Que faites-vous à mon bureau, monsieur ?

Redressant la tête, il découvrit son oncle sur le seuil. Il ouvrit la bouche dans l'intention de débiter quelque mensonge... avant de décider qu'il en avait assez de mentir.

Il se redressa, s'adossa au fauteuil.

— Je cherche des preuves que vous avez tué trois hommes à seule fin de me priver de mon héritage.

Son oncle en resta un instant bouche bée.

— Vous... quoi ?

Apollon soupira.

— Je suis votre neveu, dit-il. Apollon Greaves, vicomte Kilbourne. À votre service, naturellement, ajouta-t-il en inclinant la tête avec dérision.

William Greaves faillit en laisser tomber la chandelle qu'il avait à la main. Il recula d'un pas.

— Kilbourne... Vous êtes fou.

— Non, répliqua Apollon d'un ton patient. Je ne le suis pas. Et vous êtes bien placé pour le savoir.

— Que faites-vous ici ? demanda William, qui n'avait apparemment pas suivi la conversation.

Apollon voulut se lever, mais son oncle cria :

— Restez où vous êtes ! Ne vous approchez pas !

— Mon oncle... commença Apollon, s'obligeant au calme.

— Non !

Greaves pivota sur ses talons et s'enfuit, avec une étonnante célérité pour son âge.

— À l'aide ! À l'assassin ! criait-il, sa voix diminuant à mesure qu'il s'éloignait.

Eh bien, voilà qui allait précipiter les événements.

Apollon récupéra sa chandelle et sortit à son tour. Tandis qu'il regagnait la chambre de Lily, il ne croisa qu'un valet, qu'il salua de la tête. Mais la maisonnée, alertée par les cris de son oncle, se réveillait peu à peu.

Étonnamment, Lily dormait toujours quand il entra.

Il la contempla un instant avant de se résoudre à la réveiller.

— Lily, fit-il en lui secouant l'épaule.

— Quoi ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

En entendant le vacarme en bas, elle s'assit abruptement.

— Apollon !

— Chut ! dit-il en s'asseyant près d'elle. Je t'aime.

Elle le fixa d'un air stupéfait, puis :

— Je...

— Nous n'avons plus le temps, l'interrompit-il. Mon oncle m'a démasqué, je dois m'enfuir.

Elle inspira un grand coup.

— Oui, bien sûr.

Apollon plongea son regard dans le sien.

— Retrouve-moi demain soir, au bord de l'étang. Là où tu m'as vu me baigner. Tu te souviens ?

— Je... Oui.

Elle s'empourpra légèrement, et Apollon ne put s'empêcher d'être charmé.

— Vers 18 heures, reprit-il en se levant. En cas de problème, prévient Makepeace.

Des pas résonnaient déjà dans le couloir, mais Apollon prit le temps d'embrasser Lily.

— Je t'aime. Ne l'oublie jamais.

Puis il se rua vers la porte.

De l'autre côté du battant l'attendaient deux valets et le majordome. Il poussa le majordome de côté, et s'apprêtait à faire de même avec les valets quand l'un d'eux voulut le frapper. Apollon esquiva sans peine et envoya son coude dans l'estomac de son adversaire, qui se courba en deux de douleur. Visiblement partagé entre son devoir et le désir de ménager ses entrailles, l'autre valet recula d'un pas. Apollon feinta, puis le cueillit au menton avant de s'élaner dans le couloir. Il croisa des femmes et des hommes à demi habillés qui ne cherchèrent pas vraiment à l'arrêter.

Sans ralentir, il tourna à l'angle du couloir, faillit heurter M. Warner qui sortait d'une chambre qui n'était pas la sienne – intéressant ! – dévala l'escalier et fonça à travers le vestibule.

Quelques secondes plus tard, il courait dans la nuit.

Il entendit des cris dans son dos, puis le martèlement des sabots d'un cheval lancé au galop qui se rapprochaient. Il fit volte-face à la dernière seconde, prêt à esquiver le cavalier et sa monture.

Et découvrit, stupéfait, le duc de Montgomery qui tirait sur les rênes d'un superbe étalon noir.

— Qu'attendez-vous ? aboya le duc, la main tendue. Montez !

Il lui avait dit qu'il l'aimait.

En proie à un sentiment d'irréalité, Lily contemplait la porte restée ouverte.

Il l'aimait.

Mais que signifiaient ces mots pour lui ? Allait-il lui proposer de rester avec lui ? Ou n'était-ce là qu'une formule qu'il servait à toutes les femmes avec qui il couchait ?

Non. Lily chassa cette deuxième hypothèse dès qu'elle lui vint à l'esprit. Apollon était foncièrement honnête. S'il disait qu'il l'aimait, c'était vrai.

Elle en éprouva un sentiment étrange et ténu, qui ressemblait au bonheur. Ridicule. D'une part, elle ignorait si Apollon avait réussi à s'enfuir, d'autre part, l'exemple de Richard et de Kitty lui avait amplement prouvé que les aristocrates et les comédiennes n'étaient pas faits pour s'apparier.

Cependant...

Apollon parviendrait à s'échapper. Il était fort et déterminé. Il était venu à bout sans mal de deux valets et d'un majordome, et aucun des invités n'était de taille à l'affronter. Donc, il s'enfuirait. Et elle le retrouverait le lendemain soir, dans le jardin. Et...

Et quoi ?

Peut-être trouveraient-ils une solution. Après tout, Apollon n'était pas un aristocrate comme les autres. Et... et elle l'aimait.

Pourtant elle ne put réprimer un frisson. C'était prendre beaucoup de risques, non seulement pour elle, mais aussi pour Maude et pour Indio. Pouvait-elle mettre leur bonheur en danger ?

— En tout cas, il a bon goût, fit une voix.

Lily sursauta, et se raidit en voyant George Greaves entrer tranquillement dans la chambre.

— Je vous demande pardon ?

— Ah, ça, vous pourriez, petite catin ! répliqua-t-il sans hausser le ton.

Et il referma la porte derrière lui.

Lily serra les poings. Elle était prête à bondir hors du lit et à s'enfuir – nue, s'il le fallait.

— Sortez de ma chambre !

— C'est *ma* chambre, en fait, ou plus exactement celle de mon père, ce qui revient à peu près au même, riposta George.

Il tira une chaise en face du lit.

— Vous avez abusé de l'hospitalité de mon père, mademoiselle Goodfellow.

— Comment cela ?

Il croisa les jambes et Lily nota qu'il était entièrement vêtu – pantalon, gilet, chemise immaculée et même, cravate. À quoi diable s'occupait-il donc pendant que ses invités dormaient ?

— Vous avez conspiré avec mon cousin pour détruire notre famille.

— Il n'y a aucune conspiration. Votre cousin n'a pas commis les meurtres dont on l'accuse. Il cherche simplement à le prouver.

— Pensez-vous un seul instant que je vais avaler vos sornettes ? demanda George avec dédain. Je le répète : vous avez *conspiré* avec lord Kilbourne. Peut-être dans l'idée de nous assassiner durant notre sommeil.

— *Quoi ?*

Lily était abasourdie. George Greaves croyait-il réellement qu'Apollon était venu à cette partie de campagne pour tuer tout le monde ? Il devait bien se rendre compte que cela ne tenait pas debout.

— Il est fou, reprit George, le visage rouge, les yeux exorbités. Tout le monde le sait. Et je suis las de le voir salir la réputation familiale.

Bonté divine ! songea Lily. Et si c'était George, le vrai fou de la famille ?

— J'ai peur de ne rien comprendre à cette histoire, déclara-t-elle, jouant les écervelées. Mais ce n'est pas très gentil à vous de vous introduire dans ma chambre, alors que je n'ai même pas ma camisole. Si vous voulez bien sortir...

— Le titre aurait dû revenir à *mon père*, et pas à mon oncle fou et son assassin de fils. Ils ont souillé la lignée familiale, mais je vais mettre un terme à ce scandale une bonne fois pour toutes.

Lily inspira un grand coup. Puisque sa tactique n'avait pas payé, autant être plus directe.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ?

— Parce que votre relation avec mon cousin me permettra d'en finir. J'ignore où mon cousin est allé se cacher, mais *vous* le savez, j'en suis sûr.

— Non, je ne le sais pas. Je suis désolée. Il a probablement décidé de quitter l'Angleterre.

Greaves sourit, mais son sourire n'avait rien d'amusé.

— J'en doute fort. Et il serait dommage pour vous que vous ignoriez où il s'est réfugié, car dans ce cas vous ne me serez plus d'aucune utilité... et votre prétendu fils non plus.

— Que... que voulez-vous dire ? bredouilla Lily.

— Il s'appelle bien Indio, n'est-ce pas ? Un garçon d'environ sept ans, avec un œil bleu et l'autre vert.

— Comment connaissez-vous son existence ? murmura Lily, abasourdie.

— Il a les mêmes yeux que mon bon ami lord Ross, se contenta de répondre Greaves.

Lily était médusée. Elle aurait dû se lever, s'habiller, quitter cette chambre et oublier toutes les insinuations de Greaves. Mais il y avait Indio.

— Avez-vous rencontré sa femme ? reprit-il d'une voix mielleuse. C'est la fille d'un marquis fortuné. Ross était ravi de s'être trouvé une pareille épouse. Mais une bonne partie de sa dot est affectée à l'héritier du titre. Le père de la mariée serait fort mécontent d'apprendre que l'héritier qu'il croit connaître doit en réalité sacrifier son droit d'aînesse à un enfant né d'une *comédienne*. Et Dieu seul sait comment réagirait Ross s'il apprenait que son fils aîné est toujours vivant. Honnêtement, je ne parierais pas cher de la vie de l'enfant.

Lily demeura silencieuse tandis que le monde s'écroulait. Il n'y avait plus aucun espoir pour Apollon et elle. Mais peut-être n'y en avait-il jamais eu. Elle avait juste rêvé, et son rêve était parti en fumée avec les premières lueurs de l'aube.

Je t'aime, avait-il dit. Une douleur la traversa, fulgurante, et il lui sembla qu'elle saignait, que le sang s'écoulait lentement d'un endroit que personne ne pouvait voir.

Mais cela n'avait plus aucune importance.

Elle était une mère. Et Indio était son fils.

Elle regarda George Greaves droit dans les yeux, le menton haut.

— Qu'attendez-vous de moi ? articula-t-elle, et elle éprouva une curieuse fierté en constatant que sa voix ne tremblait pas.

19

Ariane resta plusieurs jours auprès du monstre, qui se remettait lentement de ses blessures. En dépit de son apparence effrayante, elle le trouvait doux et gentil. Le jardin qui les entourait était splendide, mais terriblement silencieux. Un jour, Thésée surgit d'un des couloirs du labyrinthe, sale et couvert de sang séché. « Éloigne-toi de ce monstre ! cria-t-il à Ariane, brandissant son glaive. Car, cette fois, je ne me laisserai pas battre. Et je n'aurai pas de repos tant que je n'aurai pas tranché la tête de cette bête immonde. »...

Il était presque 18 heures, le lendemain, quand Lily s'approcha prudemment de l'étang des Folies Harte. Le ciel commençait à se teinter de mauve et les oiseaux pépiaient à qui mieux mieux pour accueillir la nuit. C'était presque beau, et pour la première fois, elle eut une idée de ce à quoi ressemblerait le futur parc. La plupart des troncs calcinés avaient été déblayés et, durant son absence, la végétation ayant survécu avait commencé à reverdir sous les assauts du printemps naissant.

De la vie.

Lily, elle, en revanche, ne marchait pas vers la vie, mais vers la mort, un pistolet braqué dans le dos.

Car George Greaves la suivait comme son ombre.

Depuis la veille, il ne l'avait pas quittée d'une semelle, sauf quand elle devait aller aux toilettes – et encore, il restait derrière la porte. Si elle ne l'aimait guère auparavant, à présent, elle le détestait. C'était un être véritablement méprisable. Il avait été jusqu'à refuser de payer un prix honnête au passeur lorsqu'ils avaient atteint l'embarcadère des Folies Harte.

George Greaves était non seulement un homme médiocre et mesquin, mais il était en outre terriblement dangereux.

Et elle s'apprêtait à trahir celui qu'elle aimait pour cet ignoble personnage.

— Plus un bruit, à présent, murmura-t-il de cette voix qu'elle ne supportait plus. Nous allons attendre votre amant, après quoi vous serez libre de partir.

Lily en doutait, mais elle n'avait guère le choix, aussi continua-t-elle de marcher jusqu'à la berge de l'étang.

Elle s'immobilisa.

— C'est ici qu'il m'a donné rendez-vous.

— Vraiment ? ricana Greaves en jetant un regard circulaire. Eh bien, je suppose que la boue doit paraître romantique aux fous. Et à leurs maîtresses de basse extraction.

Lily renonça à protester de l'innocence d'Apollon. Elle soupçonnait George Greaves de savoir pertinemment qu'il n'avait pas commis les crimes dont on l'accusait.

— Restez là où vous êtes, lui ordonna-t-il tandis qu'il battait en retraite dans un fourré. Et ne jetez pas le moindre regard de mon côté. Si vous tentez de l'avertir de ma présence, je vous tue après

l'avoir abattu. C'est compris ?

— Oui.

Il y eut un court silence, pendant lequel Lily crut entendre les cris des mouettes qui volaient au-dessus de la Tamise.

— Où est votre fils ? demanda Greaves avec un naturel glaçant. Vous l'avez laissé avec sa nurse, n'est-ce pas ?

Lily ne répondit pas. Il n'était pas question qu'elle livre la plus petite information lui permettant de localiser Indio.

Il gloussa, s'amusant de son mutisme.

— Nous en reparlerons plus tard, faites-moi confiance.

Quelque chose parut bouger dans leur dos. Lily tourna la tête.

Mais tout était parfaitement tranquille.

— C'était probablement un chien, dit George, ce qui était ridicule.

Si un chien errant avait vécu dans le jardin, Lily l'aurait su.

Puis un bruit se fit entendre : celui d'un homme qui marchait d'un pas déterminé.

Lily redressa l'échine.

Apollon approchait.

Bon sang, il était un peu en avance.

George arma son pistolet, et elle avala sa salive.

— Je pensais que vous vouliez l'arrêter, s'étonna-t-elle.

— C'est un dangereux assassin, chuchota-t-il. Mieux vaut prévenir que guérir. Ne vous inquiétez pas, je suis bon tireur. Vous ne risquez rien.

Lily écouta à peine sa réponse. Elle recula d'un pas dans sa direction.

— Que faites-vous ? siffla-t-il. Restez à votre place !

Elle fit un autre pas au moment où Apollon apparaissait sur le chemin. Il portait un costume marron très ordinaire et un tricorne noir qui lui donnaient l'allure d'un petit-bourgeois – un médecin, ou un boutiquier. Quelqu'un de la même position sociale qu'*elle*.

Quelqu'un qu'elle pourrait aimer et avec qui elle pourrait vivre pour le restant de ses jours.

Il lui sourit à l'instant où il l'aperçut. Elle fit alors volte-face et se rua sur George. Refermant les mains sur son pistolet braqué sur l'homme de sa vie, elle préféra le diriger vers son propre cœur.

La détonation fut assourdissante.

Apollon vit Lily pivoter et se jeter sur George Greaves.

Puis une détonation retentit, accompagnée d'un éclair et d'un panache de fumée noire.

La jeune femme recula en titubant, avant de s'écrouler sur le sol.

Morte.

Elle était *morte*.

George leva les yeux. Il vit Apollon et pointa son pistolet dans sa direction. Mais il avait déjà tiré son unique balle pour tuer Lily. Pour assassiner sa Lily ! Aveuglé par la haine, Apollon le chargea, envoya son pistolet valser dans le fourré et abattit son poing sur son visage.

George tomba à la renverse. Apollon le suivit à terre, continuant de le boxer, déterminé qu'il était à détruire la dernière chose que Lily avait vue avant de mourir : le visage de son assassin.

Le sang gicla. George ouvrit la bouche, sans doute pour crier, pour supplier qu'on l'épargne. Mais Apollon n'entendait plus rien.

Quelque chose se brisa sous son poing et il se sentit sourire. Il était devenu le monstre que Lily avait d'abord vu en lui.

Cela n'avait plus d'importance.

Plus rien n'avait d'importance.

George cracha du sang et un débris blanc qui avait dû être une dent. Ses yeux, en revanche, les yeux qui avaient visé Lily, demeuraient ouverts. Apollon leva de nouveau le poing.

— Apollon...

La voix ressemblait à celle de Lily, mais ça ne pouvait pas être la sienne parce que... parce que...

Les mains de la jeune femme, blanches et douces, s'enroulèrent autour de ses doigts ensanglantés pour l'arrêter.

Apollon entendait de nouveau.

La respiration sifflante de George. Les bruits bizarres qui sortaient de sa propre bouche, et qui ressemblaient à des sanglots. Et Lily...

Dieu du ciel, Lily murmurait son nom !

Il la regarda. Son visage était noirci sur un côté et il y avait des traces de sang sur sa joue droite.

Apollon lâcha George et se redressa.

— Comment... comment est-ce possible ? hoqueta-t-il. Je t'ai vue t'écrouler à terre ?

— La balle m'est passée au-dessus de l'épaule.

— Seigneur, Lily ! fit-il d'une voix rauque en l'attirant à lui pour déposer une pluie de baisers sur son visage, pour s'assurer qu'elle était bien vivante. Ne me refais jamais cela !

— Je ne le referai jamais, promit-elle, alors que les larmes roulaient sur ses joues, laissant des traînées noires sur celle qui était maculée de poudre.

À cet instant, Richard Perry, baron Ross, sortit des fourrés.

— Éloignez-vous d'elle, Kilbourne, ordonna-t-il.

— Allez vous faire foutre, lui rétorqua Apollon, peut-être parce qu'il était trop épuisé pour être surpris.

— Éloignez-vous d'elle, ou je la tue, répéta Ross, qui brandissait non pas un, mais deux pistolets.

Apollon se leva et recula d'un pas à contrecœur.

— Il faudra que nous parlions sérieusement de toute cette racaille à qui tu donnes des rendez-vous secrets, chérie.

— J'ignorais qu'il était là, marmonna Lily.

— Imaginez-vous un seul instant que mon bon ami George ne me parlerait pas de ce qu'il avait découvert au sujet de mon fils ? intervint Ross. Bon sang ! Quand je pense qu'il m'assurait que tout serait facile. Vous capturer, se débarrasser de Kilbourne et récupérer mon fils. Et voilà le résultat. Avez-vous tué George ?

— Malheureusement, non ! répliqua Apollon sans même jeter un regard à Greaves qui gisait sur le sol, la respiration toujours aussi laborieuse. Mais baissez ce satané pistolet.

Il commençait à en avoir assez que des gens pointent des armes sur Lily.

Ross l'ignora. Son regard était rivé sur Lily.

— Où est-il ? Où avez-vous caché Indio ?

20

Le monstre se redressa. Il carra ses épaules massives, serra les poings et pencha sa tête de taureau, dirigeant ses cornes menaçantes vers Thésée. Ce dernier n'hésita pas un seul instant. Son glaive brandi, il se jeta sur le monstre en poussant un cri guerrier. Le monstre ne réagit qu'à la toute dernière seconde, mais alors, d'un brusque mouvement de la tête, il empala le jeune homme sur ses cornes...

- Seriez-vous devenu fou ? demanda Lily à Ross d'un ton presque plaisant. Vous croyez vraiment que je vais vous dire où se trouve Indio alors que vous avez battu sa mère à mort ?
- Dites-le-moi ou je vous tue, gronda Ross.
- Bien que prévisible, la menace glaça les sangs d'Apollon.
- Lily... plaida-t-il.
- La jeune femme croisa les bras sur sa poitrine.
- Allez au diable ! Je ne livrerai pas mon fils à un rat de votre espèce.
- *Mon* fils, vous voulez dire, répliqua-t-il.
- Apollon perdit le peu de patience qu'il lui restait.
- Bon sang, Montgomery, allez-vous vous décider à agir ?
- Oh, très bien ! répliqua le duc d'un ton agacé, et de sa position, juste derrière Apollon, il logea une balle dans la jambe de Richard.
- Le baron s'affala au sol en gémissant.
- Lily battit des paupières.
- Que... ?
- Le duc contempla son pistolet fumant en fronçant les sourcils.
- Je crois que le canon tire un peu à droite. Je visais son entrejambe.
- Il s'approcha de Ross et envoya valser d'un coup de pied les deux pistolets qu'il avait lâchés dans sa chute. Puis il se tourna vers Apollon.
- Figurez-vous que cette histoire commence à me coûter cher. Très cher, même.
- Lily cilla de nouveau. Elle regardait Apollon d'un air ahuri.
- Comment... ?
- Il l'attira dans ses bras. Après avoir cru la perdre, la chaleur de son corps lui était un réconfort.
- Chut, coupa-t-il. Ne cherche pas à comprendre. Laisse-le marmonner. J'aurai au moins appris cela dans la voiture qui nous amenait de Londres.
- C'était un si merveilleux pigeon, commenta Montgomery, mélancolique, en contemplant Ross qui se tordait sur le sol. Un mariage secret, un héritier caché, un filon que j'aurais pu exploiter pendant des années.
- Vous aviez prévu de le faire chanter contre de l'argent ? s'exclama Lily.

— De l'argent ? répéta le duc d'un air offensé. Je ne donne pas dans la vulgarité. Non : des informations, des renseignements, des recommandations... Le genre de choses que j'adore. Hélas, ajouta-t-il avec un soupir, mon bon cœur me perdra ! Sans compter que je tenais absolument à ce que ce parc soit terminé au plus tôt. Kilbourne est le paysagiste le plus imaginaire que j'aie jamais rencontré.

Lily écarquilla les yeux et se tourna vers Apollon.

— Tu l'as emmené avec toi à notre rendez-vous ?

Il haussa les épaules.

— Il m'a semblé que c'était une précaution utile. J'avais l'intention de m'enfuir d'Angleterre avec toi et je craignais que tu n'aies été suivie jusqu'ici.

— Mais je croyais que tu te méfiais de lui ?

— C'est toujours le cas. Mais il m'a aidé à m'enfuir de chez mon oncle.

— Et je viens de tirer sur Ross, renchérit le duc, qui avait retrouvé son ton enjoué habituel. Voulez-vous que je loge aussi une balle dans la jambe de Greaves ? Il le mériterait amplement, et j'ai un autre pistolet dans ma poche.

Edwin Stump choisit ce moment-là pour surgir d'un fourré, suivi de près par le duc de Wakefield et le capitaine Trevillion. Les trois hommes, visiblement essoufflés, brandissaient tous un pistolet.

Apollon battit des paupières.

— Nous arrivons trop tard ? demanda Edwin.

— Oui, répondit Lily d'un ton glacial, l'air de vouloir en découdre.

— Bonté divine ! marmonna Apollon. Sa Grâce l'Imbécile qui se cache dans des buissons. Que faites-vous ici ?

— Eh bien, Kilbourne, vous avez retrouvé votre voix ? observa Wakefield d'une voix traînante. C'est bien dommage, mais je suppose que ma femme est enchantée. Et vous êtes ? ajouta-t-il en se tournant vers Montgomery.

Ce dernier se permit une courbette narquoise.

— Montgomery. Et vous, Wakefield, je présume ?

Wakefield arqua un sourcil.

— En effet, acquiesça-t-il.

Il reporta son attention sur Apollon.

— On m'avait expliqué que nous étions là pour vous sauver. Mais je constate que j'ai été mal informé.

— Vous l'auriez sauvé si mon frère vous avait amenés à temps, intervint Lily en adressant un regard noir à Edwin.

— J'ai mal... se plaignit Ross, toujours à terre.

George, lui, se contentait de gémir.

Wakefield baissa les yeux sur Richard.

— Lord Ross, je crois ? dit-il d'une voix dangereusement douce. Le fils né de votre premier mariage est sous la garde de ma femme. Elle semble s'être entichée de lui. Je ne peux que vous féliciter de l'avoir retrouvé en vie. Ce n'est pas tous les jours qu'on se découvre un héritier.

Les lèvres de Ross se retroussèrent sur un sourire mauvais et Apollon regretta que Montgomery n'ait pas mieux visé.

— Mais je compte bien le prendre avec moi. C'est mon fils, après tout.

— Oh, non, vous n'en ferez rien ! répliqua Wakefield. J'ai entendu de la bouche de deux personnes au-dessus de tout soupçon une histoire horrible à propos de la mort de sa mère. Si vous

n'avez pas envie que j'enquête plus en profondeur sur la question – et je suis sûr que vous n'en avez pas envie –, je vous suggère de ne plus jamais chercher à revoir votre fils.

L'espace d'un instant, Ross parut sur le point de pleurer, mais personne n'aurait songé à s'apitoyer sur son sort.

— Dieu merci, tout est bien qui finit bien, commenta Edwin en s'asseyant sur une souche d'arbre. Je peux te le dire maintenant, Lily, j'ai failli avoir une attaque quand j'ai reçu ton message.

Apollon fronça les sourcils.

— Quel message ?

— Le message que j'avais réussi à confier à un valet avant de quitter Greaves House avec George. J'espérais qu'Edwin saurait quoi faire. Et il a su – même s'il était un peu en retard.

Edwin afficha un air contrit.

— Lily, pourquoi diable as-tu quitté Greaves House en compagnie de George ? demanda Apollon, qui semblait en pleine confusion.

— Il m'avait menacé après ton départ. Et il m'a tenue en respect avec un pistolet durant tout le trajet de retour à Londres.

Un flot de bile monta dans la gorge d'Apollon. Quel idiot ! Il aurait dû se douter qu'il exposerait Lily au danger en s'enfuyant de Greaves House.

— Je suis désolé, ma chérie. Je n'aurais pas dû t'abandonner là-bas.

La jeune femme secoua la tête.

— Tu ne pouvais pas deviner qu'il s'en prendrait à moi. Et si tu étais resté, tu croupirais à Bedlam à l'heure qu'il est. Tu *devais* fuir, Apollon.

Il grimaça. Il n'était pas encore disposé à s'absoudre entièrement. Les choses auraient pu tourner beaucoup plus mal.

— Et donc, tu as envoyé un message à ton frère pour lui demander de s'adresser à Trevillion ?

— Ainsi qu'à ta sœur, compléta Lily. J'ai pensé qu'une duchesse pourrait nous aider.

Trevillion se racla la gorge.

— J'ai jugé qu'en l'occurrence, Sa Grâce nous serait plus utile.

— Au nom du ciel, Lily, pourquoi as-tu voulu t'emparer du pistolet de George si tu savais que des renforts arriveraient ? s'étonna Apollon.

— Ils n'étaient pas encore là et ton cousin s'apprêtait à te mettre en joue. Je ne pouvais pas le laisser faire.

Apollon avait la gorge tellement nouée par l'émotion qu'il ne pouvait plus parler. Tandis qu'il étreignait la jeune femme avec force, Edwin désigna les deux hommes à terre qui geignaient de concert.

— Qu'allons-nous faire d'eux ?

— Comme il est clair que Montgomery a tiré sur Greaves pour sauver la vie de Mlle Goodfellow, je signerai moi-même un rapport en ce sens pour les tribunaux, déclara Wakefield. Hélas, étant titré, Ross échappera probablement à la prison ! Mais dans la mesure où il a tenté de tuer l'une des plus célèbres comédiennes de la capitale, le scandale sera tel qu'il aura tout intérêt à s'exiler. Quant à Greaves...

— C'est lui qui a commis les meurtres dont on accusait Apollon, l'interrompit Lily. J'en suis certaine, même si je ne peux pas le prouver.

— Non, ce n'est pas moi ! se récria George, mais son ton n'était guère convaincant.

— Pour ce qui est de cette histoire, intervint Trevillion, j'ai pris la liberté de cuisiner le valet, Vance, après votre départ de Greaves House, Kilbourne. Montgomery m'avait expliqué que vous

l'aviez reconnu. En fait, Vance travaillait pour George Greaves avant d'entrer au service de son père. Quand j'ai informé Vance qu'il avait été vu sur les lieux du meurtre, il s'est montré tout à coup très bavard.

— Quoi ? s'étrangla George.

— Vous devriez recruter des assassins plus futés, Greaves, lâcha Trevillion. Vance semblait persuadé que je possédais toutes les preuves pour l'envoyer au gibet et il s'est confessé sans faire d'histoires. D'autant qu'il en a après vous. Il semblerait que sa rétribution n'ait pas été à la hauteur de la tâche. Quoi qu'il en soit, il m'a expliqué, devant témoins, que vous l'aviez chargé de tuer les amis de lord Kilbourne, dans l'intention de faire accuser ce dernier des meurtres.

— C'est faux, murmura George.

— Malheureusement, votre père a, lui aussi, entendu cette confession, ajouta Trevillion. Le choc a été rude.

— Mon oncle n'était au courant de rien ? demanda Apollon.

Trevillion secoua la tête.

— Visiblement. Quand j'ai quitté Greaves House, il s'était alité et un médecin avait été appelé à son chevet. Il est à craindre qu'il ne s'en remette jamais.

George marmonna un juron.

— Vous n'auriez pas dû être l'héritier, lança-t-il à Apollon avec un regard mauvais. Votre lignée est souillée. Et si Brightmore n'était pas intervenu, vous auriez été pendu au lieu d'être enfermé à Bedlam. Tout le monde sait que vous êtes aussi fou que l'était votre père ! J'aurais dû vous tuer moi-même plutôt que de m'en remettre à Vance.

— Eh bien, voilà, maintenant nous disposons de vos aveux, déclara Trevillion. En présence de deux ducs, qui plus est.

L'air satisfait, le capitaine se pencha pour hisser George sur ses pieds.

L'air tout aussi satisfait, Wakefield se tourna vers Apollon.

— Vous devriez être réhabilité très rapidement, dit-il. Artemis en sera enchantée – et je n'aurai plus à m'inquiéter de la voir sortir subrepticement avec des paniers de provisions pour vous.

— Je suis tellement heureux de contribuer à votre tranquillité d'esprit, repartit Apollon, pince-sans-rire.

Il sourit à Lily.

— Si nous allions voir comment Indio et Daffodil s'entendent avec les chiens de ma sœur ? lui proposa-t-il.

Il était tard, ce soir-là – minuit passé –, quand Lily gagna sa chambre. Après les événements du parc, il y avait eu les retrouvailles avec Indio, rendues quelque peu agitées par les quatre chiens du duc que Daffodil semblait considérer comme ses jouets quand bien même ils étaient bien plus grands qu'elle. Il y avait aussi eu les présentations à la sœur d'Apollon qui, si aimable et simple fût-elle, n'en demeurait pas moins une *duchesse*. Lily avait ensuite pris un bain, forcément lascif, avec Apollon, suivi d'un dîner au menu duquel il y avait du canard rôti accompagné de carottes nouvelles.

Épuisée comme elle l'était, elle ne remarqua pas d'emblée qu'un homme occupait son lit dans la chambre qui lui avait été réservée à Wakefield House.

Quand elle le vit, elle se figea.

— Tu ne peux pas rester ici ! siffla-t-elle.

Il avait tiré le drap jusqu'à son nombril, mais il était facile de deviner qu'il était nu dessous.

— Et pourquoi cela ? s'étonna Apollon, qui semblait avoir oublié toutes les règles de bienséance qu'on avait bien dû lui inculquer enfant.

— Parce que nous sommes chez ta sœur.

— En fait, c'est la maison de Sa Grâce l'Imbécile, rectifia-t-il. Mais je comprends ce que tu veux dire. Cela te gêne de la savoir à l'étage du dessous ?

— Pourquoi appelles-tu ainsi ton beau-frère ? voulut savoir Lily en commençant à dégrafer sa robe. Je le trouve très gentil, même s'il est un peu raide. Et j'ai cru comprendre qu'il t'avait fait évader de Bedlam.

Apollon se renfrogna.

— Il a séduit ma sœur avant de l'épouser.

Lily arqua un sourcil.

— Et c'est aussi un imbécile.

— Alors, si Edwin décide de t'affubler d'un qualificatif sous prétexte que tu m'as...

— Il sera dans son droit, la coupa Apollon avec une belle assurance. Il devrait même le faire.

Lily ignorait s'il plaisantait, mais elle avait l'intuition qu'il était on ne peut plus sérieux.

— Les hommes ont vraiment de drôles de principes.

— Et les femmes de drôles d'idées.

Tout en se débarrassant de ses jupons, Lily reprit :

— Richard...

— Non, s'il te plaît ! Ne me fais pas l'offense de me comparer à cette ordure.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle, et elle était sincère, car Apollon n'avait strictement rien en commun avec Richard. Mais je veux que tu comprennes quelque chose. Même si Richard n'avait pas été violent, je ne pense pas que leur mariage aurait été heureux.

Roulant sur le flanc, Apollon se hissa sur le coude.

— Tu t'obstines à comparer ce qui n'est pas comparable, dit-il doucement. Je me fiche éperdument du sang bleu et des titres nobiliaires. Je pensais que les événements d'aujourd'hui avaient amplement prouvé qu'il fallait être fou pour être obsédé par sa lignée.

Lily se débarrassait maintenant de son corset.

— Ta famille n'aimera pas te voir épouser une comédienne.

— Ma famille se résume à Artemis et, par alliance, à Sa Grâce l'Imbécile. Les as-tu trouvés inhospitaliers ?

— Non, mais...

— Ils ne le seront jamais.

Il se leva, entièrement nu comme elle s'en doutait, et s'approcha d'elle pour lui prendre la main.

— De quoi as-tu peur, Lily chérie ?

— Je... commença-t-elle, avant de s'interrompre, parce qu'elle ne savait pas exactement ce qu'elle redoutait.

Elle leva sur Apollon un regard perdu.

Il lui sourit et, portant sa main à ses lèvres, embrassa tendrement chacun de ses doigts.

— Je t'aime et tu m'aimes. Je nourrissais encore quelques doutes jusqu'à cet après-midi, mais après t'avoir vue te jeter sur le pistolet de George Greaves, je n'en ai plus aucun. Et puisque tu m'aimes et que je t'aime, il me paraît logique que nous nous mariions et que nous passions le restant de nos jours ensemble, entourés d'une ribambelle d'enfants.

— Une ribambelle ? marmonna Lily, quelque peu sceptique.

Heureusement, Apollon ne releva pas.

Il posa un genou au sol devant elle, qui ne portait plus que sa camisole.

— Lily Stump, dit-il, de sa voix qui demeurerait à jamais un peu rocailleuse, veux-tu de moi comme époux ? Consens-tu à être la lumière de mes jours afin que je ne regrette jamais de m'être baigné dans un étang boueux ?

Éclatant de rire, Lily le força à se redresser.

— Oui, souffla-t-elle contre ses lèvres. Oui.

Épilogue

Un cri s'échappa des lèvres d'Ariane. Le monstre s'ébroua et le corps de Thésée retomba sur le sol. La jeune fille courut s'agenouiller auprès de lui, mais comprit d'emblée que ses blessures étaient trop profondes. Thésée la regarda, un peu surpris. « Je suis le héros, articula-t-il dans un dernier souffle. C'est le monstre, qui aurait dû mourir, pas moi. » Et son âme déserta son corps.

Ariane récita une courte prière. Quand elle se releva, elle vit que le monstre était entré dans l'étang jusqu'à mi-cuisse pour laver le sang de Thésée qui avait coulé sur son torse. Il lui tournait le dos.

« Monstre ! » cria-t-elle. Mais à peine avait-elle dit cela qu'elle le regretta. « Je suis désolée, reprit-elle d'une voix plus douce. Vous n'êtes pas un monstre, quoi que puissent dire les autres. » À ces mots, la bête se retourna vers elle. Des larmes brillaient dans ses yeux. « Je ne connais même pas votre nom, continua Ariane. Peut-être n'en avez-vous pas. Alors, je vous appellerai Astérion, comme le dieu qui gouverne aux étoiles – si vous en êtes d'accord. »

Astérion hocha gravement la tête.

Ariane lui tendit la main. « Voulez-vous sortir avec moi du labyrinthe ? Votre jardin est magnifique, mais aucun oiseau n'y chante et la solitude y est pesante. »

Alors, Astérion prit la main d'Ariane et, remontant le fil rouge que la reine lui avait donné, la jeune fille rebroussa patiemment chemin. Bien sûr, cela prit plusieurs jours car même avec l'aide du fil, les dédales du labyrinthe étaient interminables. Mais Ariane passait le temps en parlant à Astérion de l'île qu'il découvrirait dehors, et du peuple qui l'habitait. Quand ils atteignirent enfin la sortie du labyrinthe et qu'Ariane entendit des oiseaux chanter, elle se tourna vers Astérion avec un grand sourire aux lèvres. Mais quelle ne fut pas sa surprise de découvrir la métamorphose de son compagnon. En effet, si Astérion avait gardé les mêmes puissantes épaules et le même torse massif, son visage était désormais celui d'un homme. Et ayant une bouche humaine, il possédait bien sûr la faculté de parler. Aussi tomba-t-il à genoux devant Ariane.

« Tu m'as sauvée la vie, douce vierge, dit-il d'une voix rauque et un peu haletante. Depuis des années, tous ceux qui entraient dans mon labyrinthe ne songeaient qu'à me tuer. Tu es la première à m'avoir regardé comme un être doté d'une âme. Et ce faisant, tu as brisé la malédiction dont j'étais victime. »

« Et j'en suis heureuse », assura Ariane.

Tous deux marchèrent jusqu'au palais d'or. Mais celui-ci avait bien changé. Ses grandes salles étaient désertes. Les soldats qui le gardaient et les courtisans qui le peuplaient avaient disparu. Après avoir déambulé des heures durant, Ariane et Astérion finirent par trouver la reine folle. La malheureuse sanglota en voyant son fils. Pour la première fois depuis des années, elle lâcha sa

quenouille afin de le prendre dans ses bras. Le roi, lui, était mort. Un matin qu'il s'était emporté contre les oiseaux qui chantaient sur le balcon de sa chambre et qu'il avait voulu les chasser, le balcon avait cédé sous son poids et il avait succombé à sa chute.

L'île, désormais sans chef, était en plein chaos. Le peuple avait envahi les rues, en proie à la peur et à la confusion. Alors Astérion se tint au balcon royal et leva les mains.

« Mon bon peuple ! commença-t-il d'une voix forte, et toutes les têtes se tournèrent vers lui. Mon bon peuple, bien que né sous l'aspect d'une bête, grâce à la bonté d'Ariane, je suis redevenu homme. Je connais la violence, mais je préfère la paix. Si vous m'acceptez comme votre chef, je m'efforcerai de vous gouverner avec plus d'équité que mon père. Et je garderai Ariane à mes côtés comme épouse, pour ne jamais oublier l'importance de la bonté. »

La population l'acclama, bien sûr. Astérion se tourna alors vers Ariane et lui sourit. « Veux-tu être mon épouse et ma reine, et m'apprendre la bonté ? lui demanda-t-il. Veux-tu être mon amour à jamais ? »

Ariane lui rendit son sourire. « Tu n'as nul besoin que je t'apprenne la bonté. Mais si tu veux de moi comme femme, je t'épouserai avec grand plaisir, et je serai ton amour à jamais, mon roi. »

Et c'est ce qu'elle fit.

Trois mois plus tard...

En compagnie de son fils adoptif, Apollon contemplait fièrement le grand chêne nouvellement replanté dont les feuilles se reflétaient dans les eaux claires de l'étang. Il trouvait le tableau sublime.

Indio, pour sa part, nourrissait des pensées plus terre à terre.

— Je pourrai y grimper ?

— Non, répondit Apollon d'un ton ferme. Et Daffodil pas davantage.

Entendant son nom, la petite chienne se mit à aboyer et à bondir si follement qu'elle faillit encore tomber dans l'étang.

Indio laissa échapper un gémissement censé traduire sa déception avant de passer immédiatement à autre chose.

— Je peux commencer le pique-nique, maintenant ?

— Oui.

— Et manger un morceau de gâteau tout de suite ?

— Si Maude le permet, répondit Apollon, qui n'était pas stupide.

— Youpi ! s'exclama Indio. Tu viens, Daffodil ?

L'enfant et le chien coururent en direction du théâtre. Apollon leur emboîta le pas tranquillement, inspectant les progrès des travaux en chemin. Ils avaient replanté une grande partie des massifs. Mais comme il faudrait des années à la plupart des arbres et des arbustes pour atteindre leur taille adulte, Apollon avait rajouté des plantes à croissance rapide et à feuillage persistant afin que le parc demeure vert toute l'année. Il avait aussi planté en bordure d'allées des fleurs annuelles, flaques de couleurs vives qui ajoutaient une touche de gaieté.

— Ah, te voilà ! s'exclama Lily, qui venait à sa rencontre.

Dans sa robe cramoisie – sa couleur préférée –, elle lui évoquait un coquelicot. Apollon sourit et lui tendit la main.

— J'ai bien peur qu'Indio n'ait pris de l'avance pour aller terminer les restes de notre gâteau de mariage.

Lily s'empara de sa main.

— Il faut bien que quelqu'un les mange. Maude en a fait bien trop, et il en reste des tas d'autres.

Ils s'étaient mariés trois jours plus tôt, au cours d'une petite cérémonie intime marquée surtout par l'abondance de gâteaux confectionnés par Maude – dont ils avaient mangé des morceaux à chaque repas, depuis.

Apollon attira Lily à lui.

— À quoi as-tu passé ta matinée ? la taquina-t-il, car il connaissait pertinemment la réponse.

Artemis leur avait offert une petite maison de ville à proximité du parc. C'était son cadeau de mariage, avait-elle déclaré, mais Apollon était bien décidé à la lui rembourser dès qu'il aurait touché son héritage. Ce qui, d'après ses informations, ne serait plus très long.

— Tu n'imagines combien c'est difficile de trouver la bonne nuance, répondit Lily. Je voulais des murs pêche pour mon bureau, mais la couleur a viré à l'orange. Les peintres sont en train de repasser une couche de jaune par-dessus, mais avec la chance qui me caractérise, je crains que cela ne tourne encore à la catastrophe.

— Hmm, murmura Apollon, qui écoutait le son de sa voix plus que ses paroles.

— Ensuite, nous attaquerons ton bureau. J'ai pensé à des murs lavande. Avec peut-être des rayures roses.

Il fronça les sourcils.

— Je suis *parfaitement* la conversation, se défendit-il.

— Tant mieux.

Elle inhala brièvement et ajouta :

— J'ai quelque chose pour toi.

— Quoi donc ?

Lily fouilla dans la poche de sa robe.

— J'ai trouvé ceci ce matin, en vidant le coffre que j'avais au théâtre et j'ai pensé...

Elle lui tendit son carnet. Apollon s'en empara, émerveillé.

— Je l'avais récupéré après la visite des soldats, continua-t-elle, les mots se bousculant presque dans sa bouche. Et je l'avais gardé. Je ne sais pas trop pourquoi, car à ce moment-là, j'ignorais si je te reverrais un jour. Mais quand je l'ai retrouvé ce matin, je me suis dit... enfin...

Elle lui reprit le carnet et le feuilleta jusqu'à trouver la page où elle avait griffonné quelques lignes. Apollon se pencha pour les lire.

Je t'aime, ma Bête.

Je t'aime, Caliban.

Je t'aime, Apollon.

Je t'aime, Roméo.

Je t'aime, Smith.

Je t'aime, mon Jardinier.

Je t'aime, mon Aristocrate.

Je t'aime, mon Amour.

Je t'aime, mon Mari.

Je t'aime, mon Ami.

Je t'aime, Toi.

Il inspira un grand coup, puis regarda Lily.

— Pour un écrivain, je manque cruellement d'inspiration et d'éloquence. Je...

Apollon l'attira dans ses bras et la fit taire d'un baiser passionné.

— Sais-tu où nous sommes ? demanda-t-il quand il releva la tête.

— Oui, murmura-t-elle, les paupières closes. Au cœur du labyrinthe.

Et quand elle rouvrit ses beaux yeux verts, Apollon y lut tout l'amour qu'elle lui portait.

— Dans ton cœur, ajouta-t-elle. Et dans le mien.

Remerciements

À Susannah Taylor, qui a pris le temps de lire la première ébauche de ce roman.

À Cindy Dees, qui m'a conseillée pour la fin de l'intrigue.

À Jennifer Green, qui a trouvé le nom de Daffodil. Et à Sienna, la chienne d'Elissa Dominici, qui m'a servi de modèle pour Daffodil.

À S.B. Kleinman, Leah Hultenschmidt et tous les merveilleux collaborateurs de mon éditeur qui ont permis à ce livre de voir le jour.